

Une saison de machettes

Jean Hatzfeld

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean Hatzfeld

UNE SAISON
DE MACHETTES

R É C I T S

Éditions du Seuil

Jean Hatzfeld est journaliste et écrivain. Il a séjourné plusieurs mois au Rwanda depuis le génocide et plus précisément sur les collines de Nyamata où il a recueilli les témoignages des rescapés et écrit ce livre. Il a déjà publié des récits, *L'Air de la guerre* (prix Décembre 1994), *Une saison de machettes* et un roman, *La Guerre au bord du fleuve*, et plus récemment *La Stratégie des antilopes*.

DU MÊME AUTEUR

L'Air de la guerre
Sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine
récit
prix Novembre 1994
L'Olivier, 1994
et « Points », n° P60
La Guerre au bord du fleuve
roman
L'Olivier, 1999
et « Petite bibliothèque de l'Olivier », n° 38
Dans le nu de la vie
Récits des marais rwandais
prix France-Culture 2001
Seuil, 2000
et « Points », n° P969
La Ligne de flottaison
Seuil, 2005
et « Points », n° P1763
La Stratégie des antilopes
Seuil, 2007

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-101037-4

© Éditions du Seuil, septembre 2003

Table des matières

Couverture

Table des matières

De bon matin

L'organisation

Les trois collines

La première fois

Une bande

L'apprentissage

L'esprit de groupe

Le goût et le dégoût

Le passage à l'acte

Travaux des champs

Un génocide de proximité

Les punitions

La pause des rôles

Les pillages

Un huis clos

La fête au village

La disparition des réseaux

Les femmes

À la recherche du juste

Les connaissances

Les murs du pénitencier

Les souffrances

Des gars en bonne forme

Et Dieu dans tout ça ?

Un banc sous un acacia

Remords et regrets

Joseph-Désiré Bitero

Les encadreurs

Derrière les moudougoudou

La vie reprend

Les marchandages du pardon

Les pardons

Une allure haute

La haine, les Tutsis

Une tuerie surnaturelle

Des mots pour ne pas le dire

La mort dans le regard

Biographies et jugements

Glossaire

Chronologie

De bon matin

En avril, les pluies nocturnes laissent souvent en partant des nuages noirs qui masquent les premières lueurs du soleil. Rose Kubwimana connaît le retard de l'aube en cette saison, sur les marais. Ce n'est pas cette luminosité grise qui l'intrigue.

Rose est accroupie près d'une mare brunâtre, pieds nus, son pagne relevé sur les cuisses, ses mains calleuses posées sur les genoux. Elle porte un chandail de laine. À côté sont couchés deux jerricans en plastique. Elle vient tous les matins puiser dans cette mare, parce que sa profondeur rend l'eau moins boueuse et que son bord, tapissé de palmes, est plutôt moins spongieux qu'ailleurs.

La mare est dissimulée par des branchages d'*umunyeganyege*, espèce de palmiers nains ; derrière s'étendent sur une immensité d'autres mares, flaques ou borbiers entre des bosquets de papyrus. Rose respire l'odeur fétide et familière des marais, particulièrement humide ce matin. Elle reconnaît aussi le parfum des fleurs blanches des nénuphars. Depuis son arrivée, elle devine une bizarrerie dans l'air et comprend enfin que ce sont les bruits. Les marais ne bruissent pas normalement ce matin-là.

On entend bien les clameurs des ibis, les sifflements des talapoins, mais très loin. C'est aux alentours que les marais semblent s'être tus. Aucun froufroutement furtif de situngas ni grognement grincheux de cochons pour la faire sursauter ; les touracos verts, d'habitude si matinaux sur les branches des ficus, n'émettent pas leurs éclatants et ponctuels *kô kô kô* ; peut-être se sont-ils dispersés comme les autres habitués du petit matin.

Rose Kubwimana est une dame un peu âgée, d'allure maigre, grande et robuste. Ses cheveux sont grisonnants. Sa maison se situe à une heure de marche dans la forêt. Depuis vingt ans, elle vient puiser l'eau de la famille et n'a jamais auparavant perçu ce silence, ni lors des grandes sécheresses qui durcissent la vase, ni lors des pluies diluviennes qui l'inondent. Cela ne vient pas du ciel, elle le sait. Elle est inquiète, mais pas vraiment surprise.

La veille, descendant au stop-camion du carrefour, elle est passée devant l'église de N'tarama ; elle a vu le campement. Elle sait que, depuis trois jours,

les familles tutsies des environs s'y rassemblent. Elle sait aussi, parce qu'elle en a aperçu, que de nombreux Tutsis se sont réfugiés plus bas dans l'école de Cyugaro, ou qu'ils sont descendus jusqu'aux abords du fleuve pour s'y cacher, sans doute pas très loin de sa mare.

Plus tard, de ce matin suspendu, elle dira simplement : « Pour là-haut, je pensais que de terribles coupages s'apprêtaient et que l'existence allait être bouleversée absolument. Mais pour les marais, vraiment, je ne pensais pas que les lames et le chaos devaient descendre jusque-là. Je ne pensais pas, mais j'ai deviné. » Elle se contentera d'ajouter : « Le temps veut se montrer bien secret sur ces choses depuis le premier jour. Moi, je me range derrière lui à présent. »

Ce premier jour est le 11 avril 1994. Pour mémoire, le 6 avril, en fin de soirée, le président de la République du Rwanda, Juvénile Habyarimana, a été assassiné dans l'explosion de son avion. Les massacres du génocide ont commencé la nuit même à Kigali, puis dans des villes provinciales, et quelques jours plus tard sur les collines, comme ici, dans la région du Bugesera.

Rose remplit les jerricans, elle en cale un sur sa tête, qu'elle maintient d'une main, porte le second de l'autre à bout de bras et remonte la pente à travers les enchevêtrements de brousse et de lianes. Dans sa cour de terre, ocre comme les murs de la maison et comme les champs, elle aperçoit Adalbert. Il s'est réveillé plus tôt que d'ordinaire et fume une cigarette, assis sur un minuscule tabouret.

Adalbert est le plus costaud de ses fils. Ses épaules d'une largeur impressionnante semblent transmettre à ses bras une agitation fébrile. Il est vaillant au travail, bavard et rigolard au cabaret. Il n'a pas encore choisi son épouse. Autoritaire, il décide de tout dans la maison. Ce matin, il porte des claquettes aux pieds, un bermuda et une chemise, et, autour de la taille, une curieuse sacoche ; signes qu'il n'ira pas aux champs.

Adalbert se fait couler de l'eau sur les mains, se frotte le visage, boit et recrache. La veille il s'est couché tard, ivre. Il ne mange ni la bouillie de sorgho ni les haricots qui chauffent sur les braises, il ne parle guère sauf à son frère et s'en va. « Il a quitté très chaud », dira Rose plus tard.

Le chemin longe la colline ; en contrebas, à gauche, la vallée marécageuse du fleuve Nyabarongo où sa mère a puisé l'eau plus tôt ; en haut, il y a la forêt d'eucalyptus. Adalbert ne remarque aucun silence anormal, il est trop pressé. Lorsqu'il débouche sur la maison de Pancrace, toutes les femmes et filles de la famille sont déjà au travail ; certaines dans la cour, d'autres dans la plantation. Il échange avec elles quelques mots de bienvenue et quelques

plaisanteries ; Pancrace sort de la maison torse nu et le rejoint en trois bonds.

La prochaine étape sur ce chemin qui surplombe le fleuve et les bananeraies est la maison de Fulgence. Celui-ci en sort chaussé de sandales de cuir blanc, qu'il ne quitte jamais, sans doute parce qu'il est ecclésiastique à temps partiel. Fulgence est fluët, sa voix aussi. Il s'entretient un bref instant avec Adalbert. De quoi ? Il s'en souviendra plus tard : « J'avais repéré une purulente anicroche sur la patte d'une chèvre. Toutefois Adalbert m'a dit que ça devrait bien patienter jusqu'au soir. »

Ensuite apparaît la maison de Pio, un garçon plus jeune. Comme Adalbert, il déborde d'énergie. Mais il est d'un caractère plus doux. Sa passion est le football. Sa mère tend un bidon d'*urwagwa* aux jeunes gens qui le boivent à longues gorgées entrecoupées de remerciements. Cette fois, le groupe quitte le chemin du fleuve, tourne le dos à la vallée pour grimper entre des remparts d'arbres *kimbazi* à fleurs jaunes, vers le sommet. Le chemin est beaucoup plus encombré que les matins de marché à Nyamata et, à la différence de ces jours-là, on n'y double que des hommes.

Encore plus d'effervescence les attend en haut, à Kibungo. La cour de l'école est peuplée comme le jour d'une rentrée scolaire, mais d'adultes. Plus loin, les gens déambulent sur la terre-plein où sont groupées les boutiques – murs de pisé ocre, toits de tôles. On parle des événements de la veille ; on entend des engueulades et beaucoup de plaisanteries.

Le groupe se dirige vers un cabaret et se fait une place sur le muret de la véranda. Des femmes s'affairent dans l'arrière-cour au-dessus d'un feu duquel émane un fumet de viande grillée. D'un geste de la main, Pancrace fait venir une des femmes et commande des brochettes qui arrivent aussitôt sur un plat de fer-blanc, assorties de rondelles de banane, de sel et de piment. Ils vont chercher des bouteilles de Primus qu'ils décapsulent l'une contre l'autre, mangent et boivent d'un appétit joyeux. Alphonse, qui passe par là, les aperçoit ; il claque la main de chacun, s'intercale sur le muret et saisit une brochette.

Au même instant, sur le versant de la colline d'en face, dans le village de N'tarama, Jean-Baptiste sort de chez lui. Il porte son costume vert pâle de fonctionnaire. Il adresse des recommandations à quelqu'un à travers la porte qu'il ferme curieusement à l'aide d'un cadenas, comme s'il enferma son interlocuteur. Il appelle un garçon adossé à un arbre dans le jardin, lui glisse des consignes à l'oreille, un billet roulé dans la main et s'en va en direction de Kibungo.

À une trentaine de kilomètres de là, à la même heure, Léopold et le vieil Élie grimpent dans la benne d'un camion qui traverse Nyamata. La grand-rue est sillonnée de militaires, on aperçoit un cadavre sur la place du marché. Le long de la piste qui mène à Kibungo, le camion dépasse à coups de klaxon un incessant cortège d'hommes à pied ou à vélo.

C'est aussi à coups de klaxon que le chauffeur du bourgmestre, traversant Kibungu, donne le signal du rassemblement sur le terrain de football. Adalbert et ses potes achèvent leur viande, saisissent chacun une bouteille de bière dans un casier et suivent le mouvement. Le terrain de football est l'un des rares endroits plats du paysage, sur la crête entre Kibungu et N'tarama. On le remarque dans une clairière grâce aux buts faits de troncs d'eucalyptus. Des cars, des camions militaires, des camionnettes se suivent et stationnent tout autour. Une foule d'hommes l'envahit peu à peu. Au centre du terrain, on reconnaît la forte silhouette de Joseph-Désiré Bitero, vêtu d'un costume kaki, entouré d'hommes de main armés de fusils.

À l'écart, où ils se trouvent, le tumulte empêche les copains d'écouter les harangues, à peine s'ils parviennent à reconnaître les orateurs qui grimpent à tour de rôle sur le capot d'une camionnette. Ils voient leurs bouteilles qu'ils jettent dans l'herbe, ne cessent d'échanger des saluts avec les uns et les autres, en particulier avec Ignace qui les cherchait. Quand la foule s'ébranle, Adalbert fait signe à tous de rester groupés, puis de le suivre ; ils s'éloignent sur un chemin qui traverse la forêt vers le hameau de Nyarunazi.

La plupart des maisons semblent déjà à l'abandon. Ils retrouvent Célestin sur la véranda de la sienne. Célestin est un guérisseur renommé. Il leur apporte une nouvelle platée de brochettes et un bidon d'alcool de banane, muni d'une paille, à laquelle ils aspirent à tour de rôle ; mais il prétexte des affaires pour ne pas les accompagner. Son âge et le bidon d'*urwagwa* convainquent les autres, qui se remettent en route.

Des coups de fusil et des sifflets résonnent au loin. Le groupe ne rejoint pas le gros de la troupe qui déjà fouille la brousse et les plantations. Pancrace dira : « On savait que c'était peine gâchée, que notre tâche principale devait patienter plus bas. » Familiers des marais, ils pressentent que des Tutsis sont déjà allés se cacher dans leurs profondeurs, c'est pourquoi ils y parviennent les premiers. Une averse drue nettoie la brume de l'horizon, et surgissent des marigots de papyrus à perte de vue. Sans l'ombre d'une hésitation, les gars quittent le sol ferme et s'enfoncent jusqu'aux genoux dans la vase, une main tenant la machette, l'autre écartant les feuillages.

En avril 2000, j'ai écrit un livre de récits de rescapés de cette commune de Nyamata, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*. Il débutait par cette phrase :

« En 1994, entre le lundi 11 avril à 11 heures et le samedi 14 mai à 14 heures, environ 50 000 Tutsis, sur une population d'environ 59 000, ont été massacrés à la machette, tous les jours de la semaine, de 9 h 30 à 16 heures, par des miliciens et voisins hutus, sur les collines de la commune

de Nyamata, au Rwanda. Voilà le point de départ de ce livre. »

C'est encore le point de départ de ce deuxième livre, à la différence que celui-ci a pour sujet les tueurs des parents de ces rescapés, leurs voisins ; plus précisément des tueurs habitant les trois collines de Kibungo, N'tarama et Kanzenze – qui bordent ces marais.

L'organisation

PANCRACE : Pendant cette saison des tueries, on se levait plus tôt que d'ordinaire, pour manger copieusement la viande ; et on montait sur le terrain de football vers 9 heures ou 10 heures. Les chefs rouspétaient contre les retardataires et on s'en allait en attaques. La règle numéro un, c'était de tuer. La règle numéro deux, il n'y en avait pas. C'était une organisation sans complications.

PIO : On s'éveillait à 6 heures. On mangeait des brochettes et des denrées nourrissantes, à cause des longues courses qu'ils allaient nous demander. On se retrouvait au centre de négoce et on se dirigeait, à travers les bavardages, vers le terrain de football. Là-bas, on nous promulguait les consignes de tueries et les itinéraires de terrain pour la journée ; et on allait en fouillant les brousses, jusqu'à descendre vers les marigots. On formait une chaîne pour entrer dans les papyrus et la boue. Puis on se séparait en petites compagnies de connaissance ou d'amitié.

C'était une entente sans difficulté. Sauf les journées de tralala, quand des *interahamwe* de renforts arrivaient de secteurs environnants en véhicules motorisés, pour réussir des opérations d'ampleur. Car ces gars attisés nous tourmentaient dans notre boulot.

FULGENCE : Le 11 avril, le conseiller communal de Kibungu a envoyé ses messagers pour convoquer tous les Hutus en haut. Il était arrivé des quantités d'*interahamwe* en camion et en autobus, qui se bouscuaient à coups de klaxon sur les chemins. C'était pareil à un tohu-bohu de ville.

Le conseiller nous a dit à la ronde que dorénavant on ne devait plus rien faire d'autre que tuer des Tutsis. Nous, on a bien compris que c'était un programme définitif. L'ambiance avait viré.

Ce jour-là, des gens mal informés étaient montés à cette réunion sans

apporter la machette ou un outil coupant. Les *interahamwe* les ont sermonnés ; ils leur ont dit que c'était bon pour cette fois, mais que ça ne devait plus se renouveler. Ils leur ont demandé de s'armer de branches et de cailloux, de former des barrières à l'arrière pour empêcher les fuyards de passer. Par après, on s'est trouvé meneur ou suiveur, mais personne n'a plus oublié sa machette.

PANCRACE : Le premier jour, un messenger du conseiller communal est passé dans les maisons pour nous convoquer à un meeting sans retard. Là, le conseiller nous a annoncé que le motif du meeting était la tuerie de tous les Tutsis sans exception. C'était simplement dit, c'était simple à comprendre.

On a donc seulement demandé à haute voix des détails sur l'organisation. Par exemple, comment et quand il fallait commencer, puisqu'on n'était pas habitués à cette activité, et par où aussi, puisque les Tutsis s'étaient échappés de tous côtés. Il y en a même qui ont demandé s'il y avait des préférences. Le conseiller a répondu sévèrement : « Il n'y a pas à demander par où commencer ; la seule organisation valable, c'est de commencer droit devant dans les brousses, et tout de suite, sans plus s'attarder derrière des questions. »

ADALBERT : On se divisait sur le terrain de foot. Telle équipe vers le haut, telle équipe vers le bas, telle équipe en chemin vers un autre marais. Les chanceux pouvaient bien s'en retourner aux activités de pillage. Au début, le bourgmestre, le sous-préfet, les conseillers municipaux étaient à la coordination de tout ça et les militaires ou policiers à la retraite grâce à leurs fusils. En tout cas, celui qui disposait d'une arme, même une vieille grenade, était très bien poussé en avant et s'en trouvait favorisé.

Par après ce sont les jeunes gens les plus courageux qui sont devenus chefs. Ceux qui ordonnaient sans hésitation et marchaient de grands pas. Moi, je me suis fait chef pour les cohabitants de Kibungu dès le premier jour. Auparavant j'étais chef de la chorale de l'église ; je suis devenu de la sorte un chef authentique, si je puis dire. Les cohabitants se sont accordés sur moi sans anicroche.

On se plaisait ensemble au sein de la bande, on s'accordait sur les activités nouvelles, on décidait où l'on allait travailler sur place, on s'épaulait en camarades. Si quelqu'un présentait une petite excuse, on se proposait de prendre sa part de boulot pour cette fois. Ce n'était pas une organisation bien apprêtée, mais elle était respectée et consciencieuse.

ALPHONSE : On se réveillait, on se lavait, on mangeait, on se

soulageait de ses besoins ; on appelait son voisin et on allait en petite équipée de rencontre. On ne changeait pas nos habitudes de lever de cultivateurs, sauf pour l'heure, qui pouvait être plus tôt ou plus tard selon les péripéties de la veille.

Le matin, il n'y avait pas de banquet spécial. On mangeait le plus souvent le repas de son épouse. Il était copieux évidemment. Le soir, ça dépendait comment s'était passée la journée. Si étaient arrivés un grand nombre de renforts des collines avoisinantes, les chefs profitaient de ces assaillants pour réussir des opérations de chasses plus rentables, en cerclant les fugitifs de tous côtés. C'était double travail en quelque sorte. Et le soir, on devait se regrouper au centre, pour manger de la viande tous ensemble, faire un peu d'amitié aux *interahamwe*, se mettre à l'aise avec les collègues éloignés, écouter les proclamations des autorités, et se partager les pillages.

Mais les jours d'expéditions ordinaires, on ne s'attardait pas si longtemps au cabaret du centre, pour rentrer tôt en famille ou percer une Primus en intimité. On profitait de ces accalmies pour prendre de la tranquillité et du repos.

Plus il y avait de renforts, plus les expéditions devaient s'enfoncer dans des marigots profonds, plus on devait brasser de papyrus, plus on durait à courser dans la vase, la machette à la main, et plus on rentrait lassés. Tout suant et dégoulinant de boue. Les renforts extérieurs et leur bonne volonté, c'était la contrainte d'organisation la plus éreintante.

IGNACE : On se rassemblait en foule d'un millier sur le terrain, on partait dans les brousses en compagnie de cent ou deux cents chasseurs, on était emmenés par deux ou trois messieurs à fusil, des militaires ou des intimidateurs. Sur le bord boueux des premières rangées de papyrus, on se séparait par équipées de connaissance.

Ceux qui voulaient bavarder bavardaient. Ceux qui voulaient musarder musardaient à condition de ne pas se faire remarquer. Ceux qui voulaient chanter chantaient. On ne choisissait pas de chansons spéciales pour renforcer les encouragements, on ne chantait aucune parole patriotique comme celles des airs de radio, aucune parole méchante ou moqueuse contre les Tutsis. On n'avait pas besoin de strophes encourageantes, on choisissait tout naturellement des chansons traditionnelles qui nous plaisaient. En somme, des chorales marchantes.

Dans les marais, il suffisait de fouiller et tuer jusqu'au coup de sifflet final. Parfois un coup de fusil remplaçait le sifflet, c'était la seule nouveauté de la journée.

ÉLIE : Les intimidateurs programmaient et encourageaient ; les

commerçants payaient et transportaient ; les cultivateurs rondaient et saccageaient. Mais pour les tueries, tout le monde devait bien se retrouver sur le chemin une lame à la main et participer, en tout cas pour une quantité valable de travail.

Les gens coléraient seulement quand les chefs annonçaient des collectes forcées, pour rémunérer les candidats qui partaient en expédition d'entraide sur des secteurs avoisinants. Ils murmuraient surtout contre les collectes organisées pour primer les *interahamwe* des autres régions environnantes.

Nous, on sourcillait sur ces programmes d'envergure, on pensait plus profitable de rester chacun chez soi. On savait bien que ceux qui venaient de longues distances venaient pour de grandes quantités. Au fond, on ne les aimait pas, on préférerait bien faire entre nous.

Concernant les tâches de tueries et les compensations, les mentalités n'étaient pas partageuses entre les collines.

LÉOPORD : J'étais jeune responsable des tueries pour la cellule de Muyange, c'était bien sûr nouveau pour moi. Je me levais donc plus tôt que les avoisinants pour détailler les préparatifs. Je sifflais l'appel, je hâtais le ralliement, je semonçais les dormants, je comptais les manquants, je vérifiais les causes d'absence, je distribuais des recommandations. Si un sermon ou une déclaration se présentait, suite à une réunion des encadreurs, je les faisais sans détour. Je donnais le signal du départ.

Les gens de Kibungu de Kanzenze et de N'tarama se rassemblaient sur le terrain de foot de Kibungu. Les gens de Muyange et de Karambo se rassemblaient devant l'église pentecôtiste de Maranyundo. Là, s'il y avait des brochettes, on mangeait. S'il y avait des consignes, on écoutait et on allait.

On devait normalement partir à pied à travers la brousse, raison pour laquelle on se levait plus tôt que les collègues de Kibungu. Toutefois le trafic de véhicules était appréciable pendant cette période. Les chauffeurs se montraient serviables et offraient leurs bennes sans contrepartie, certains commerçants multipliaient des allers-retours cadeau ; et on pouvait donc trouver place dans une camionnette de commerçant ou dans un autocar militaire. Ça dépendait de la chance ou de son rang.

ÉLIE : On devait faire vite, on n'avait pas droit aux congés, surtout pas les dimanches, on devait terminer. On avait supprimé toutes les cérémonies. On était tous embauchés à égalité pour un seul boulot, abattre tous les cancrelats. Les intimidateurs ne nous proposaient qu'un objectif et qu'une manière de l'atteindre. Celui qui repérait une anomalie, il l'agitait à voix basse ; celui qui nécessitait une dispense, pareillement. Je ne sais pas comment c'était organisé dans les autres régions, chez nous c'était

élémentaire.

JEAN-BAPTISTE : Au fond, dire qu'on s'est organisés sur les collines est très exagéré. L'avion a chuté le 6 avril. Le très petit nombre de cohabitants hutus est parti directement en repréailles. Mais le grand nombre a attendu quatre jours dans leurs maisons et aux cabarets le plus proches ; à écouter la radio, à regarder les fuites de Tutsis et à bavarder et blaguer sans rien préparer.

Le 10 avril, le bourgmestre en costume plissé, et toutes les autorités, nous ont rassemblés. Elles nous ont sermonnés, elles ont menacé à l'avance ceux qui allaient cochonner le boulot ; et les tueries ont commencé sans méthode approfondie. La seule réglementation était de persévérer jusqu'à la fin, de garder un rythme satisfaisant, de n'épargner personne et de piller ce qu'on trouvait. C'était impossible de cafouiller.

IGNACE : Après la chute de l'avion, on ne se posait plus la question de qui avait écouté les enseignements du parti présidentiel ou les enseignements d'un parti rival. On ne se souvenait plus de chamailleries, de qui s'était malentendu avec qui par le passé. On n'avait gardé qu'une seule idée dans le pot.

On ne demandait plus qui s'était entraîné avec des fusils et avait profité d'un savoir-faire dans une milice, ou qui n'avait jamais lâché ses mains sur la houe. On avait à faire et on faisait du mieux qu'on pouvait. On se fichait de qui préférait obéir au bourgmestre, ou aux ordres des *interahamwe*, ou préférait obéir directement aux ordres de notre conseiller communal bien connu. On obéissait de tous côtés et on s'en trouvait satisfaits.

Les Hutus de toutes sortes étaient soudain devenus frères patriotes sans plus aucune discorde politique. On ne jonglait plus avec les mots politiques. On n'était plus dans son « chacun chez soi ». On accomplissait un boulot de commande. On se rangeait en file derrière la bonne volonté de tous. On s'assemblait sur le terrain de foot en bande de connaissance, et on allait en chasse par affinité.

Les trois collines

Deux larges cours d'eau et un lac, alanguis et dissimulés sous des tapis de papyrus, roseaux et nénuphars, délimitent la région du Bugesera. La rivière Akanyaru à l'ouest, le fleuve Nyabarongo au nord et, après un coude, à l'est ; le lac Cyohoha au sud. Autrefois, un lac nommé Cyohoha Nord la divisait dans sa largeur, mais il n'a pas survécu aux récentes sécheresses, manifestations locales du phénomène météorologique El Niño. Une piste crevassée traverse la région dans sa longueur, reliant Kigali à la frontière du Burundi en cinq ou six heures de minibus dont les amortisseurs abdiquent les uns après les autres sous la surcharge de passagers.

Bien que la région du Bugesera soit entourée de marécages et profite de saisons pluvieuses deux fois l'an, l'aridité de sa latérite ocre a longtemps rebuté les hommes. Sur ces terres de poussière et d'argile, en effet, rarissimes sont les sources naturelles d'eau potable.

Après le passage du pont du Nyabarongo, qui en marque l'entrée, le premier filet d'eau pure se trouve à vingt-cinq kilomètres à l'intérieur. Il s'appelle le Rwaki-Birizi, s'écoule d'une nappe phréatique, loin des marais putrides, et alimente la commune de Nyamata. C'est pourquoi toute l'année, bien avant les premières lueurs du jour, une foule de femmes et de filles – un bidon à bout de bras, un sur la tête – et de garçons cyclistes, dont les vélos-taxis sont bricolés pour en transporter trois ou quatre, l'assiège pour approvisionner leurs maisons, et celles de leurs maîtresses ou de leurs clientes.

L'immigration dans le Bugesera remonte à 1959, provoquée par les émeutes qui précèdent la première république du Rwanda, puis son indépendance. Cette année-là, fuyant les pogroms qui célèbrent l'abolition de la royauté tutsie, des Tutsis embarquent en catastrophe dans les bennes en bois des camions de l'administration belge, et sont abandonnés, après une nuit de voyage, sur la rive du fleuve.

Ils le traversent et pénètrent dans une zone de brousse et de forêts, à

peine peuplée de discrètes communautés twas et de cultivateurs hutus ou tutsis, originaires de ces collines depuis la nuit des temps, trop esseulées pour se préoccuper de leur appartenance ethnique, sous la menace d'une faune sauvage. Les anciens racontent encore leur campement sous des cabanes de feuilles, protégées la nuit grâce aux feux, dans une savane soumise aux hordes d'éléphants et aux troupeaux de buffles.

Innocent Rwililiza, un enseignant, se souvient que plus récemment, dans les années 80, sur le chemin qu'il empruntait chaque semaine avec les autres pensionnaires de l'École normale de Rilima, il apercevait de temps à autre un lion, une panthère ou un python derrière un taillis. Animaux peu à peu repoussés par les défrichages vers le parc montagneux de l'Akagera, ou chassés à coups de lance et de flèche – d'où l'apparition de ces armes pendant les tueries du génocide.

Débarqués aux bords de marais bourdonnant de mouches tsé-tsé et de moustiques, les pionniers tutsis affrontent la maladie du sommeil, la malaria et la typhoïde. Ils s'installent aux environs de la source d'eau, défrichent d'abord des parcelles de clairières propices à l'élevage de vaches *ankolé*, et développent la bourgade de Nyamata, autour d'une église et d'un bâtiment administratif en briques. Des vagues de Tutsis et de Hutus se succèdent, chassés de leurs régions par les massacres ou par la misère, qui peuplent tour à tour les quatorze collines de la commune de Nyamata.

Au début des années 70 notamment, une famine qui sévit dans les champs de Gitarama pousse sur les chemins une colonie de familles hutues. Elles contournent les montagnes de Mugina et atteignent le delta de l'Akanyaru et du Nabaryongo. Elles franchissent la plaine fangeuse de papyrus ; mais, afin d'éviter les traces de leurs compatriotes tutsis, elles s'enfoncent dans une forêt vierge et s'arrêtent sur les premières pentes.

Cette forêt couvre trois collines qui surplombent le delta. La colline de N'tarama borde l'Akanyaru ; la colline de Kibungo, dans la pointe du delta, longe l'Akanyaru et le Nyabarongo ; la colline de Kanzenze borde le Nyabarongo.

L'administration locale de l'époque, aux mains de fonctionnaires ou d'élus hutus – comme dans tout le pays depuis l'indépendance –, laisse ces nouveaux colons hutus s'appropriier librement des parcelles dans les forêts. Les arrivants s'abritent sous des huttes ; puis, au prix de travaux considérables, défrichent la brousse jusqu'aux rivières. Ces cultivateurs

talentueux découvrent des terres limoneuses, particulièrement fertiles pour y travailler des bananeraies.

De saison en saison, les plantations éclaircissent la forêt vers le haut et mangent les rives vers le bas. Grâce aux premières récoltes, les cultivateurs hutus bâtissent des maisons charpentées et couvertes des tuiles beiges caractéristiques de leur région natale, fabriquent des poulaillers, des enclos à chèvres ou à cochons noirs, enclos joints et couverts qui se démarquent de ceux feuillus, vastes et à ciel ouvert des vaches possédées par les Tutsis. Encore aujourd'hui, ces cultivateurs hutus, ou plus souvent ces cultivatrices, marchent deux à trois heures chaque matin pour se rendre aux marais et en rapporter, sur leur dos, les bidons d'eau boueuse du ménage et de la cuisine.

Ce peuplement tardif rend inepte toute discussion sur l'antériorité d'une ethnie, qui la légitimerait plus que l'autre. Tous ces immigrants du Bugesera sont arrivés presque en même temps, marqués par la peur d'avoir failli manquer de terres pour se nourrir, à un moment de leur existence.

À la veille du génocide, la population de la commune de Nyamata s'élevait à 119 000 habitants, dans la bourgade et sur ses quatorze collines environnantes, sur une superficie totale de 398 kilomètres carrés. Parmi ces quatorze collines, celles de Kibungo, Kanzenze et N'tarama comptaient 12 675 habitants sur une superficie de 133 kilomètres carrés. Après les massacres, la population de la commune tomba à 50 500 habitants et celle des trois collines à 5 000. Environ cinq Tutsis sur six ont été tués en moins de six semaines.

La première fois

FULGENCE : D'abord, j'ai cassé la tête d'une vieille maman d'un coup de gourdin. Mais, puisqu'elle était déjà allongée bien agonisante par terre, je n'ai pas ressenti la mort au bout de mon bras. Je suis rentré le soir chez moi sans même y penser.

Le lendemain, j'en ai coupé debout vivants. C'était le jour du massacre de l'église, donc un jour très spécial. À cause du brouhaha, je me souviens que j'ai commencé à frapper sans regarder sur qui, au hasard de la cohue si je puis dire. On était très gênés aux jambes par la bousculade et on s'entrechoquait les coudes.

À un moment, j'ai vu un flot de sang qui commençait à couler sous mes yeux ; il trempait la peau et les vêtements d'une personne qui hésitait à tomber. C'était dégoulinant malgré la pénombre. J'ai senti que ça venait de ma machette, je l'ai regardée, elle était bien mouillée. J'ai pris peur et je me suis faufilé pour sortir, sans plus regarder la personne. Je me suis retrouvé dehors, je tardais à rentrer, j'en avais fait assez. Cette personne que je venais de frapper, c'était une maman, ça m'avait dégoûté de l'achever malgré la pénombre.

PANCRACE : Je ne me souviens pas de la première personne que j'ai tuée, parce que je ne l'ai pas identifiée dans la cohue. Par chance, j'ai commencé par tuer plusieurs personnes sans les regarder en face. Je veux dire que je cognais, ça hurlait, mais c'était de tous côtés ; c'était donc un entremêlement de coups et de cris qui se partageaient par tous.

Je me souviens toutefois de la première personne qui m'a regardé, au moment du coup sanglant. Ça c'était grand-chose. Les yeux de celui qu'on tue sont immortels, s'ils vous font face au moment fatal. Ils ont une couleur noire terrible. Ils font plus sensation que les dégoulinements de sang et les râles des victimes, même dans un grand brouhaha de mort. Les yeux du tué, pour le tueur, sont sa calamité s'il les regarde. Ils sont le blâme de celui qu'il tue.

ALPHONSE : C'était avant la décision de vastes tueries totales. Un groupe de Tutsis s'était reculé dans la forêt de Kintwi pour résister. On les a repérés derrière des bosquets d'arbres, ils se tenaient debout avec des pierres et des branches ou des ustensiles. Il y a eu un jet de grenades qui venait de meneurs. Un remue-ménage s'ensuivit. Les Tutsis se sont éparpillés et nous derrière eux. Dans la débandade, un vieux, qui n'était plus très valide, a été bousculé dans sa course. Il est tombé devant moi, je lui ai planté l'*inkota* à travers le dos. Une lame aiguisée pour abattre le bétail, que j'avais saisie le matin.

Un jeune qui se trouvait à mon côté m'a épaulé sans mot dire, avec sa machette, comme si c'était sa victime. Quand on a entendu le vieux finir, mon jeune collègue m'a signalé qu'il le connaissait de longue date. Sa maison se trouvait en bas de chez lui. Il a dit qu'il s'en trouvait bien débarrassé de la sorte ; ça se voyait qu'il était content. Moi je connaissais ce vieux par son nom, mais je ne savais rien de désobligeant sur lui. Le soir, j'ai raconté ça à mon épouse, elle ne savait que des détails de routine sur lui ; on n'en a pas conversé, et je me suis endormi.

Ça s'était passé en douceur, je n'avais pas eu à lutter. Au fond, pour cette première fois, j'ai été très surpris par la vitesse de la mort, et aussi par la mollesse du coup, si je puis dire. Je n'avais encore jamais donné la mort, je ne l'avais jamais envisagé, je ne l'avais jamais essayé sur un animal à sang. Puisque j'étais bien muni, les jours de noces ou de Noël je payais un garçon pour tuer les poulets derrière la maison ; et pour éviter cette saleté-là.

JEAN-BAPTISTE : On était sur un chemin de retour des marais. Des jeunes gens ont fouillé chez un monsieur du nom d'Ababanganyingabo ; ils sourcillaient parce que ce Hutu de Gisenyi fréquentait notoirement les Tutsis à qui il pouvait bien proposer ses bras. Ils ont découvert qu'il avait aidé des Tutsis à échapper leurs vaches. Derrière sa maison, dans un enclos, je crois. Ils ont cerclé l'homme pour le mettre en position immobile ; et j'ai entendu mon nom.

On m'a nommé parce qu'on savait que j'étais marié à une Tutsie. La nouvelle de la situation d'Ababanganyingabo se répandait, les gens attendaient. Ils étaient chauds parce qu'ils avaient tué des personnes. Une personne a dit devant l'auditoire : « Jean-Baptiste, si tu veux sauver la vie de ta femme Spécieuse Mukandahunga, il faut que tu coupes cet homme présentement. C'est un tricheur, montre-nous que toi tu n'es pas de cette espèce-là. » Elle s'est tournée et elle a ordonné : « Apportez-lui une lame. » Moi, j'avais choisi mon épouse par amour de sa beauté, elle était grande et très attentionnée, elle m'était attachée, j'avais grand-peine à la perdre.

La foule s'est grossie. J'ai saisi la machette, j'ai donné un premier coup.

Quand j'ai vu le sang buller, j'ai sursauté, j'ai fait un pas de recul. Dans mon dos, quelqu'un m'a stoppé et m'a heurté les deux coudes vers l'avant. J'ai fermé les yeux dans le brouhaha et j'ai donné un deuxième coup pareil. C'était fait, les gens approuvaient, ils se contentaient et s'écartaient ; je me suis reculé. Je m'en suis allé pour m'asseoir sur un banc d'un petit cabaret, j'ai pris la boisson, je n'ai pas jeté un regard du mauvais côté. Plus tard j'ai appris que l'homme avait remué deux longues heures avant de finir.

Par après on s'est familiarisés à tuer sans autant tergiverser.

PIO : J'avais tué des poulets mais jamais un animal de la corpulence d'un homme, comme une chèvre ou une vache. La première personne, je l'ai accomplie dans la précipitation, sans rien penser de spécial, bien que c'était un avoisinant, tout proche sur ma colline.

En vérité, c'est seulement après que j'ai remarqué que j'avais pris la vie d'un avoisinant. Je veux dire, au moment fatal, je ne l'ai pas distingué pour ce qu'il avait été auparavant, j'ai frappé une personne qui ne m'était plus intime ni étrangère. Elle n'était plus tout à fait une personne ordinaire, je veux dire comme on en rencontre tous les jours. Ses traits étaient bien semblants de ceux de la personne que je connaissais, mais rien ne me rappelait fermement que je l'avais côtoyée depuis une ancienne date.

Je ne sais pas si vous pouvez bien me comprendre. C'était une reconnaissance, sans la connaissance. C'était la première victime que je tuais ; ma vision et ma pensée s'étaient embrouillées.

ÉLIE : En 1992, en tant que militaire à la retraite, j'avais déjà tué deux personnes civiles lors de remue-ménage de protestation. La première était une assistante sociale du secteur de Kanazi. Elle était de gentille réputation et de modeste renom. Je l'avais tirillée avec une flèche. Je l'avais aperçue chuter, sans toutefois entendre ses cris, à cause de la longue distance qui nous séparait. Je m'étais retourné à grands pas, en direction opposée, sans rien savoir du comment de sa mort. Par la suite, j'avais été pénalisé d'une amende. J'avais aussi entendu des remontrances lointaines de sa famille et des menaces de cachot, sans toutefois conséquences trop fâcheuses.

En nonante-quatre, pendant les tueries des marais, je me suis vu très chanceux, parce que je pouvais tuer à l'aide de mon ancien fusil militaire. C'est une de nos traditions militaires, de laisser au gradé son arme après sa carrière. Tuer au fusil, c'est comme un jeu en comparaison de la machette, c'est beaucoup moins touchant.

ADALBERT : Le premier jour, je ne me suis pas donné la peine de tuer directement, parce que mon travail était d'abord de lancer des consignes et des encouragements à l'équipe. J'étais chef. De-ci de-là, j'ai aussi lancé des grenades dans le tumulte adverse, mais sans connaître les effets de la mort, sauf à entendre des cris.

La première personne que j'ai tuée à la machette, je ne me souviens pas des détails exacts. Je donnais mon coup de main dans l'église ; j'ai frappé de larges coups, j'ai touché de tous côtés, j'ai ressenti de l'effort mais pas de la mort ; il n'y avait aucune peine personnelle dans le brouhaha. Raison pour laquelle, pour moi, la vraie première fois, valable pour raconter un souvenir durable, c'est quand j'ai tué deux enfants, le 17 avril.

On rôdait ce matin en mission de fouillage, pour dénicher des Tutsis qui se seraient dissimulés sur des parcelles de Rugazi. Je suis arrivé sur deux enfants, assis dans un coin de maison. Ils se tenaient silencieux comme sages. Je leur ai demandé de sortir ; ils se sont levés, ils voulaient se montrer gentils. Je les ai fait avancer en tête de notre groupe, pour les ramener au centre de Nyarunazi. C'était l'heure du retour, on s'est mis à marcher, on discutait de notre journée.

Comme chef, en plus des grenades, j'avais nouvellement droit au fusil. Chemin faisant, sans rien penser, j'ai voulu essayer. J'ai aligné les deux enfants à vingt mètres, j'ai arrêté mon pas, j'ai tiré deux fois dans leur dos. C'était la première fois de ma vie que j'utilisais un fusil, parce que la chasse n'est plus coutumière dans le Bugesera, depuis la disparition des animaux sauvages. Pour moi, c'était curieux de voir les enfants tomber sans bruit. C'était presque plaisant d'aisance.

J'ai continué la marche sans me pencher pour vérifier s'ils étaient bien morts. Je ne sais même pas si des hommes les ont écartés et couverts dans un endroit plus convenable.

À présent, je me sens trop souvent rattrapé par le souvenir de ces deux enfants, tirés droit devant, comme une bagatelle.

IGNACE : On était en train de fouiller un champ, quand quelqu'un a crié qu'une petite troupe de Tutsis avait trouvé refuge dans les mines de Birombe. C'étaient des mines abandonnées de pierres kastérites, sur la colline de Rusekera. On s'est fâchés de cette tricherie et on est partis sur-le-champ en expédition. On les a cerclés. Ceux d'entre nous qui avaient des grenades ont commencé à les lancer sur les Tutsis, pour les éparpiller ; mais un nombre s'est caché à l'intérieur des fosses.

On savait qu'il fallait trente minutes pour parcourir aller-retour la galerie principale. C'était trop risquant dans les ténèbres remplies de ces Tutsis menaçants. Donc, on a haché des broussailles, et des charpentes dans les maisons abandonnées. On a bouchonné la galerie avec ce bois de chauffage, et on a allumé le feu. Les Tutsis sont morts enfumés ou brûlés, au nombre de

27 personnes. Le 22 avril, je me souviens bien. C'était ma première expédition meurtrière et la plus regrettable, à cause de la méchanceté des brûlures.

LÉOPORD : Depuis le matin, des gens avaient commencé à tuer timidement dans les rues. On entendait les coups de feu au sommet de la colline de Kayumba. C'étaient des militaires qui rabattaient une assemblée de fuyitifs, vers la commune et l'église de Nyamata. Ça disait bien que ce jour devait chauffer. J'ai pris la machette, j'ai quitté la maison et me suis rendu au centre. Les gens se poursuivaient déjà de plusieurs côtés.

Sur la place du marché, j'ai croisé un homme qui courait vers moi. Lui descendait de Kayumba, tout essoufflé et tout apeuré, il ne regardait que sa fuite devant lui, il ne me voyait pas. Moi je montais. Au passage, je lui ai donné un coup de machette à l'endroit du cou, sur la veine vulnérable. Ça m'est venu naturellement, sans rien penser. C'était facile d'ajuster, puisque le monsieur n'a pas résisté. Il n'a pas esquissé de protection, il est tombé sans crier, sans gémir. Je n'ai rien senti, j'ai laissé. J'ai regardé autour, ça tuait de multiples directions ; j'ai continué à courir derrière les autres fuyards toute la journée.

C'était suant et dissipant, c'était comme une distraction imprévue. Je n'ai même pas compté. Ni pendant les activités, ni après puisque je savais que ça allait recommencer. Je ne peux vous dire, avec sincérité, combien j'ai tué, puisque j'en ai oublié en chemin.

Ce monsieur tué sur la place du marché, je peux vous en raconter un souvenir exact, car il est le premier. Pour d'autres, c'est plus fumeux, je n'en ai plus trace dans ma mémoire. Je les ai considérés sans gravité ; je n'ai même pas repéré, à l'occasion de ces meurtres, cette petite chose qui allait me changer en tueur.

Une bande

La famille d'Ignace Rukiramacumu est dans la première colonne hutue qui traverse les marais, en 1970, et s'installe au plus profond de la forêt Nganwa, le long de la rivière Akanyaru. Ignace est alors âgé de trente-sept ans. Il a donc bien connu la royauté tutsie puisqu'il avait vingt-six ans au moment de la mort de Mutara Rudahigwa, le dernier grand souverain. Pour cette raison, avant le génocide, il va jouer le rôle d'un ancien, rancunier, dans le groupe. Il va représenter une sorte de mémoire aigrie des mauvais temps.

Les familles d'Adalbert Munzigura, Fulgence Bunani, Pio Mutungirehe et Pancrace Hakizamungili arrivent peu après et s'établissent dans les forêts de Kiganwa, toujours le long de l'Akanyaru. Alphonse Hitiyaremye vient plus tard, embauché dans un premier temps comme journalier, sur les parcelles de prospères éleveurs tutsis. Par la suite, il acquiert une parcelle qu'il défriche dans la forêt de Nyamabuye, plus proche du fleuve Nyabarongo.

Adalbert, Fulgence, Pio, Pancrace et d'autres grandissent au sein d'une même meute de gamins, sur les bancs de la classe, où ils fréquentent naturellement les Tutsis de leur âge. Eux n'ont pas vécu sous l'ancien régime et ne reçoivent quasi aucun enseignement scolaire sur l'histoire du Rwanda.

Adolescents, ils abandonnent l'école pour rejoindre leurs aînés dans les champs. Comme eux, ils travaillent d'arrache-pied pendant la journée. De l'avis de tous, et notamment de leurs ennemis, ils sont de remarquables cultivateurs. Ils fréquentent plus ou moins pieusement l'église, se rassemblent lors de grandes cérémonies traditionnelles, mariages et funérailles. Surtout, ils se retrouvent tous les jours, en fin d'après-midi, pour partager de l'*urwagwa*, ou de la Primus et des brochettes les jours de fête. Leur cabaret de prédilection se trouve à Nyarunazi, le hameau le plus proche de leur versant, mais ils n'hésitent pas à marcher jusqu'aux cabarets plus animés du centre de négoce de Kibungo ou à déboucher un bidon dans la cour de l'un ou l'autre.

La meute de gamins devient ainsi une solide bande de copains. À laquelle se joignent Alphonse et de temps à autre Jean-Baptiste Murangira qui habite à Rugunga, sur la colline de N'tarama, Célestin Mutungirehe, le guérisseur, et quelques autres.

Léopold Twagirayezu est proche d'Adalbert et de Pio grâce au football ; de très grande taille, il montre une vitalité athlétique identique. Mais sa parcelle familiale se trouve à Muyange, à une vingtaine de kilomètres des rivières, et, de ce fait, il fréquente la bande plus épisodiquement : pour assister aux matchs, traîner au marché, ou participer aux noces.

Élie Mizinge appartient à la génération antérieure, comme Ignace Rukiramacumu. Il fait connaissance avec la bande pendant les tueries et sur la route de l'exil au Congo ; il est véritablement adopté par elle lors de leur emprisonnement. Élie et Ignace sont les deux anciens de la bande. Ils ont des caractères très dissemblables, presque opposés. Élie, qui a jadis joui de nombreux privilèges en tant que militaire puis policier, est ébranlé par les événements. Il sort abîmé de cette décennie, comme en témoigne sa démarche courbée et hésitante. Plaintif, docile, presque obséquieux, il n'en fait pas moins de réels efforts pour comprendre le marasme dans lequel il se trouve et montrer qu'il est dépassé et a mal agi.

Ignace sait lui aussi qu'il s'est fourvoyé, il rumine son échec à haute voix sans que l'on sache si c'est l'entreprise elle-même ou son dénouement qu'il condamne le plus. Il est l'un des plus retors dans la discussion. Il avance d'un pas, recule de deux, fait le chemin inverse le lendemain. Parfois il affecte une totale insensibilité à l'égard des autres ou vous regarde d'un œil accusateur et profère de bizarres prophéties.

Joseph-Désiré Bitero, lui, n'est pas un des copains de la bande, parce qu'il appartient au petit monde des notables de Nyamata ; mais, en tant que chef des *interahamwe* de la commune, il est très proche de plusieurs d'entre eux, notamment Adalbert et Léopold, deux activistes dynamiques qu'il affectionne, et Élie, policier à la retraite, qu'il consulte avant et pendant les tueries.

La famille de Jean Ndayambaje fait partie du même cortège d'immigration que Pio ou Adalbert, en provenance de Gitarama. Âgé de dix ans au moment du génocide, il est trop jeune pour être de la bande. Néanmoins, il participe avec eux aux travaux dans des champs limitrophes, après l'école ; il tourne autour de leur cabaret et tape dans le ballon sur le même terrain de foot.

À présent, il veut que rien de précis ne soit écrit sur ses activités pendant les massacres. Il raconte seulement sa capture par des militaires tutsis du Front patriotique rwandais, plusieurs mois après le génocide, au milieu d'une horde de parias dépenaillés, en cavale le long du fleuve, tous anciens *interahamwe* qui survivent de chasse et de rapines. Et son incarcération, au centre de détention pour enfants de Gitagata, d'où il est libéré trois ans plus tard, sans être jugé des charges qui pèsent sur lui, à la faveur d'une grâce accordée aux prévenus âgés de moins de quatorze ans au moment des massacres.

Aujourd'hui, garçon trapu, vêtu de shorts et tee-shirts récupérés en détention, il transpire tout ce qu'il peut, de l'aube au crépuscule, sur la parcelle familiale à Kibungo. Il porte un regard méfiant et affiche un sourire énigmatique, qui peut être narquois ou désabusé, sur tous ses semblables, et ne veut plus se mêler des affaires du monde, sauf siffler une bouteille de vin de banane le samedi soir.

Clémentine Murebwayre n'a aucun lien avec cette bande, sinon qu'elle habite une maison de pisé sur la colline de Kibungo. C'est une femme d'une trentaine d'années, dont le visage très fin est encore embelli par de minuscules taches de rousseur brunes. Elle est hutue, citadine de naissance, mariée par l'intermédiaire d'un oncle à Jean-de-Dieu Ruzindana, « un Tutsi très bon malgré les désavantages de la campagne, qui m'avait bien installée dans sa famille de Kibungo ». Clémentine et son mari ne sympathisaient pas avec les gars de la bande et ne fréquentaient pas le même cabaret, mais ils les connaissaient bien parce que leur parcelle jouxtait celles de Pancrace et d'Adalbert.

Elle se souvient : « C'était une équipe très renommée sur la colline pour ses beuveries et ses rigolades. Ces types n'étaient pas méchants en apparence. Sauf peut-être le vieil Ignace qui grinçait toutes ses journées contre les Tutsis. Mais quand ils avaient bu, ils s'amusaient à disperser des malentendus et des méchancetés de cabaret en cabaret. Ils avaient coutume de narguer les Tutsis et leur promettre de fâcheuses représailles, sans toutefois les malmenier. Ils étaient tirés par Adalbert. Lui était le plus fort, le plus intrépide, le plus blagueur, il ne craignait jamais de se chamailler pour des bagatelles. Il pouvait harceler n'importe qui sans jamais perdre sa bonne humeur. Cette équipe, entre nous, on la sentait devenir risquante. »

Innocent Rwililiza, un rescapé, lui aussi natif de Kibungo, confirme : « C'étaient des gens très travailleurs, des cultivateurs émérites qui pouvaient se montrer très gentils et très serviables. Toutefois, ils se sont progressivement imbibés de la frustration et de la jalousie envers les Tutsis que leurs parents avaient rapportées de Gitarama. Pendant les tueries de nonante-deux, ils s'étaient brusquement chauffés contre les Tutsis et s'en étaient montrés très menaçants. Ces échauffourées s'étaient terminées sans conséquences dans la région, grâce à la sagesse du conseiller. Depuis, on devinait que la méchanceté les avait attrapés et pouvait les pousser dans un faux pas à n'importe quelle occasion. On les voyait de plus en plus cassants, surtout lorsqu'il s'éventait des nouvelles de la guerre des *inkotanyi*. Toutefois sans qu'on puisse imaginer qu'ils pourraient un jour tuer à un si grand rythme. »

Au moment des entretiens, les gars de la bande sont encore tous

incarcérés au pénitencier de Rilima. Hormis Joseph-Désiré, qui ne peut sortir du quartier des condamnés à mort, les autres se retrouvent dès l'aube pour vaquer ensemble dans la cour commune à leurs occupations obligatoires ou volontaires, corvée d'eau, jeux, repas. Adalbert, chef de la sécurité de leur bloc, après avoir été chef *interahamwe* à Kibungo, conserve intacte son aura, et montre toute son autorité lors de leur procès ; Fulgence, toujours chaussé de blanc, cultive sa piété, Pio sa bonne humeur. Élie joue les souffre-douleur à l'occasion tandis qu'Ignace assume sa fonction de rôleur.

Léopold ne se pose plus en rival d'Adalbert. Il arbore une égale assurance mais se tient à l'écart. Il est le seul, à ce jour, qui a d'une certaine façon craqué. C'est arrivé dans un camp du Congo, où il prolongeait son rôle d'*interahamwe*. Un jour, à la sortie d'une messe en plein air, il a éprouvé le besoin de tout raconter, de se dénoncer, au beau milieu de complices et de congénères interloqués qui le traitent de cinglé. De retour à Nyamata, il persiste et propose d'emblée aux magistrats qui instruisent son dossier de tout déballer. Il est donc à la fois l'un de ceux qui a le plus manié la machette et celui dont les aveux sont les plus précis, concernant ses propres actes et ceux de ses chefs.

Jean-Baptiste, lui aussi, a décidé de se rendre au tribunal et de passer spontanément aux aveux, dès son retour d'exil, en 1996. Sa coopération lui a valu la bienveillance de la part de l'administration, en prison, où il anime une association de repentis. Jean-Baptiste, dont Innocent dit qu'il est « méchant et décisif autant que malin et intelligent », s'exprime avec justesse, mais il calcule plus que Léopold. Il se montre mielleux et louvoyant, sans que l'on sache s'il s'agit de lâcheté ou d'embarras.

Il est en effet celui qui a le plus clairement pris conscience de leurs actes, et celui qui appréhende le mieux la nature du regard que le monde extérieur, au Rwanda ou à l'étranger, pose sur eux.

Après des années de silence, à l'approche de leur procès, la plupart des membres de la bande commencent à reconnaître, peu ou prou et avec une extrême prudence, leur participation au génocide. Mus par les promesses d'indulgence de la justice. Mus aussi par le désir de ne pas s'exclure de la bande et de la préserver. L'amitié qui les lie depuis longtemps est très importante pour eux, comme ils l'expliquent.

Pancrace : « Dans les assemblées de prison, des frictions ont un peu éloigné ceux qui ne veulent rien avouer. Ceux qui ne veulent pas dire un petit mot sur ce qui s'est passé, ils doivent se bloquer ensemble, sans plus se mêler à ceux à qui ils jettent des menaces et des accusations.

Mais entre ceux qui acceptent d'avouer, même un peu, comme nous dans la bande, l'amitié est aussi ferme qu'avant les tueries. »

Pio : « En prison, les lits des gens de la bande ne reposent pas côte à côte, mais, pendant la journée, le temps nous réunit et nous facilite l'échange de l'amitié et des pensées. Le temps de jadis nous avait solidement unis, surtout grâce aux bananeraies. On se déplaçait ensemble de l'une à l'autre

pour les tailles et les récoltes. On pressait ensemble. On s'invitait pour partager l'*urwagwa*. Ceux qui se trouvaient moins bien dotés étaient quand même appelés. On visitait celui chez qui la mort avait entraîné un parent, pour lui partager chagrin et boisson. On n'a rien oublié de ces bons moments. Raison pour laquelle la vie de prison nous serre comme auparavant. »

Léopold : « Dans la bande, on ne se partage pas les aveux pareillement, mais on se cause en amitié malgré des différends. On s'entraide. Faute de boissons et de bagatelles, on se distribue du sel ou du sucre, on se lance des blagues contre la nostalgie, on joue au volley ou à des jeux de société sans anicroche. »

Jean-Baptiste : « Il n'y a aucune chamaillerie dans le groupe. Il y a des anciens, il y a des jeunes gens, le destin ne nous a pas déliés. Moi, j'essaie de donner du courage aux aveux. Toutefois, chacun mesure les siens à sa convenance. Malgré le travail terrible des tueries et la mauvaise vie de prison, l'ambiance ne faiblit pas entre nous. On est impatients ensemble que notre malheur se termine. Notre malchance, je ne vois que ce problème entre nous. »

Adalbert : « On évite des conversations d'infortunes comme les souvenirs des camps ou des privations. On forme des chorales et des jeux. On essaie de se sauvegarder sous la menace des épidémies. On se partage des nouvelles sur nos parcelles et des provisions, si la chance facilite la visite d'un parent devant la prison. On est toujours restés amis, toujours pareillement unis malgré les calamités de la vie, de l'exil et de la prison. On fait ce qu'on a à faire en camarades dans toutes les situations. »

L'apprentissage

ADALBERT : Nombre de cultivateurs n'étaient pas lestes en tueries, mais ils se montraient consciencieux. De toute façon, la manière se façonnait avec l'imitation. Le rabâchage et la répétition contraient la maladresse. C'est, je crois, une vérité pour n'importe quelle activité de main.

PANCRAE : Un grand nombre de gens ne savaient pas tuer, mais ce n'était pas un inconvénient, parce qu'il y avait des *interahamwe* pour les aider dans leurs premiers pas. Les premiers jours, les *interahamwe* se transportaient en autobus des collines avoisinantes, pour donner main-forte. Ils étaient plus habiles, ils étaient plus imperturbables. Ils se montraient plus spécialisés. Ils donnaient des conseils sur les chemins à prendre et les techniques de coups. Ils passaient à côté de nous et criaient : « Fais comme moi, si tu te sens cafouilleux, réclame de l'aide. » Ils profitaient de leur temps libre pour initier ceux qui ne se montraient pas à l'aise avec ce travail de tuerie.

Cette instruction était seulement les premiers jours ; par après on a dû se débrouiller entre nous et peaufiner nos méthodes rudimentaires.

ALPHONSE : Au début on coupe avec timidité, puis le temps nous aide à nous habituer. Il y a des cas de collègues qui se sont fait enseigner la manière exacte de frapper : sur le côté du cou ou sur l'arrière de la tête pour activer la fin. Mais il y a des cas de collègues qui sont restés maladroits jusqu'à la fin. Ils n'osaient pas, ils gesticulaient dans la lenteur ; ils frappaient le bras à la place du cou, par exemple, et ils s'échappaient en criant : « Ça y est, je l'ai complètement tué. » Mais ça se savait que ce n'était pas vrai. Un spécialiste devait intervenir, pour rattraper la cible et la terminer.

ÉLIE : Le gourdin c'est plus cassant, mais la machette est plus naturelle.

Le Rwandais est familiarisé avec la machette depuis l'enfance. Attraper une machette à la main, c'est ce qu'on fait chaque matin. On coupe les sorghos, on taille les bananeraies, on défriche les lianes, on tue les poulets. Mêmes les femmes et les petites filles empruntent la machette pour de menues corvées, comme casser le bois de cuisson. C'est le même geste pour différentes utilités qui ne nous désoriente jamais. Le fer, quand tu t'en sers pour couper la branche, l'animal ou l'homme, il ne dit pas son mot.

Au fond, un homme c'est comme un animal, tu le tranches sur la tête ou sur le cou, il s'abat de soi. Dans les premiers jours, celui qui avait déjà abattu des poulets, et surtout des chèvres, se trouvait avantagé ; ça se comprend. Par la suite, tout le monde s'est accoutumé à cette nouvelle activité et a rattrapé son retard.

Seuls des jeunes gens, très costauds et volontaires, se servaient de gourdins. Le gourdin n'a aucune utilité en agriculture. Mais il correspondait mieux à leur façon de se distinguer et de pavaner dans la foule. Pareil pour les lances et les arcs : ça pouvait être plaisant, à ceux qui en possédaient encore, de les montrer ou de les prêter.

PIO : Il y en a qui se montraient aisément tueurs, ceux-là épaulaient leurs camarades dans les situations pénibles. Mais chacun pouvait bien apprendre à sa manière, suivant son caractère. On tuait comme on savait, comme on le ressentait, chacun prenait sa vitesse. Il n'y avait pas de consignes sérieuses pour le savoir-faire, sauf celle de continuer.

Et puis il faut préciser un fait remarquable qui nous a encouragés. Beaucoup de Tutsis ont montré une terrible peur d'être tués, avant même qu'on commence à les frapper. Ils cessaient leur agitation dérangeante. Ils se plantaient immobiles ou se blottissaient. Alors, cette attitude craintive nous a aidés à les frapper. C'est plus tentant de tuer une chèvre bêlante et tremblante qu'une chèvre fougueuse et sauteuse, si je puis dire.

FULGENCE : Les maladroits étaient suivis par précaution, rapport au gâchis possible. Les *interahamwe* leur attribuaient des compliments ou réprimandes. Parfois, s'ils voulaient se montrer sévères, le blâme était d'achever le blessé quoi qu'il en soit. Le puni devait reprendre le boulot jusqu'à la fin. Le pire était d'être obligé de le faire devant ses propres collègues.

C'était seulement un petit nombre, au tout commencement. Ça n'a pas duré longtemps, grâce à notre habitude de la machette dans les champs. C'est bien naturel. Si à vous et à moi, on donne un Bic, vous allez vous montrer plus à l'aise que moi au travail d'écriture, sans jalousie de ma part. Pour nous, la machette était ce qu'on savait manier et aiguiser. Elle était, aussi, moins

chère que les fusils pour les autorités. Raison pour laquelle on a appris le boulot avec l'instrument rudimentaire qu'on possédait.

JEAN-BAPTISTE : Si tu te montrais trop malhabile avec la machette, tu pouvais te voir priver de récompenses, pour te faire évoluer dans le bon sens. Si un jour tu te faisais moquer, tu ne tardais pas à te perfectionner. Si tu rentrais les mains vides, tu pouvais même te faire réprimander par ton épouse ou tes enfants.

Toutefois chacun tuait à sa façon. Celui qui ne s'habituaient pas à achever sa victime, il pouvait bien la laisser ou demander une aide. Il trouvait derrière lui une connaissance solidaire.

Aucun collègue ne s'est jamais plaint d'avoir été maltraité pour sa maladresse. Des moqueries et des brimades, ça pouvait arriver, mais des rudoiments, jamais.

LÉOPORD : Moi, je n'ai pris que la machette. Premièrement parce que j'en possédais une à la maison, deuxièmement parce que je savais l'utiliser. Pour celui qui est habile au maniement d'un outil, c'est facile de l'utiliser pour toutes les activités ; tailler les plantations ou tuer dans les marais. Le temps laissait chacun se perfectionner à sa manière. La seule consigne de sévérité, c'était de se présenter avec des machettes bien fines. Elles étaient aiguisées au moins deux fois par semaine. Ce n'était pas un problème grâce à nos pierres habituelles.

Celui qui frappait de travers, ou qui faisait semblant de frapper, on l'encourageait, on lui conseillait un mieuxfaire ; on pouvait aussi l'obliger à prendre un Tutsi à son tour, dans les marais ou devant les maisons, et l'obliger à le tuer au milieu des collègues, pour vérifier qu'il avait bien écouté.

JOSEPH-DÉSIRÉ : Des maladroits, il y en a toujours eu, surtout pour l'achèvement des blessés. Si tu es né avec un caractère timide, c'est difficile de le changer, en pleines tueries dans les marais. Alors, ceux qui se sentaient à l'aise épaulaient ceux qui se sentaient gênés. Ce n'était pas conséquent du moment que ça continuait.

IGNACE : Il y a ceux qui chassaient moutonnement, ceux qui chassaient féroce. Ceux qui chassaient lentement parce qu'ils étaient apeurés ; ceux qui chassaient lentement parce qu'ils étaient paresseux ; ceux qui cognaient lentement par méchanceté et ceux qui cognaient vite, pour terminer le

programme et pour rentrer plus tôt, à cause d'une autre activité. Ça n'avait pas d'importance, c'était chacun sa technique et son caractère.

Moi, grâce à mon grand âge, j'étais dispensé d'arpenter les marais. J'avais pour tâche de ronder à petits pas sur les parcelles environnantes. J'avais choisi la méthode ancestrale, avec l'arc et les flèches, pour trouver quelques Tutsis de passage. C'était une chasse au guet que je connaissais, en tant qu'ancien, depuis mon enfance.

Jean : « C'est dans la coutume rwandaise que les petits garçons imitent leurs pères et leurs grands frères, en se mettant derrière pour maniérer. C'est comme ça qu'ils apprennent l'agriculture des semailles et des coupages dès le plus jeune âge. C'est comme ça qu'un grand nombre s'est mis à rôder à la suite des chiens, pour dénicher les Tutsis et les dénoncer. C'est comme ça qu'un petit nombre d'enfants s'est mis à tuer dans les brousses environnantes. Mais pas dans les vases des marais. Là, en bas, c'était trop difficile de gesticuler pour des petites tailles. De toute façon c'était interdit par les intimidateurs. »

Clémentine : « J'ai vu des papas qui enseignaient à leurs garçons comment couper. Ils leur faisaient imiter les gestes de machette. Ils montraient leur savoir-faire sur des personnes mortes, ou sur des personnes vivantes qu'ils avaient capturées dans la journée. Le plus souvent les garçons s'essayaient sur des enfants, rapport à leurs tailles correspondantes. Mais le grand nombre ne voulaient pas mêler directement les enfants à ces saletés de sang, sauf à regarder, bien sûr. »

L'esprit de groupe

Le premier sentiment que j'éprouve face à chacun des membres de ce groupe n'est ni l'aversion, ni le mépris, ni la pitié, ni même l'antipathie, mais la méfiance : immédiate et réciproque. Ce que je ne sais pas au début des rencontres est qu'elle ne se dissipera jamais totalement, quel que soit le lien particulier que je parviens à tisser avec chacun d'eux. Au fil du temps, l'hostilité s'estompe peu à peu. Parfois je me surprends à passer des moments cordiaux avec eux, ou des moments bonhommes, à papoter de choses et d'autres, sans toutefois être un instant débarrassé de cette méfiance. Tout en eux l'entretient.

La méfiance était aussi manifeste lors de mes premières rencontres avec les rescapés, dans cette commune de Nyamata, lorsque j'écrivais *Dans le nu de la vie*. Toutefois, elle était unilatérale, d'eux vers moi, jamais l'inverse ; et leur réserve était d'une autre nature.

Les rescapés suspectaient un étranger dont les compatriotes n'avaient pas esquissé un geste pour éviter le génocide. Ils étaient persuadés que de toute façon il était trop tard, que le témoignage en lui-même n'avait plus de raison d'être auprès de gens qui avaient toléré les massacres, et que l'initiative était donc douteuse. Plus impressionnant encore, ils pensaient ne pas être crus s'ils racontaient ce qu'ils avaient vécu ou vivaient depuis le génocide. Ils appréhendaient aussi que leurs récits ne ravivent la douleur. Ils en concluaient qu'ils perdaient leur temps avec cet intrus et qu'il n'y avait aucun sens ni intérêt à s'exprimer en dehors de la communauté de ceux qui en avaient réchappé.

Cette méfiance était donc vive, mais, si on était attentif à ses causes, le temps aidait à la dissiper. Un rescapé se tient sur ses gardes vis-à-vis du monde extérieur, son monde étant devenu celui des rescapés.

Le tueur n'appréhende pas de ne pas être cru, au contraire. Il craint que vous ne le mettiez en accusation. Même si vous pouvez le convaincre que ses paroles ne lui porteront aucun préjudice, il redoute, quel que soit l'auditeur, ou plus tard le lecteur, qu'elles ne lui causent plus de tort que son silence ; et aucune relation de confiance ne peut chasser complètement cette inquiétude. Le tueur se tient sur ses gardes car il sent les menaces d'un châtement au-dessus de sa tête.

Après la publication de *Dans le nu de la vie*, des lecteurs m'ont demandé comment avaient été choisis les quatorze personnages. La réponse est simple : je n'ai pas choisi. Lors d'une excursion dans le Bugesera, j'avais fait la connaissance de Sylvie Umubyeyi, une assistance sociale, et l'avais suivie au travail. Elle parcourait les brousses de la région de Nyamata à la recherche d'enfants abandonnés et dispersés par les tueries du génocide. Elle m'avait raconté son histoire, puis m'avait conduit chez Jeannette Ayinkamiye, une jeune rescapée qui, en compagnie d'une amie et d'autres enfants orphelins, s'était réfugiée dans une mesure, au bord d'une parcelle qu'elles défrichaient. Jeannette m'avait raconté son histoire à son tour. Le charisme de l'une, la détresse de l'autre, la douceur, la solitude et la force partagées de Sylvie et Jeannette, m'avaient introduit dans leur monde. De ces deux histoires était née l'idée d'un livre.

Ensuite, les douze autres récits furent ceux des douze premières personnes, souvent abordées par hasard, qui acceptèrent l'idée d'essayer de raconter. En réalité, elles se choisirent elles-mêmes. Malgré d'anciens réflexes de journaliste, j'avais pressenti qu'au lendemain d'un génocide les critères sociaux, culturels, d'âge ou de sexe, n'ont aucun sens et qu'il aurait été absurde de vouloir constituer un panel représentatif en allant chercher tel ou telle rescapée parce qu'avant le génocide il ou elle était ceci ou cela. Les femmes et les cultivatrices sont plus nombreuses parmi les quatorze, simplement parce qu'elles acceptèrent l'expérience plus spontanément que les hommes et les intellectuels.

Lors de séjours ultérieurs, ces derniers me reprochèrent de ne pas leur avoir donné l'occasion d'exprimer leur conception différente de l'événement, avec leurs mots et leur recul d'intellectuels. Je leur répondis que leur tergiversation initiale était significative, compréhensible, mais qu'il aurait été stupide et indigne, par la suite, d'échanger une narration pour une autre, puisque chacune était unique.

Par la suite, j'ai eu une autre chance, celle de résister à la tentation – à des moments difficiles de mésentente, de renoncement, d'accablement, de rupture d'un dialogue avec certaines personnes – de les remplacer par d'autres plus volubiles, plus coopératives ou plus francophones. Avec chacune d'elles, j'ai maintenu le dialogue, sans penser au temps, jusqu'à ce qu'il apparaisse que nous étions arrivés au bout de quelque chose.

Pendant toute cette période de rencontres avec les rescapés, je n'ai pas contacté les « autres », leurs tueurs. L'idée ne m'est même pas venue. Ces tueurs m'étaient indifférents. Je n'ai jamais envisagé de poursuivre l'expérience avec eux ; *a fortiori* de mettre en parallèle les récits. Cela aurait été immoral, insupportable aux yeux des rescapés, certainement aux yeux des lecteurs aussi ; et en plus inintéressant. Je rencontrais ici et là sur les collines des gens soupçonnés d'en être, et en avais rencontré beaucoup en 1994. Cela me suffisait pour les imaginer. L'envie de me rendre à la prison est venue seulement à la fin des entretiens avec les rescapés. Une curiosité ambiguë liée aux descriptions, à des détails et des contradictions.

Mais l'initiative d'avoir des discussions avec les tueurs a germé encore plus tard, à la faveur de questions récurrentes posées par des lecteurs du premier livre. Leur intérêt fut contagieux. Si des gens qui avaient été touchés ou passionnés par le récit des rescapés souhaitaient savoir, sans aucun souci d'objectivité, ce qui s'était passé dans la tête des tueurs, c'est qu'il était sensé d'essayer de le leur demander.

Cela dit, tandis que je n'avais pas eu le moindre doute sur le premier projet, je n'ai cessé d'en avoir sur celui-ci. Je l'entrepris sceptique, car la relation que j'ai tenté d'établir avec les tueurs s'avéra au début à la fois rebutante et vaine ; d'une nature très brutalement différente de celle établie et poursuivie avec les rescapés et les gens de la région de Nyamata.

Seul face à la réalité du génocide, un rescapé choisit de parler, de « zigzaguer avec la vérité » ou de se taire. De son choix, comme de la confusion de ses souvenirs, il accepte de discuter et de remettre en question à tout moment.

Face à la réalité du génocide, le premier choix d'un tueur est de se taire, le second de mentir. Il peut modifier sa décision mais il n'en discute pas. Seul, il ne prend aucun risque, comme il n'en prenait aucun pendant les massacres. On ne peut donc envisager de l'interpeller seul, de solliciter une succession d'interlocuteurs choisis sans rapport entre eux.

D'où le projet, mûri au fil des échecs, des rencontres ratées ou des discussions insipides, de m'adresser non pas à une suite d'individus, mais à un groupe d'individus qui se sentent ainsi protégés des dangers de la vérité par leur amitié et leur complicité. Des copains tranquillisés par un esprit de bande né avant le génocide, lorsqu'ils s'entraidaient aux champs et vidaient des bouteilles d'*urwagwa* au cabaret, et fortifié dans le chambardement des tueries des marais, et aujourd'hui par leur incarcération.

Mon choix se porte sur cette dizaine de copains de Kibungu pour des raisons simples. Ils forment une bande à la fois banale et informelle, comme il en existe beaucoup à la campagne. Sans attaches spéciales au départ, comme ce pourrait être le cas au sein d'une association religieuse, d'un club sportif, d'une milice structurée. Ils sont réunis par la proximité de leurs parcelles, la fréquentation d'un cabaret, des affinités naturelles et des soucis communs.

Ils habitent sur les mêmes collines que la plupart des rescapés de *Dans le nu de la vie*. Ils ont participé aux tueries dans les marais de Nyamwiza, où les fuyitifs se sont enfouis jusqu'au cou, dans la vase et sous les feuillages.

Ils sont cultivateurs, sauf un fonctionnaire et un instituteur ; ils n'ont pas appartenu à des formations *interahamwe* ou paramilitaires, sauf trois. À part Élie, ils n'ont pas porté d'uniforme militaire ou policier. Aucun ne s'est jamais disputé avec des voisins tutsis au sujet de terres, de récoltes, de dégâts, de coucheries.

De plus, ils sont bien connus d'Innocent Rwililiza, et lui est bien connu d'eux. Innocent, élève puis professeur à l'école locale, scribe public à ses heures, d'un dévouement sans limites, animateur de plusieurs associations, pilier bien-aimé et facétieux de nombreux cabarets, est populaire sur ces collines, en particulier celle de Kibungu, où se trouve sa parcelle familiale.

Il est l'intermédiaire indispensable, puis le collaborateur idéal, et le traducteur formidable quand cela s'avère nécessaire. Il précise à propos de cette bande :

« Je la connaissais depuis longtemps auparavant. J'avais enseigné à certains comme Adalbert, Pancrace, Pio. Les autres, je les croisais chemin faisant et partageais la boisson au cabaret.

Adalbert était très intelligent et très intrépide, normalement méchant et rusé. Pancrace était dur et ténébreux, toujours derrière Adalbert depuis la petite enfance. Pio était vraiment très gentil. Alphonse était le plus roublard en négociations mais serviable devant une bouteille. Fulgence se trouvait être joli garçon. Il était même plus figolé que beaucoup de Tutsis. Il ne se fatiguait jamais de prier.

Léopold, lui, il ne se faisait remarquer de rien sauf de sa longueur. Sauf aussi que ce qu'il a fait de sa machette, par après, est extraordinaire. Ignace était aussi usé que rusé, de plus il se montrait soudainement méchant en face de Tutsis. Il les a toujours détestés et il le clamait à la moindre occasion pour influencer ses collègues ou les faire rigoler. Mais lui, il ne riait jamais. Il vivait en chamaille avec tout le monde, même avec sa famille.

Au fond, ces garçons ne se distinguaient pas des autres par leur caractère. Mais ils allaient ensemble. On voyait qu'ils échangeaient de l'entraide dans les travaux champêtres et de la boisson au cabaret. Pendant le génocide, je

sais que cette bande est allée couper du premier au dernier jour. Peut-être sous la houlette d'Adalbert ou la mauvaise influence d'Ignace, ils étaient devenus très assidus. »

Le goût et le dégoût

IGNACE : Au début on était trop chauds pour penser. Par après, on était trop accoutumés. Dans l'état où on était, ça ne nous faisait rien de penser qu'on était en train de couper nos avoisinants jusqu'au dernier. C'était devenu un aller-de-soi. Ils n'étaient déjà plus nos bons avoisinants de longue date, ceux-là qui tendaient le bidon de boisson au cabaret, puisqu'ils ne devaient plus être là. Ils étaient devenus des gens à débarrasser, si je puis dire. Ils n'étaient plus ce qu'ils étaient auparavant et nous non plus. On n'était pas gênés d'eux, ni du passé puisqu'on n'était gênés de rien.

ÉLIE : Il fallait déposer notre amabilité aux bords de la vase jusqu'au sifflet de fin de travail. La gracieuseté non plus n'était pas admise dans les marais. Les marais ne laissaient aucune place à l'exception. On avait la méchanceté et l'âpreté à tuer pour oublier le doute, et un boulot à parachever, voilà tout.

Il y en a qui changeaient de couleur à force de chasser. Leurs membres étaient boueux, leurs vêtements étaient éclaboussés, même leur visage n'était plus noirâtre de la même façon. Ils devenaient comme gris de tout ce qu'ils avaient fait. Une petite couche de puanteur nous recouvrait et elle nous était égale.

PIO : On ne voyait plus des humains quand on dénichait des Tutsis dans les marigots. Je veux dire des gens pareils à nous, partageant la pensée et les sentiments consorts. La chasse était sauvage, les chasseurs étaient sauvages, le gibier était sauvage, la sauvagerie captivait les esprits.

On n'était pas seulement devenus des criminels ; on était devenus une espèce féroce dans un monde barbare. Cette vérité n'est pas croyable pour celui qui ne l'a pas vécue dans ses muscles. Notre vie de tous les jours était surnaturelle et sanglante ; et ça nous accommodait.

Pour moi, je vous propose une explication : c'est comme si j'avais laissé un autre individu prendre mes propres apparences vivantes, et mes manies de cœur, sans aucun tiraillement d'âme. Ce tueur était bien moi pour la faute commise et le sang coulé, mais il m'est étranger pour sa férocité. Je reconnais mon obéissance de cette époque, je reconnais mes victimes, je reconnais ma faute ; mais je méconnaissais la méchanceté de celui qui dévalait des marais sur mes jambes, avec ma machette dans la main.

Cette méchanceté était comme celle d'un autre moi au cœur lourd. Les changements les plus graves de ma personne étaient mes parties invisibles, comme l'âme ou les sentiments consorts. Raison pour laquelle, moi seul ne me reconnais pas dans celui-là. Mais peut-être que si on est extérieur à cette situation, comme vous, on ne peut entrevoir cette étrangeté de l'esprit.

PANCRACE : Il y en a qui ont débuté les chasses avec bravoure, et qui les ont terminées avec bravoure. D'autres qui n'ont jamais montré de bravoure et qui ont tué par obligation. D'autres à qui le temps a proposé de la bravoure pour remplacer leur peur.

Il y a un grand nombre qui montraient de la bravoure quand ils travaillaient, et de la peur dès que la tuerie cessait. Ils se chauffaient dans la mêlée, simplement.

Il y en a qui évitaient les cadavres et d'autres qui s'en fichaient. La vision de ces cadavres qui se répandaient dans les marais, ça pouvait vous enhardir, ou vous accabler et vous freiner. Mais le plus souvent ça vous habituaient.

Tuer, c'est très décourageant si tu dois prendre toi-même la décision de le faire, même un animal. Mais si tu dois obéir à des consignes des autorités, si tu as été convenablement sensibilisé, si tu te sens poussé et tiré ; si tu vois que la tuerie sera totale et sans conséquences néfastes dans l'avenir, tu te sens apaisé et rasséréné. Tu y vas sans plus de gêne.

JEAN-BAPTISTE : Plus on tuait, plus la gourmandise nous encourageait à continuer. La gourmandise, si personne ne la punit, elle ne vous abandonne jamais. Elle se voyait dans nos yeux exorbités par les tueries. C'était même risquant. Il y avait des cohabitants qui revenaient avec des chemises tachées de sang, qui brandissaient leurs machettes avec des cris de fous. Ils disaient qu'ils voulaient tout accaparer. Il fallait les amadouer avec des boissons et des apaisements. Parce qu'ils pouvaient se montrer dangereux pour leurs environnants.

ALPHONSE : L'homme peut s'accoutumer à tuer, s'il tue sans s'arrêter. Il peut même se convertir en animal sans y prêter attention. Il y en a qui se menaçaient entre eux, quand ils n'avaient plus de Tutsis sous la machette. Sur leur visage, on devinait le besoin de tuer.

Mais pour d'autres au contraire, tuer une personne faisait entrer une portion de peur dans leur cœur. Ils ne la sentaient pas au début, mais par après elle le tourmentait ; ils se sentaient peureux ou dégoûtés. Il y en a qui se sentaient lâches de ne pas tuer assez, il y en a qui se sentaient lâches d'être obligés de tuer, par conséquent il y en a qui abusaient de boissons pour ne plus penser à leur lâcheté. Par après, ils s'habituèrent à la boisson et à la lâcheté.

Moi, je n'avais pas peur de la mort ; d'une certaine façon j'oubliais que je tuais des personnes vivantes. Je ne considérais plus ni la mort ni la vie. Mais c'est le sang qui me faisait peur. C'était odorant et dégoulinant. Le soir, je me disais : Après tout, je suis un homme rempli de sang, tout ce sang qui gicle apportera du malheur, une malédiction. La mort ne m'alarmait pas, mais ce trop de sang, ça oui, beaucoup.

Jean : « Un garçon, qui avait assez de forces dans les bras pour tenir fermement la machette, si son frère ou son père l'emmenait dans le groupe, il imitait et s'accoutumait à tuer. L'âge ne le gênait plus. Il s'habitua à la mort. Ça devenait une activité ordinaire, puisqu'elle était celle de nos aînés et de tout le monde.

Au contraire, un jeune garçon pouvait se montrer plus à l'aise qu'un vieillard d'expérience, parce que la mort le touchait de plus loin. Vu la nouveauté de la situation et son jeune âge, la mort se montrait à lui moins influente, il la voyait pour une génération plus ancienne. Il se fichait de ses dangers et la regardait comme une distraction. »

JOSEPH-DÉSIRÉ : C'était une folie qui roulait sans plus être dirigée. Tu courais devant ou tu t'écartais au passage pour ne pas être bousculé, mais tu suivais la multitude.

Celui qui était lancé la machette à la main, il n'écoutait plus rien. Il oubliait tout et en premier lieu son niveau intellectuel. Ce programme répété nous dispensait de réfléchir à ce qu'on faisait. On allait et on revenait, sans croiser une idée. On chassait parce que c'était le programme de nos journées, jusqu'à ce qu'il soit terminé. Nos bras commandaient nos têtes, en tout cas nos têtes ne disaient plus leur mot.

FULGENCE : On devenait de plus en plus méchants, de plus en plus

calmes, de plus en plus saignants. Mais on ne voyait pas qu'on devenait de plus en plus tueurs. Plus on coupait, plus ça nous devenait naïf de couper. Pour un petit nombre, ça devenait régaland, si je puis dire. Le soir tu pouvais rencontrer un collègue qui t'interpellait : « Toi mon ami, tu m'achètes une Primus, sinon je te coupe le crâne, car ce je suis friand de ça à présent. »

Mais pour un grand nombre, c'était seulement une longue journée qui venait de se terminer. On ne pensait plus aux obligations, ni aux avantages, on pensait seulement à continuer ce qu'on avait commencé. C'était en tout cas trop empoignant pour penser à l'effet que ça nous faisait.

ADALBERT : Au début des tueries, on faisait vite et on rasait parce qu'on était acharnés. Au milieu des tueries, on tuait nonchalamment. Le temps et la victoire nous encourageaient à traîner. Au début, on pouvait se sentir plus patriotique ou plus méritant quand on réussissait à atteindre des fuyards. Par la suite, on était abandonnés de cette catégorie de qualités. On n'écoutait plus les bons mots des radios et des autorités. On tuait pour continuer le boulot. Certains se montraient fatigués de ces corvées de sang. D'autres s'amusaient à faire souffrir les Tutsis qui les avaient fait suer tous ces jours.

À la fin des tueries, la consigne était de cadencer avant l'arrivée des *inkotanyi*. La fuite nous tendait les bras, mais on devait continuer les massacres avant de quitter. Des renforts et des gronderies sont arrivés pour mettre un dernier point à cette affaire, les encadreurs parlaient de recrudescence finale dans les marais. La peur nous répétait de fuir, mais on terminait ce qu'on avait commencé.

Par après, sur le bord des routes vers le Congo, on se frayait une fuite entre la faim et la misère, mais on continuait de fouiller les maisons détruites en quête de Tutsis oubliés ; on n'était pas encore éccœurés.

LÉOPORD : Puisque je tuais souvent, je commençais à sentir que ça ne me faisait rien. Je ne saisisais pas de plaisir, je savais que je ne serais pas puni, je tuais sans conséquences, je m'adaptais sans problème. Je partais le matin sans gêne, j'étais pressé d'aller, je voyais que le travail et le résultat étaient bénéfiques pour moi, c'est tout.

Pendant les tueries, je ne considérais plus rien de particulier dans la personne tutsie, sauf qu'elle devait être supprimée. Je précise qu'à partir du premier monsieur que j'ai tué jusqu'au dernier, je n'ai regretté personne.

Le passage à l'acte

« Repensant, avec la sagesse de l'après-coup, à ces années qui ont dévasté l'Europe et, pour finir, l'Allemagne elle-même, on se sent partagé entre deux jugements : avons-nous assisté au déroulement rationnel d'un plan inhumain, ou à une manifestation (unique, jusqu'à présent, et encore mal expliquée) de folie collective ? Une logique tendue vers le mal, ou l'absence de logique ? Ainsi qu'il arrive souvent dans les choses humaines, les deux possibilités de l'alternative coexistaient. »

PRIMO LEVI.

Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz.

À quel moment la décision a-t-elle été prise ? Comment s'est déroulée la réunion fatidique ? Qui a parlé le premier d'extermination totale ? Quelles furent les premières réactions de l'auditoire ? Ces questions semblent essentielles. Ces précisions sont plus obsédantes lorsqu'il s'agit d'un génocide que lorsqu'il s'agit d'une guerre civile, aussi meurtrière, sauvage et cruelle soit-elle.

À défaut de reconstituer cette scène inimaginable, on sait que la décision de ce génocide a pris corps de façon semblable à celle de l'Holocauste. C'est-à-dire qu'elle est l'aboutissement de préparations et de planifications, plus ou moins formulées et interactives.

En Allemagne, dès leur arrivée au pouvoir, Hitler et les caciques du national-socialisme déclaraient que la communauté juive était de trop dans le pays. Le parti nazi, relayé par le gouvernement et les administrations, multipliait des initiatives en crescendo destinées à rejeter cette communauté, et celle des Gitans, de la société allemande. Licenciements, confiscations, brutalités ; lois anti-juives, port de l'étoile jaune ; exclusions, déportations, pogroms, enfermement dans les ghettos, dans les camps de concentration...

Chaque jour qui passait, entre 1933 et 1940, ce régime confirmait par des discours furieux, des décrets ou des assassinats, sa détermination à exclure la communauté juive de la société du III^e Reich. Toutefois, la Solution finale

n'est sans doute devenue inéluctable que dans le cours de l'année 1941, pour Hitler et ses deux spécialistes, Himmler et Heydrich ; et elle a été communiquée les semaines suivantes à son état-major et aux futurs cadres du projet.

Résultat d'un long cheminement, de quand peut-on dater la décision formelle du génocide ?

Quand les Juifs ont-ils été décrétés des sous-hommes ou déportés massivement vers des ghettos et des camps de concentration ? Lors du fameux discours messianique de Hitler au Reichstag en janvier 1939 ? Ou en cette même année, lorsqu'une technique de gazage a été testée sur des dizaines de milliers de malades atteints de maux incurables et de troubles mentaux, pour évaluer son efficacité à grande échelle ?

Est-ce après l'échec, en septembre 1940, des plans dits Lublin et Madagascar, aussi extravagants que sérieux, qui programmaient une déportation totale vers ces deux destinations ? Lorsque Himmler, le futur maître d'œuvre, est devenu le numéro deux du régime nazi ? Dans l'euphorie des premières semaines de l'invasion de l'Union soviétique, quand les premiers *Einsatzgruppen* furent envoyés à l'arrière des troupes allemandes en Russie avec pour mission de fusiller méthodiquement les populations juives habitant dans les zones conquises, dès juin 1941 ?

Trois mois plus tard, lorsque l'état-major SS approuva l'équipement de six camps en fours crématoires ? Ou le 12 décembre de la même année, au lendemain de la déclaration de guerre des États-Unis, lorsque Hitler réunit ses principaux dignitaires chez lui, pour leur déclarer, d'après le Journal de Goebbels : « ... la guerre mondiale est là. La destruction des Juifs en sera la conséquence inévitable... » ? Encore aujourd'hui, de nombreux historiens travaillent et débattent sur cette date, mystère qui peut d'ailleurs paraître plus fascinant qu'intéressant.

Au Rwanda, la planification du génocide en paliers présente d'étonnantes similitudes avec l'Holocauste, sauf bien sûr quant à sa genèse ; laquelle nous tentons de résumer en une dizaine de lignes.

Lors de l'Indépendance, en 1962, les leaders hutus ont été portés au pouvoir par un mouvement social violent et contradictoire : la révolution populaire de 1959. Cette jacquerie hutue a renversé l'aristocratie tutsie, et aboli des servitudes que la population hutue, majoritaire, ne supportait plus. Mais ces chefs, sans idéaux dignes de cette révolte, en ont profité pour marginaliser l'ensemble de la communauté tutsie, paysans, fonctionnaires, enseignants, dont était issue cette aristocratie.

Dès lors, après amalgame entre l'ancien aristocrate privilégié et le paysan besogneux, le Tutsi fut désigné par l'administration populiste comme un être comploteur, perfide, spéculateur, parasite, dans un pays surpeuplé. Le coup d'État militaire du major Juvénal Habyarimana renforça ce régime en

1973. Pour isoler ces compatriotes tutsis accusés de sornoiseries, il décréta confiscations de biens, déplacements de population, lois d'exclusion, quotas scolaires, lois d'interdiction des mariages mixtes (en vigueur jusqu'en 1976), et surtout vagues récurrentes de massacres...

En 1990, l'entrée en guerre, à partir des maquis ougandais, des troupes rebelles tutsies contre l'armée rwandaise hutue marque une nouvelle étape.

Tous les génocides de l'histoire contemporaine adviennent en pleine guerre. Non qu'ils en soient les causes ou les conséquences, mais parce que la guerre crée un état de non-droit, elle régularise la mort, normalise la barbarie, entretient la peur et les fantasmagories, ravive les vieux démons, ébranle la morale et l'humanisme. Elle affaiblit les ultimes défenses psychologiques chez les futurs acteurs du génocide.

Ce que résume à sa manière le cultivateur Alphonse Hitiyaremye en disant : « La guerre est un terrible désordre dans lequel peuvent machiner incognito les fauteurs de génocide. »

En 1991, dès lors que les rebelles conquièrent du terrain, l'essentiel des discours dans les meetings des partis politiques, notamment ceux du président de la République et de ses ministres, consiste à brandir des menaces à l'encontre des Tutsis.

À Butare, siège de l'université nationale, des professeurs publient à qui mieux mieux des élucubrations historiques et des diatribes antitutsies. Dans les studios des radios populaires, Radio Rwanda ou Radio Mille Collines, les Tutsis sont appelés « cancrelats ». Les animateurs, dont les deux plus célèbres, Simon Bikindi et Kantano Habimana, appellent ouvertement à la destruction des Tutsis à travers des sketches et des chansons.

Innocent Rwigyiza raconte : « Ces messieurs étaient de fameux artistes, des virtuoses très comiques. Leurs paroles étaient tellement figiolées et répétées, que nous aussi, les Tutsis, ça nous amusait de les écouter. Ils appelaient au massacre de tous les cancrelats, mais avec des tournures plaisantes. Pour nous, les Tutsis, ces bons mots étaient hilarants. Les chansons qui appelaient tous les Hutus à se coaliser pour supprimer les Tutsis : on riait de leur drôlerie. Pareil pour *Les Dix Commandements du Hutu*, qui juraient notre fin prochaine. On s'y était tellement habitués qu'on ne prêtait plus l'oreille aux terribles menaces. »

Pourtant, les crimes commis contre les Tutsis étaient le plus souvent impunis. À titre d'exemple, deux membres de cette bande de Kibungu avaient tué un Tutsi avant le génocide, sans avoir été condamnés par la justice : Élie Mizinge, ancien militaire, qui avoue le meurtre d'une assistance sociale au cours d'un rassemblement en 1992 ; et un autre gars qui nie son crime, mais que tout dénonce, en particulier ses copains.

Toutefois, dans ce climat propice à des tueries de grande ampleur, l'extermination semble n'avoir été projetée que durant l'hiver 93-94, quelques mois avant l'explosion de l'avion présidentiel, qui précipita son déclenchement.

Élie Mizinge explique : « Je crois que l'idée du génocide a germé en 1959, quand nous avons commencé à tuer des lots de Tutsis sans éprouver de punitions ; et nous ne l'avons jamais enterrée profondément depuis. Les intimidateurs et les manieurs de houe s'étaient accordés de leur côté.

Nous, on se disait que les Tutsis étaient devenus de trop, mais ce n'était pas une idée préoccupante. On en parlait, on oubliait, on patientait. On n'entendait aucune remontrance à nos meurtres. Comme pour les travaux de culture, on attendait la bonne saison. La mort de notre président a été le signal du chaos final. Mais comme pour la récolte, c'était ensemencé d'avant. »

L'exil du clan d'Habyarimana, l'éparpillement de ses notables, et enfin la politique, dite de réconciliation nationale, de l'actuelle administration, sont aujourd'hui autant d'obstacles à une reconstitution minutieuse de la décision en haut lieu.

Dans la région de Nyamata, fin décembre 1993 probablement, le bourgmestre et le sous-préfet, leurs comparses proches, les caciques des deux principaux partis hutus, quelques officiers du camp militaire de Gako et chefs *interahamwe*, au total moins d'une vingtaine de personnes sur une population de cent vingt mille, furent informés, par Kigali, du projet précis d'extermination. En même temps que les chancelleries des principaux pays impliqués dans la région et que l'état-major onusien. À un mois du début des tueries, des fonctionnaires d'un certain niveau hiérarchique – directeurs d'école et d'hôpital, conseillers communaux – et des commerçants furent mis dans le secret, soit moins d'une soixantaine de personnes.

En Allemagne, quel que fût le moment de la décision, l'armée, la police, l'administration, divers secteurs de la société civile – rectorats, chemins de fer, chambres de commerce, églises –, étaient déjà prêts depuis longtemps à la mettre en pratique. Et la dernière étape de la destruction des Juifs fut entamée sans raté.

Il en alla de même au Rwanda. Lorsque, dans la nuit du 6 au 7 avril, six ou sept heures après l'explosion de l'avion, le feu vert fut donné par un groupe restreint, l'armée, la police, l'administration étaient opérationnelles. Les militaires étaient parés, les miliciens excités, les machettes neuves et usagées en nombre suffisant, les bras solides et les esprits obéissants. Les ordres traversèrent le pays. Les tueries commencèrent jour après jour à des rythmes différents selon les régions, mais aucun obstacle n'entrava la bonne marche des massacres.

En Allemagne comme au Rwanda, le génocide fut le projet d'un régime totalitaire, durablement au pouvoir. L'élimination du Juif, du Tzigane ou du Tutsi est évoquée dans leur programme politique dès leur accession au

pouvoir, et répétée dans les discours officiels. Le génocide est planifié par étapes cumulatives. Il bénéficie de l'incrédulité des pays étrangers. Il est testé pendant de courtes périodes sur des échantillons de population.

Par exemple dans le Bugesera, où Élie Mizinge raconte : « Une année était calme, une année était chaude. Et ça recommençait, deux saisons calmes, une saison chaude. Ça dépendait des attaques des *inkotanyi*, mais ça pouvait bien dépendre aussi de nous. Ordinairement on respectait des listes de priorités : les possédants de parcelles intenses et les enseignants étaient inscrits en haut... Par après, on pouvait tuer ça et là des petits comités de Tutsis selon comme la situation se présentait. Une année par exemple, on a poussé vivants des centaines de Tutsis dans la mare de l'Urwabaynanga ; une autre année, on a lancé des expéditions sanglantes dans des salles de classe. On pouvait bien laisser quelques morts sur le bord de la route sans raison valable, sauf de bien montrer ces cadavres en même temps que nos arrière-pensées. L'année 1992 a été très brûlante à cause des périls pressants des *inkotanyi*.

Ces tueries n'étaient pas calculées, elles étaient mal aplanies, toutefois elles n'étaient jamais punies. Elles étaient en quelque sorte des dispositions pour l'avenir. »

En Allemagne et au Rwanda, une mise en œuvre efficace précéda la décision formelle de l'extermination. Comme si, trop inouïe, elle ne pouvait être prononcée à voix haute avant d'être déjà en application.

Ignace Rukiramacumu décrit à sa manière le cheminement de cette décision : « Je pense que la possibilité du génocide est tombée ainsi, parce qu'elle patientait pour ça, avec juste un signal du temps comme la chute de l'avion, pour l'épauler au dernier moment. Il n'y a jamais eu d'exigence à en parler entre nous. La prévenance des autorités l'a mûrie naturellement ; par après elle nous a été proposée. Comme elle était la seule proposition, et qu'elle s'annonçait finale, nous l'avons saisie par opportunité. On savait bien ce qui devait se faire et on s'est mis à le faire sans défaillance, parce qu'on entrevoyait ce soulagement sans aucune indisposition. »

Travaux des champs

ALPHONSE : Pour celui qui arpente la pente de la vieillesse, cette période de tueries était plus éreintante que la période de la houe. Car il fallait grimper par-delà les collines, et courir dans la vase après les fugitifs. Les jambes surtout étaient maltraitées.

Au début, c'était une activité moins répétitive que les semailles ; elle nous égayait, si je puis dire. Par après, elle était devenue tous les jours pareille. Plus que tout, ça nous manquait de rentrer manger à midi. À midi, on se trouvait souvent très éloignés dans les marais ; raison pour laquelle, le déjeuner et le repos qui le suivait ordinairement nous étaient interdits par les autorités.

JEAN-BAPTISTE : Personne ne descendait plus à la parcelle. À quoi bon bêcher, alors qu'on récoltait sans plus travailler, qu'on se rassasiait sans rien élever ? La seule besogne était d'enterrer des bananes dans les fosses, au milieu de n'importe quelles bananeraies abandonnées, pour laisser fermenter l'*urwagwa* des prochaines soirées. On devenait très fainéants. On n'enterrait pas les cadavres, c'était peine gâchée. Sauf bien sûr, si par malchance un Tutsi était tué sur ta parcelle, à cause de la mauvaise odeur, des chiens et des animaux voraces.

ADALBERT : On rôtissait une viande épaisse le matin, on rôtissait une nouvelle viande le soir. Celui qui n'en mangeait que les jours de mariage auparavant, il s'en trouvait gavé jour après jour.

Auparavant, quand on revenait des champs, on pouvait presque rien trouver dans la marmite, sauf nos habituels haricots ou, parfois même, que de la bouillie de manioc. Quand on revenait des marais, on attrapait aux cabarets de Kibungo des poulets rôtis, des cuisses de vache, de la boisson, pour compenser la fatigue. On trouvait partout des enfants ou des femmes pour en

proposer à prix convenables. Et des brochettes de chèvre, et des cigarettes pour celui qui voulait essayer.

On débordait de vie pour ce nouveau boulot. On ne craignait pas de s'épuiser en course dans les marigots. Et si on se trouvait chanceux dans le boulot, on devenait joyeux. On avait abandonné les semences, les houes et consorts. On ne parlait plus de cultures entre nous. Les soucis nous avaient délaissés.

PANCRACE : Couper les maïs ou les bananeraies, c'était un boulot égal. Parce que les épis et les bananes sont tous pareils, en rien récalcitrants. Couper dans les marais, c'était de plus en plus harassant, à cause de qui vous savez. C'était un geste comparable, mais une impression non comparable, plus hasardeuse. C'était un boulot agité.

Au début les Tutsis étaient très nombreux et apeurés, ils n'étaient guère remuants, ça nous facilitait la tâche. Quand on ne réussissait pas à toucher les plus agiles, on se rabattait sur les malingres. Mais à la fin, il ne restait que les rusés et les vaillants, et ça devenait trop pénible. Ils formaient des petites assemblées très bien dissimulées. Ils attrapaient toutes les feintes des gibiers de marais. Nous, quand on arrivait, on s'enfonçait trop souvent pour rien. Même le chasseur se décourageait. En supplément, les marais pourrissaient de cadavres qui s'amollissaient dans la vase. Ils s'accumulaient de plus en plus puants, il fallait prendre soin de ne pas poser les pieds dedans.

Raison pour laquelle, des collègues commençaient à paresser. Ils tournaient leurs pas vers une autre direction et attendaient le signal du retour. Ils murmuraient qu'ils regrettaient les travaux de culture, mais ils étaient un petit nombre. D'ailleurs, aucun n'a tapé une petite heure de débroussaillage, sur le devant de sa parcelle. Ces collègues grimaçaient parce qu'ils s'impatienzaient simplement de percer une Primus. Ils avaient plus que la soif du boulot. Ils se lassaient des marais parce qu'ils se sentaient aisés. La paresse les faisait grogner, pas la nostalgie du boulot.

LÉOPORD : Tuer était moins échinant que cultiver. Dans les marais, on pouvait traîner des heures à chercher quelqu'un à abattre, sans se retrouver pénalisé. On pouvait s'ombrager et bavarder sans se sentir fainéants. Le programme de la journée ne durait pas comme aux champs. On rentrait à 15 heures pour garder du temps de pillage. On s'endormait le soir en sécurité, sans plus aucun souci de sécheresse. On avait oublié nos tourments de cultivateurs. On mangeait copieusement de la nourriture vitaminée.

Il y a même des gens, parmi nous, qui ont goûté des pâtes et des sucreries comme les bonbons pour la première fois de leur vie. Puisqu'on s'approvisionnait sans payer, au centre de Nyamata, dans des magasins où les

cultivateurs n'étaient jamais entrés.

FULGENCE : C'était moins accommodant de chasser dans les marigots que de creuser les champs. À cause des remue-ménage du matin, de l'agitation des intimidateurs, de la sévérité des *interahamwe*. Des changements d'habitudes surtout. L'agriculture est notre vrai métier, pas les tueries. Sur les parcelles, le temps sait nous organiser avec les saisons et les semences, chacun cultive à volonté ce que lui donne sa parcelle.

Dans les marais, on se sentait bousculés, on se retrouvait trop nombreux, trop soigneusement encadrés. On pouvait être contrariés par le remue-ménage des compatriotes d'autres secteurs. Quand des *interahamwe* constataient des fainéants, ce pouvait être grave. Ils criaient : « Nous, nous avons suivi une longue route pour vous donner la main, et vous, vous traînez derrière les papyrus. » Ils pouvaient vous lancer des insultes et des menaces à travers leur colère.

On se sentait éloignés de son chez-soi. On n'était pas habitués à travailler à l'appel du sifflet, pour l'aller et le retour.

Mais pour la fatigue et la gratification, c'était avantageux. Pendant les cultures, si tu te trouves couché à cause des fièvres de malaria, c'est bien ton épouse ou tes enfants qui vont chercher le manger dans les champs et qui peuvent rentrer échinés. Sinon ton ventre affamé chasse ton sommeil.

Pendant les tueries, les avoisinants de passage te déposaient plus que tu ne pouvais mettre dans ta marmite, ça débordait sans rien te compter. La viande devenait aussi négligeable que le manioc. Les Hutus s'étaient toujours sentis frustrés de vaches parce qu'ils ne savaient pas les élever. Ils les disaient pas goûteuses, mais c'était par disette. Raison pour laquelle, pendant les massacres, ils en mangeaient le matin et le soir à cœur joie.

IGNACE : Un soir des premiers rudiments, on rentrait tard. On avait passé la journée à courir derrière les fuyards. On était fatigués.

Mais chemin faisant du retour, on a déniché encore un groupe de filles et de garçons. On les a poussés comme prisonniers chez le conseiller. Il a ordonné qu'ils soient tranchés sur-le-champ dans la nuit. Personne n'a rouspété malgré la lassitude d'une échinante journée. Mais après, il nous a proposé de simples programmes champêtres pour lesquels on était accommodés de longue date. Ça nous a soulagés.

PIO : La culture, c'est plus simple parce que c'est notre métier de toujours. Les chasses étaient plus imprévues. C'était même plus fatigant les

jours de grandes opérations, à patrouiller autant de kilomètres derrière les *interahamwe*, à travers les papyrus et les moustiques.

Mais on ne peut pas dire qu'on regrettait les champs. On était plus à l'aise dans ce travail de chasse, puisqu'il n'y avait qu'à se baisser pour récolter la nourriture, les tôles et le butin. La tuerie, c'était une activité plus brusquante mais plus valorisante. La preuve, personne n'a jamais demandé la permission d'aller débroussailler sa parcelle, même une demi-journée.

ÉLIE : On était pénalisés de fouiller les papyrus toute la journée, sans revenir manger à midi. Le ventre pouvait s'en plaindre, et les mollets pareillement puisqu'ils trempaient dans la boue. Toutefois on mangeait abondamment la viande le matin, on buvait pleinement le soir. Ça compensait très convenablement. Les pillages nous revigoraient plus que les récoltes, et on s'arrêtait plus tôt dans la journée. Ce programme dans les marais était mieux accommodé, pour les jeunes et surtout pour les vieux.

IGNACE : Les tueries pouvaient bien être assoiffantes, éreintantes et souvent dégoûtantes. Toutefois elles étaient plus fructifiantes que les cultures. Surtout pour celui qui possédait une maigre parcelle ou une terre aride. Pendant les tueries, n'importe qui, avec des bras forts, rapportait à la maison autant qu'un négociant de renom. On ne savait plus compter les tôles qu'on entassait. On était oubliés des commissionnaires. Les femmes étaient satisfaites de tout ce que ça rapportait. Elles ne prononçaient plus de plaintes.

Pour les plus simples cultivateurs, c'était revigorant de laisser la houe dans la cour. On se levait riches, on se couchait rassasiés, on menait une vie à satiété. Le pillage est plus valorisant que la récolte, puisqu'il profite à tout le monde équitablement.

Clémentine : « Les hommes portaient sans savoir ce que serait leur fatigue de journée. Toutefois ils savaient ce qu'ils allaient ramasser en chemin. Ils revenaient avec des visages fatigués mais riants, ils s'envoyaient des rigolades comme dans les saisons de pleines récoltes. Il se voyait à leurs airs qu'ils menaient une existence enthousiasmante.

Pour les femmes, l'existence était surtout reposante. Elles avaient abandonné les champs et les marchés. Il n'y avait plus à planter, à manier la batte sur les haricots et à marcher la distance jusqu'au marché. Il suffisait de fouiller pour ramasser. Quand nos défilés de fuyards hutus ont quitté vers le Congo, ils ont laissé derrière eux des parcelles négligées, où la brousse avait

déjà mangé plusieurs saisons de labeur du cultivateur. »

ALPHONSE : C'était un boulot salissant, mais un boulot sans préoccupation de sécheresse ou de récoltes gâtées, on peut bien dire. Sur sa parcelle, le cultivateur n'est jamais certain de ce que la récolte va lui proposer. Une saison il verra ses sacs gonflés pour les faire porter par son épouse au marché, une saison, il les verra maigrelets. Il va penser à se faufiler aux yeux des taxateurs. Il s'en montre inquiet et parfois indisposé.

Mais dans les maisons abandonnées des Tutsis, on savait qu'on allait trouver des quantités d'une nouvelle contenance. On commençait par les tôles et le reste suivait.

Le temps nous bonifiait grandement la vie puisqu'on bénéficiait de tout ce qu'on manquait auparavant. La Primus quotidienne, la viande de vache, les vélos, les radios, les tôles, les fenêtres, tout. Il se disait que c'était une saison chanceuse et qu'il n'y en aurait pas deux.

Un génocide de proximité

Le Rwanda, célèbre pays des mille collines, est surtout le pays d'un immense village. Quatre familles rwandaises sur cinq vivent à la campagne, et neuf sur dix tirent peu ou prou leurs revenus de la terre. Aucun médecin, aucun professeur ou commerçant citadin qui ne possède une parcelle sur sa colline natale, qu'il cultive à temps perdu ou confie à un parent. Même Kigali, dispersé sur une vaste superficie, s'apparente plus à un assemblage de bourgades reliées entre elles par des vallonnements et des terrains vagues qu'à une capitale.

Après le génocide, beaucoup d'étrangers se sont demandés comment les tueurs, si nombreux, reconnaissaient leurs victimes dans le chambardement des massacres, puisque les Rwandais des deux ethnies parlent la même langue sans aucun particularisme, habitent les mêmes endroits, et que leurs distinctions physiques, bien que repérables parfois, sont très aléatoires.

La réponse est simple : les tueurs n'avaient pas à reconnaître les victimes puisqu'ils les connaissaient. Car dans un village tout se sait.

Au risque de heurter les historiens de l'Holocauste par ce condensé de leurs travaux, on peut dire que la plupart, en particulier Raul Hilberg dans son monumental livre *La Destruction des Juifs d'Europe*, distinguent quatre étapes dans le déroulement de l'événement. En premier lieu, celle de l'humiliation et de la déchéance ; après, la désignation et le marquage (brassards, étoiles jaunes, inscriptions de peinture sur les murs) ; puis la déportation et la concentration ; enfin l'élimination totale, par la famine dans les ghettos, la fusillade dans les zones conquises par l'armée et le gazage dans les six camps spécialisés.

Ces étapes se chevauchaient plus qu'elles ne se succédaient, elles étaient reliées par une répression continue : les pogroms, ou les spoliations et expropriations si importantes pour obtenir l'adhésion d'une fraction décisive de la population.

Ces étapes résultaient de l'urbanisation et de l'industrialisation des pays

dans lesquels se déroulait le génocide, même si les sociétés, allemande, française, polonaise, roumaine ou néerlandaise, par exemple, étaient de cultures différentes.

À société urbaine, génocide de type urbain ; à société villageoise, génocide villageois. Dans le Rwanda rural, le processus du génocide saute les deuxième et troisième étapes – le marquage et la concentration –, qui ne sont pas nécessaires à cause précisément des relations de proximité entre les habitants.

Cette observation est néanmoins schématique, car il existait une sorte de désignation des victimes, puisque depuis 1931 l'administration mentionnait l'appartenance ethnique de tous les citoyens – hutus, tutsis et twas – sur leurs papiers d'identité, demandes d'embauche et autres contrats. Ces papiers ont parfois servi aux miliciens et militaires du génocide lors de fouilles et de barrages, dans les villes et aux frontières, mais pas aux tueurs des campagnes, l'immense majorité.

Dans la région de Nyamata, les habitants s'accordent à dire qu'ils n'ont été d'aucune utilité. L'appartenance ethnique des 60 000 Tutsis était connue de leurs voisins, sans exception. Même celle de familles récemment installées, de fonctionnaires provisoirement en poste, de vagabonds ou d'ermites dans des masures au fond des vallons.

De plus, peu après l'annonce de l'attentat présidentiel, les Tutsis se sont spontanément rassemblés par réflexe de protection. D'abord en se déplaçant vers des hameaux à forte habitation tutsie, sur la colline de N'tarama, par exemple ; puis en s'abritant dans des églises ; enfin, au début des tueries, en s'enfuyant dans les marais et les forêts.

Une autre remarque est utile pour comprendre les réactions de cette société rwandaise très villageoise. Pendant vingt ans, un clan présidentiel a mené une politique qui ne souffrait aucune contestation, exigeait une allégeance totale de tous les notables, hutus et tutsis sans distinction. Elle a provoqué des exodes d'intellectuels et miné ce que l'on appelle la petite bourgeoisie urbaine. Or c'est au sein de cette petite bourgeoisie que mûrissent la réflexion et la contestation en périodes de dérives sociales graves.

La conséquence fut dramatique. Dès les premières tueries, coïncée entre un régime dictatorial clanique et une paysannerie omniprésente, fragilisée dans une atmosphère de guerre, apeurée par les assassinats de figures humanistes, hutues ou tutsies, cette petite bourgeoisie n'a pas résisté à une scission spectaculaire. Et l'intelligentsia hutue, loin d'actionner le frein à main, est montée majoritairement en première ligne des massacres afin d'affirmer son existence en cette ère nouvelle.

Comme le raconte Jean-Baptiste Munyankore, instituteur à N'tarama, survivant des marais : « Le directeur de l'école et l'inspecteur scolaire de mon secteur ont participé aux tueries à coups de gourdin clouté. Deux collègues professeurs, avec qui on s'échangeait des bières et des appréciations sur les élèves auparavant, ont mis la main à la pâte, si je puis dire. Un prêtre, le bourgmestre, le sous-préfet, un docteur, ont tué de leurs mains... Ils portaient des pantalons de cotonnade plissés, ils se reposaient comme il faut, ils se transportaient en véhicule ou à vélomoteur... Ces gens biens lettrés étaient calmes, et ils ont retroussé leurs manches pour tenir fermement une machette. Alors, pour celui qui, comme moi, a enseigné les Humanités sa vie durant, ces criminels-là sont un terrible mystère. »

On peut observer également que cette société paysanne, qui ignore l'agriculture mécanisée et la technologie agronomique, n'a rien entrepris pour moderniser l'efficacité des tueries. Pas de techniques industrielles telles que les chambres à gaz, *a fortiori* aucune expérimentation scientifique, médicale, anthropologique ; mais pas non plus d'initiative ingénieuse afin d'économiser les efforts. Les hélicoptères, chars ou bazookas d'une armée bien équipée, par exemple, n'ont pas été utilisés ; et les armes plus légères comme les mitraillettes ou grenades très peu, et seulement en guise de soutien tactique ou psychologique.

Dans les champs, la main-d'œuvre était manuelle. Les tueries dans les marais étaient donc à l'avenant. Elles se sont déroulées au rythme d'une culture saisonnière.

Alphonse Hitiyaremye raconte à un moment : « On se dépêchait car la saison des tueries se finissait. Elle nous promettait de nous éviter un labeur de récoltes, mais pas deux. On savait que pour la saison prochaine, on devrait reprendre les machettes pour d'autres boulots plus traditionnels. »

La dernière remarque porte sur une suggestion d'un simplisme extravagant, qui revient en leitmotiv, au sujet de la terre, en filigrane des discussions. Les gars de la bande, et d'autres, soulignent en effet que, puisque les Hutus obtenaient de meilleures récoltes que les Tutsis, dont les troupeaux de surcroît saccageaient les plantations, il était normal que les premiers cultivent les parcelles à la place des seconds.

D'où d'ailleurs le nombre exceptionnellement faible de mariages mixtes, depuis des décennies, dans une région où les gens travaillaient, mangeaient et priaient ensemble. Innocent Rwililiza l'explique ainsi : « Je ne connais pas un cas de mariage mixte de cultivateurs natifs de la colline de Kibungo. Au Rwanda, le mariage mixte était en quelque sorte un privilège de riches et de citadins. Par exemple un riche Hutu qui mariait une Tutsie bien élancée et

bien éduquée, ou un riche Tutsi qui épousait une Hutue pour obtenir des avantages de l'administration. Le privilège des officiers et hauts fonctionnaires hutus ou de négociants tutsis. Mais les cultivateurs, eux, ne voyaient aucun intérêt et beaucoup de complications à cela. Entre nous, on savait qu'il n'y avait pas d'entente possible, suite au partage des parcelles et des piétinements de vaches. Ces discordes de terre étaient trop risquantes. Ceux qui l'on fait étaient arrivés sur la colline déjà mariés de préfectures environnantes. »

Dans le pays de la philosophie qu'était l'Allemagne, le génocide avait pour objectif de purifier l'être et la pensée. Dans le pays rural qu'était le Rwanda, le génocide avait pour but de purifier la terre, la désinfecter de ses *cultivateurs cancrelats*.

Le génocide tutsi est donc à la fois un génocide de proximité et un génocide agricole. Cependant, malgré une organisation sommaire et un outillage archaïque, il est d'une efficacité inégalée. Son rendement s'est révélé très supérieur à celui du génocide juif et gitan, puisque environ 800 000 Tutsis ont été tués en douze semaines. En 1942, au plus fort des fusillades et des déportations, le régime nazi et son administration zélée, son industrie chimique, son armée et sa police, dotées de matériel sophistiqué et de techniques industrielles (mitrailleuses lourdes, infrastructures ferroviaires ; fichiers ; camions au monoxyde de carbone et chambres à gaz Zyklon...), n'ont jamais atteint un niveau de performance aussi meurtrier sur l'étendue de l'Allemagne et la quinzaine de pays occupés.

Les punitions

IGNACE : Le premier jour, le conseiller nous a envoyé des équipes de jeunes gens pour vérifier que tous les hommes avaient entendu les consignes de rassemblement. Ils ont fermé les habitations des récalcitrants. Ils les ont menacés de payer une amende ; ils les ont bousculés vers Kibungo ; ils les ont sermonnés à haute voix. Ceux qui voulaient zigzaguer se sont vus rattrapés et renvoyés sur le droit chemin. On est allés droit au rendez-vous.

C'est ainsi que la chasse a commencé. Ça s'est répété tous les jours. On s'est adaptés selon les programmes. Sauf que les équipes de surveillance se sont abstenues par la suite, faute de mauvaise volonté et de nécessité.

PANCRACE : C'était obligatoire. Il y avait une équipe spéciale de garçons excités qui étaient chargés de ratisser les maisons de ceux qui voulaient se dissimuler. On avait plus peur de la colère des autorités que du sang qu'on faisait couler. Mais au fond, on n'avait peur de rien.

Je m'explique. Quand tu reçois un ordre nouveau, tu hésites mais tu obéis, sinon tu risques. Quand tu as été sensibilisé comme il faut par les radios et les conseils, tu obéis plus facilement même si l'ordre est de tuer tes avoisinants. La mission d'un bon encadreur, c'est de supprimer tes hésitations quand il te donne ses ordres.

Par exemple, quand l'encadreur te montre que l'acte sera total et sans conséquences fâcheuses pour personne de vivant, tu obéis encore plus facilement sans te préoccuper de rien. Tu oublies toutes les peurs et punitions consorts. Tu obéis librement.

ALPHONSE : À 6 heures, on devait se faire compter. Celui qui avait des bananes à presser pouvait demander une permission ; celui qui se trouvait malade aussi ; même par après, celui qui se voyait confronté à un enclos cassé pouvait se faire retarder. Mais les autres allaient. Tu pouvais musarder en

chemin et siester, mais tu devais aller. Tu n'étais pas d'humeur travailleuse, tu devais aller. Chaque jour sans exception tu devais remplir.

Il n'y a personne sur la colline qui peut dire à Dieu, les yeux fermés, qu'il n'est jamais parti en expédition.

Pour celui qui se faisait prendre à tricher, ça pouvait être grave, il devait payer une amende décidée par le meneur. Une grosse amende pour une grosse tricherie ou pour une tricherie répétée. Une amende d'argent, par exemple deux mille francs ou même plus. Une amende de boisson, de tôle, ça pouvait se négocier.

FULGENCE : Tout le monde se regroupait sur le terrain de Kibungo. Les gens de Kanzenze, de Kibungo, de N'tarama et certains jours les *interahamwe* qui venaient de Butamwa ou de plus loin. Celui qui s'esquivaient derrière sa maison était dénoncé par un avoisinant, et pénalisé d'une amende. Surtout au début, à cause du manque d'usage.

Par la suite, tu partais bravement si tu étais intéressé par les tueries ; tu musardais, si tu étais seulement intéressé par les pillages. Si tu étais souffrant, tu devais fermement t'expliquer. Si tu demandais ta journée pour presser de l'*urwagwa*, tu devais fournir ta quote-part de bidons. Si tu étais simplement affaibli par les excès de boisson de la nuit, ça pouvait passer sans anicroche ; c'était compréhensible à tout le monde ; simplement, tu ne devais pas répéter tout de suite. Mais gare à toi si tu en profitais pour traîner au centre de négoce dans la journée. Là-bas devant tout le monde, si tu étais pris, tu étais envoyé dare-dare.

La chasse était très astreignante les jours de vastes opérations, à fouiller derrière la vaillance des *interahamwe* et les militaires. Ces gars se montraient accaparants. Ces jours-là, personne ne se dérobaient à cause des graves punitions. Les autres jours étaient plus coulants, lorsque la chasse se passait entre nous.

PIO : On montait tous les jours au stade, ensuite on décidait. Pour les cultivateurs, c'était obligé. Celui qui se faisait attraper était pénalisé d'une amende. Ordinairement, elle coûtait deux mille francs, mais elle dépendait de la gravité. Si tu ne pouvais pas payer, tu donnais un jerrican d'*urwagwa* ou une tôle de qualité. Il y en a même qui ont été amendés d'une chèvre.

Un vieux qui ne pouvait pas travailler, à cause de la fatigue, il ne payait rien s'il pouvait envoyer un fils chasser à sa place. Il y a même des hommes bien portants qui ont envoyé leur épouse les remplacer pour une journée dans les expéditions. Toutefois c'était inhabituel parce que ce n'était pas valable.

ADALBERT : Les premiers temps, les tueries étaient très réglementées, mais par après ce n'était plus aussi sévère. Celui qui se sentait fatigué, ou qui voulait s'orienter vers d'autres programmes annexes, comme des activités de pillage, de stockage de tôles, ou de marchandage, ou des réparations de maison, il pouvait demander la permission et payer une contribution à ceux qui boulottaient à sa place. Tu montrais une utilité à ta manière dans les tueries, ou tu payais. Toutefois tu n'étais plus obligé de tuer comme aux premiers jours.

Du moment que l'activité se poursuivait convenablement, du moment que tu ne prononçais aucune protestation à voix haute, les autorités se montraient plus coulantes.

Les amendes dépendaient de la gravité de la faute ou alors de la capacité de chacun. C'était mille ou deux mille francs pour un manquement ordinaire, mais ça pouvait monter à cinq mille, si tu exagérais. Au début, elles étaient très pénalisantes pour le cultivateur à cause de sa pauvreté. Par après, grâce aux pillages, elles devenaient plus acceptables. Surtout si tu profitais des oublis des impositeurs.

Marie-Chantal : « Les cultivateurs n'étaient pas assez riches, comme les gens aisés des villes, pour s'acheter la tranquillité de ne pas tuer. Comme les docteurs ou les professeurs de Kigali, qui payaient leurs domestiques ou leurs employés pour ne pas se salir.

Sur les collines, beaucoup tuaient simplement pour contourner leur pauvreté. S'ils suivaient les tueries, ils ne risquaient pas d'amendes et en plus ça pouvait rapporter grand au retour. Celui à qui la chance proposait de tôler sa toiture, il ne pouvait pas hésiter. »

IGNACE : Si un cohabitant remarquait que tu t'étais faufilé, il pouvait venir chez toi le soir ; et te demander une petite somme, sous la menace de te dénoncer au conseiller le lendemain ; et de t'obliger à payer une amende officielle plus pesante. S'il montrait un esprit collègue, tu étais gagnant à t'accorder avec lui. Raison pour laquelle, au sein de la bande, on s'arrangeait entre nous pour dissimuler nos manquements façon catimini.

JEAN-BAPTISTE : Au début c'était obligatoire, par après on s'est habitués. On est devenu naturellement méchants. On n'avait plus besoin d'encouragements ou d'amendes pour tuer, ni même de consignes ou de conseils. La discipline était relâche parce qu'elle n'était plus indispensable.

Je ne connais personne qui a été frappé parce qu'il refusait de tuer. Je connais un cas de punition par la mort, un cas particulier, une femme. Des jeunes gens l'ont coupée pour punir son mari qui avait refusé de tuer. Mais elle était bien tutsie. Par après le monsieur a participé sans rechigner ; bien au contraire il s'est montré parmi les plus diligents dans les marais.

Si un matin tu te sentais accablé, tu proposais de contribuer avec de la boisson et le lendemain tu allais. Tu pouvais aussi remplacer la tuerie par d'autres utilités, comme la préparation des repas des *interahamwe* de passage ; ou le rabattage des vaches éparpillées dans les taillis qui allaient être mangées. Et quand la bravoure te reprenait, tu reprenais l'outil et retournais dans les marigots.

FULGENCE : À part les amendes d'argent ou de boisson, je ne sais aucun cas de punition, comme des coups de bâton ou de machette pour refus d'obéissance. Les mauvais traitements pouvaient te menacer simplement si tu refusais de payer l'amende ; mais ça n'arrivait jamais, grâce à l'argent des butins et des pillages.

La personne riche, elle reçoit la nouvelle de son amende avec plus d'aisance, c'est bien une chose que j'ai apprise depuis.

IGNACE : Un soir, ils ont condamné une femme hutue à la peine capitale et ils l'ont coupée en public, pour montrer le mauvais exemple. Mais elle avait revendiqué avec insolence les vaches de son mari tutsi, qui venait d'être abattu. À part ce cas, personne n'a été coupé par punition à Kibungo. Ni même cogné.

PANCRAE : Il se disait que des gens avaient été malmenés pour s'être fauflés, mais je ne connais personnellement aucun cas sur notre colline. Je crois que ces gens étaient malmenés pour des chamailleries de pillages. Il y a même de mauvais collègues qui accusaient leurs avoisinants. Simplement pour récupérer une portion convoitée, une parcelle par exemple.

ÉLIE : Le soir, on devait préciser au chef ce qu'on avait tué. Beaucoup fanfaronnaient de crainte d'être nargués ou mal regardés. Raison pour laquelle, aussi, on n'enterrait pas les cadavres : celui qui était soupçonné de tricherie, il devait guider les vérificateurs vers la vérité.

Mais on n'était pas cogné si on s'était montré chétif dans la journée. Les obligations n'étaient pas si exagérées. On se trouvait seulement fort mal

récompensé et c'était regrettable.

LÉOPORD : Le matin, je vérifiais les absences. Une personne pouvait se montrer défaillante parce qu'elle avait abusé de boissons, et ça passait parce que c'était une cause habituelle. Une personne pouvait pareillement présenter une occupation urgente, comme la maladie ou le marchandage. Toutefois si la cause n'était pas valable, la personne devait payer une amende, ou un jerrican d'*urwagwa* ; ça pouvait même monter jusqu'à un casier de Primus. Il y en a qui ont été bâtonnés, mais seulement s'ils mentaient effrontément.

PIO : Celui qui avait l'idée de ne pas tuer pour un jour, il pouvait s'esquiver sans difficulté. Mais celui qui avait l'idée de ne pas tuer du tout, il ne pouvait pas dévoiler cette idée, sinon il allait être tué à son tour devant une assistance.

Dire son désaccord à voix haute était fatal sur-le-champ. Donc, on ne sait pas si des gens ont eu cette idée.

Tu pouvais bien feindre, traîner, prétexter, payer mais surtout ne pas t'opposer en mots. Ce devait être la mort si tu prononçais ton refus catégorique, même en catimini, à ton avoisinant.

Ton rang et ta fortune ne pouvaient te sauver du trépas si tu laissais échapper une bonté envers les Tutsis devant des regards méconnus. Pour nous, les bonnes paroles envers les Tutsis étaient plus tuantes que les mauvais gestes.

La pause des tôles

La ville de Bukavu, au bord du lac Kivu, à deux pas de la frontière rwandaise, jouissait autrefois d'un charme provincial et congolais qui ravissait ses habitants et les étrangers de passage. Mais cet été-là la gaieté de ses terrasses et la douceur des mélopées des pêcheurs sont ensevelies sous la misère d'une immense foule de réfugiés.

Nous sommes fin juillet 1994, quatre mois après les premiers coups de machette, un mois après les premiers exodes. Mon souvenir le plus insolite en arrivant dans la ville est celui d'un amoncellement de plaques de tôle, le long de la piste, dans les villages et aux abords des campements. Puis, de plus hauts amoncellements dans les rues du marché, et de plus hauts encore en descendant vers le fleuve, au passage de la douane, que jaugent avec une jubilation exubérante, derrière leurs Ray Ban, les caïds de l'armée congolaise.

Des centaines de milliers d'exilés en un cortège incessant s'éparpillent dans cette région du Kivu. Les plus épuisés s'étalent dans les terrains vagues, les plus vaillants poursuivent vers les camps de la région des volcans, les plus débrouillards ou les plus nantis se dispersent en ville. Les uns portent un baluchon, un enfant ; d'autres une chaise, des bassines ou des sacs de grain ; et les plus costauds avancent pliés en deux sous le poids de tôles. Ils les troquent contre des droits de passage à la frontière, des sacs de grain, des emplacements dans des bennes ou des champs.

En entrant au Rwanda, juste après la traversée du fleuve, vers la ville de Cyangugu, mon souvenir le plus étrange est encore celui de cet interminable et surréaliste cortège de porteurs de tôles. À ras bord des pirogues clandestines, sur des troncs de passeurs, dans des charrettes à bras, sous les fesses des passagers dans les bennes de camion, portées par une ou deux personnes, éparses autour des tentes ou des cabanes, empilées autour des campements, sur les pistes, dans les bananeraies dévastées, dans les profondeurs de la forêt, les tôles s'étendaient entre les bivouacs et les cortèges à perte de vue.

Sur le moment, ébranlé par le génocide qui venait de s'achever, ahuri au milieu de cette foule, un étranger pouvait classer cette bizarrerie au chapitre

de la folie collective, de quelque traumatisme à comprendre plus tard. C'était méconnaître l'histoire de ces tôles.

Les tôles ont débarqué au Rwanda en même temps que les Belges, au lendemain de la Première Guerre mondiale, non sans raison puisqu'elles étaient destinées à couvrir les édifices coloniaux. Les tuiles couvraient les maisons des colons, les feuillages celles des Rwandais, les tôles devaient surmonter les bâtiments publics où les uns et les autres étaient amenés à se rencontrer.

C'était l'époque d'une tôle en fer d'un bon centimètre d'épaisseur, susceptible de résister une cinquantaine d'années, comme par hasard jusqu'à l'Indépendance. Au fil des années et de l'émancipation du peuple, la tôle s'est amincie et répandue dans les villes, les faubourgs et peu à peu sur les collines, pour recouvrir la presque totalité des habitations, y compris les plus modestes, que l'on désigne d'ailleurs sous le nom de terres-tôles. Depuis, la tôle est devenue l'unité de surface d'un habitat. On ne dit pas : « Untel s'est fait construire une maison de tant de mètres carrés », mais « ... une maison de tant de tôles ».

Elles sont d'une longévité variable selon qu'elles sont importées d'Europe (le top), d'Ouganda (les plus compactes) ou du Kenya (les plus dures), ou fabriquées sur place, dans les usines Tolerwa de Kigando, près de Kigali. Les tôles autochtones sont les moins épaisses – trois millimètres –, les moins chères et les moins résistantes. Elles durent environ une quinzaine d'années, autant que les murs en pisé des maisons d'agriculteurs.

Après le génocide, certaines organisations humanitaires ont distribué des tôles en papyrus pressé, mais leur durée de vie de quelques mois n'a pas fait illusion, ni sur leur utilité, ni sur la bienveillance de leurs pourvoyeurs.

La tôle a fait une entrée tardive mais précipitée dans le Bugesera, pour recouvrir les maisons des premières vagues de réfugiés, au début des années 60. Légère, transportable, bon marché, elle est une aubaine dans un pays très pluvieux et ne disposant pas du chaume de céréales ou de savane.

Elle se vend neuve ou d'occasion, imperméable ou perméable, autrement dit trouée. Elle sert d'abord de clôture, le temps de l'édification des murs, puis de toiture, mais son utilisation ne s'arrête pas là. Descendue du toit, après usure ou affaissement des murs, elle sert en seconde main à construire des abris de cuisine, des toilettes, des enclos et des silos dans la cour. Elle entre aussi dans la fabrication des portes, des volets, des vérandas des cabarets, des coffres et des cercueils pour les démunis.

De tous les éléments de la maison – murs, charpentes, meubles, accessoires domestiques –, la tôle est le seul que le villageois ne peut

fabriquer de ses mains, d'où sa valeur marchande. « Avant la guerre, à Kibungu, les gens organisaient des tombolas de tôles, raconte Innocent. Chacun en déposait une neuve, on faisait circuler des bouteilles d'*urwagwa*, on tirait au sort, et le chanceux lauréat repartait avec une toiture neuve. On pouvait aussi l'offrir convenablement, dans une dot avant les noces, par exemple. »

Une chèvre coûte deux tôles, une vache *ankolé* en vaut au moins vingt. Une tôle règle l'ardoise d'une quinzaine de Primus. Son prix en francs rwandais dépend de sa qualité et plus encore des saisons. « Pendant une sécheresse tenaillante, le cultivateur a tendance à démonter ses tôles pour les vendre et les remplacer par des feuilles plastique de *sheetings* HCR. Alors les prix piquent à terre, poursuit Innocent. Par après, si la récolte se montre copieuse, il les rachète, neuves ou usagées. Et le prix relève le nez. »

De multiples facteurs autres que la sécheresse peuvent alimenter le marché d'occasion, parmi lesquels le vol – « des garçons très agiles peuvent grimper sur un toit et découvrir des dormeurs pendant leurs rêves à l'aide de tissus mouillés, et s'enfuir dans la brousse, surtout s'ils savent que les propriétaires ont fêté » ; le jeu et l'alcoolisme sont causes fréquentes de découvert – on ne citera pas ici le nom d'un ami de Nyamata qui, en fin de beuverie, vendit pour une petite dernière avant la route ses tôles les unes après les autres, et finit à la belle étoile.

Néanmoins la cause la plus sérieuse du trafic, c'est la guerre, qui appauvrit et pousse à l'exil.

Si la tôle est le seul élément d'une maison que son propriétaire ne peut fabriquer sur place, elle est aussi celui qu'il peut transporter le plus facilement : quelques tours de vis et la voilà à terre à côté des baluchons. Sa standardisation la rend utilisable partout dans la région des Grands Lacs. C'est en 73 que les premières tôles du Bugesera ont suivi leurs propriétaires, en l'occurrence déjà des Tutsis qui fuyaient au Burundi. Puis, des réfugiés hutus burundais, fuyant la terreur de l'armée tutsie et les coups d'État, en ont ramené dans leurs camps au Rwanda. Ces va-et-vient se sont accélérés au début des années 90 avec l'intensification des affrontements des deux côtés de la frontière burundo-rwandaise. Ils ne laissaient quand même pas présager ce qu'il allait se passer pendant le printemps 1994.

Le 13 mai, dans la commune de Nyamata, tandis que résonnent les premiers coups de fusil des troupes du Front patriotique, la plupart des hommes abandonnent leurs machettes pour descendre ce qui reste sur les toits et préparer les chargements qu'ils emportent dans leur fuite le lendemain, à travers le pays, en direction de Bukavu ou de Goma, au Congo.

Évidemment, lors du grand retour des réfugiés hutus en automne 1996, les tôles ne les accompagnent plus, abandonnées ou vendues en route ou dans les camps, confisquées ou rackettées à la frontière ou lors de leurs fuites.

Aujourd'hui toutefois, sur les collines de Kibungo, Kanzenze ou N'tarama, les maisons habitées sont de nouveau toiturées, grâce aux rapatriés, de retour au pays dans le sillage des troupes victorieuses du Front patriotique, grâce aux dons internationaux et surtout grâce aux récupérations sur place.

Toutes les tôles, en effet, n'ont pas fait le voyage, bien au contraire. Signe de leur optimisme, de nombreux Hutus avaient fixé les leurs sur les toits avant de partir. Et une partie en a abandonné dans la panique, à quelques kilomètres de là, et les rescapés les ont ramassées à la fin des tueries.

D'autres enfin, plus astucieux, avaient pris le temps de les enterrer dans les bananeraies. Tôles de leurs toitures ou de leurs butins de pillages. Il se dit à Nyamata que la première initiative de certains prisonniers, à leur libération du pénitencier de Rilima, consiste à déterrer, une nuit sans lune, leur magot de zinc ondulé, un peu rouillé.

Parfois trop tard car, comme le raconte encore Innocent, « parfois un cultivateur tape de sa houe un coup de dur dans son champ, et aussitôt vous le voyez grandement sourire. Il sait qu'il vient de toucher une tôle et donc une gentille somme ».

Les pillages

Marie-Chantal : « Sur le chemin d'en bas de la parcelle, on voyait toute la journée un long tracé de ramasseurs, pliant leur dos sous le fardeau de ce qu'ils venaient de piller. Ils suivaient comme un filet de fourmis derrière un déchet de nourriture. »

ÉLIE : Le soir après les tueries, les retrouvailles nous proposaient de la joyeuseté, le temps nous accordait de l'amitié. On se racontait notre journée, on partageait les boissons, on mangeait. On ne comptait plus ce qu'on avait tué, mais ce que ça allait rapporter. Les tueries nous rendaient bavards et gourmands. On ne se disputait que pour les partages, surtout concernant les parcelles, surtout les bananeraies. On devait se montrer très vigilants concernant les bananeraies intenses alignées sur les rives de l'Akanyaru.

ALPHONSE : Par la suite les banquets se sont répétés. Les jours de vastes opérations, les *interahamwe* et les militaires de communes avoisinantes s'accaparaient les pillages en priorité. Ils cumulaient les radios neuves, les grandes vaches, les fauteuils de confort, les tôles de première catégorie. Les cohabitants se partageaient ce qu'ils délaissaient. Les jours de petites opérations nous étaient plus profitables, puisqu'on se retrouvait au premier choix. Quand ceux de la bande pillaient ensemble, ça rapportait gros. L'abondance nous faisait oublier toute chamaillerie. Parfois, on devait bien payer l'aide d'une camionnette pour emmener tout ça.

Il y en a beaucoup qui se sont soudainement enrichis ; ils devenaient si riches qu'ils ne s'attardaient pas à compter. Sur le chemin, ils appelaient les tueurs de retour des pillages, ils leur proposaient une halte d'amitié, ils leur payaient des Primus sans compter, ils partageaient de la viande, ils distribuaient des radios pour apprivoiser ces gens qu'ils laissaient bredouilles de leurs nouveaux biens.

Les riches étaient les plus familiers en négociation, puisque c'était leur métier d'avant. Ils accumulaient des tôles et biens consorts pour des commerces d'avenir.

Nous, on se sentait insouciant et rassasié. On ne marchandait pas. On n'était pas taxé par les commissionnaires. On buvait très bien grâce à l'argent qu'on dénichait. On mangeait la chair la plus goûteuse des vaches de ceux qu'on avait tués. On était gratifié par les nouvelles tôles qu'on rapportait. On dormait confortablement, grâce à la bonne alimentation et la fatigue de la journée.

IGNACE : Le premier soir, le chef nous a rassemblés à Kibungo. Il a demandé à l'équipe de former un cercle. Il a exigé que, l'un après l'autre, on dépose au centre tout l'argent qu'on avait récupéré sur nos victimes. Il a dit : sans tricherie.

Quand il nous a vus très découragés, il a réfléchi et a repris la parole d'une voix aimable. Il a expliqué que, la première fois, il fallait faire une collecte pour acheter de la boisson et fêter ça ensemble ; mais que par la suite on allait bien économiser chacun pour soi. Cette promesse nous a donné satisfaction. Nous avons percé des bouteilles en guise de soulagement.

ADALBERT : Les tueurs traînants se laissaient éloigner des tueurs fervents pour accaparer du butin en avance, mais ils ne s'enrichissaient pas davantage. Le soir, les tueurs fervents se débrouillaient comme il faut, pour récupérer ce qu'ils avaient laissé échapper. Ils se savaient costauds.

Au fond, on ne se souciait en rien du tout de ce qu'on avait accompli dans les marigots ; seulement de ce qui nous importait quant au bien-être : les tôles amassées, les vaches rattrapées, les fenêtres entassées et tous les biens consorts. La gourmandise nous aiguillonnait, quand on croisait un avoisinant sur un nouveau vélo ou brandissant une radio. On inspectait les toitures en chemin. On pouvait devenir méchants si on entendait dire sur une parcelle fertile déjà accaparée dans son dos. On pouvait devenir plus mauvais que dans les marigots, même si on ne brandissait plus la machette. Moi, par chance, je suis fort et vigoureux, je m'étais fait chef. C'était une place avantageuse pour les pillages.

PANCRACE : Après le travail, on calculait le gain. L'argent que des Tutsis avaient tenté d'emporter sous leurs vêtements dans leur mort. L'argent de ceux qui l'avaient proposé de plein gré, dans l'espérance de ne pas souffrir. L'argent des biens amassés sur le retour ; et des tôles ou des ustensiles que tu

pouvais vendre dans la mêlée, même à des prix dérisoires. On cachait dans les poches des rouleaux de billets.

Par exemple si tu attrapais deux vélos, tu ne te chamaillais pas pour en monnayer un ; tu le négociais à un prix perdant, et ensuite tu achetais des boissons calmement.

On buvait tellement que le prix des boissons était multiplié par trois ; même par cinq à un moment. Mais ça n'avait plus d'importance pour le buveur, grâce à l'argent des butins.

Il y a même des cultivateurs qui ont caché des Tutsis de connaissance pour une somme d'argent. Par après, quand les Tutsis ont déballé toutes leurs économies, ils les ont abandonnés dans les bras de la mort, sans rien leur rembourser évidemment. C'étaient des tractations véreuses.

JOSEPH-DÉSIRÉ : Les autorités n'avaient plus capacité à planifier, à canaliser. Elles ordonnaient à des oreilles vides. C'était devenu des massacres extraordinaires qui se passaient bien de raison.

Les plus ardents, quand ils tuaient, ils s'emparaient des biens des tués ; ils voulaient tout, tout de suite, sans s'attarder à les achever. Les pillages les excitaient suffisamment pour les dispenser de conseils et d'encouragements. Leur gourmandise se propageait à ceux qui suivaient, qui devenaient fous à leur tour.

Les plus démunis étaient excités par les butins. Les plus riches aussi, parce qu'ils avaient assez d'argent pour les leur racheter et les stocker. Tout le monde se trouvait solidaire de ces tueries qui rapportaient.

Clémentine : « Les miséreux qui ne possédaient rien avant, ils accaparaient soudainement un toit en tôle, des habits, des ustensiles de cuisine ; parfois aussi une parcelle délaissée s'ils s'étaient montrés débrouillards. Le bien-être leur tendait les bras.

Il y a même des vagabonds qui abandonnaient leur vagabondage. Leurs bras se montraient soudainement tout aussi capables que d'autres. Ils devenaient riches avant de savoir le faire. Ils profitaient des butins amassés pour bien se choisir une épouse de fortune, qu'ils n'auraient jamais osé côtoyer auparavant. Grâce aux tueries, ils gagnaient soudain des apparences très appréciables aux yeux d'une femme. »

Valérie : « Depuis la chute de l'avion, des *interahamwe* rôdaient la machette à la main, autour de la maternité. Le premier jour des tueries, des militaires sont arrivés. Ils ont déclaré : "Si vous nous donnez de l'argent, on

les empêche d'entrer." Ils exigeaient la somme de deux cent mille francs exactement. Nous, on n'avait plus guère d'argent, parce que les sœurs blanches avaient emporté toutes les économies dans les véhicules blindés de la *Minuar*. Mais on était nombreuses. Il y avait des femmes accouchantes, des femmes accoucheuses, et beaucoup de mères qui étaient venues se réfugier parce que c'était la maternité Sainte-Marthe. On a fait une collecte, on a ramassé toute la somme, on a payé.

Le lendemain, ils sont venus, ils voulaient la même contribution. Il y en a même qui exigeaient de l'argent suisse. On a payé grâce à des femmes qui avaient dissimulé des rouleaux de billets dans leur pagne.

Le troisième jour, on ne pouvait plus payer une pareille somme. Les militaires ont dit que ça n'avait pas d'importance, parce qu'ils ne pouvaient plus rien pour nous. Juste après leur sortie, les *interahamwe* sont venus. Ils étaient très nombreux, parce qu'ils savaient que cette maternité suisse avait été achalandée en opulence : avec des sacs de grain, des matelas ressorts, de l'eau distillée et médicaments consorts. Ils ont d'abord amassé tout ce qu'ils trouvaient sans rien laisser ; ensuite ils ont tué tout ce qu'ils rencontraient sans épargner personne ; enfin ils ont fouillé les cadavres des femmes de bonne qualité, pour être sûrs de ne rien oublier. »

LÉOPORD : On commençait la journée par tuer, on terminait la journée par piller. C'était la règle de tuer à l'aller, et de piller au retour. On tuait en équipée, on pillait chacun pour soi ou par petits groupes d'amitié. Sauf les boissons et les vaches, qu'on se plaisait à partager. Et bien sûr les parcelles, qui se discutaient avec les encadreur. Moi, en tant que chef de secteur, j'avais obtenu une vaste parcelle fertile, que j'escomptais semer quand tout serait fini.

Ceux qui tuaient beaucoup avaient moins de temps pour piller ; mais comme on les craignait, ils se rattrapaient par leur force. Personne ne se trouvait avantage, personne ne se trouvait volé.

Celui qui ne pouvait piller, parce qu'il devait s'absenter, ou parce qu'il se sentait lassé par tout ce qu'il avait fait, il pouvait envoyer son épouse. On voyait des femmes qui fouillaient dans les maisons. Elles se risquaient jusque dans les marais, pour dénouer les pagnes des malheureuses qui venaient d'être tuées. Ça pillait tout, les bassines, les tissus, les cruches, les images pieuses, les images de mariage ; partout, dans les maisons, dans les écoles, sur les morts.

Ça pillait les vêtements sanglants sans crainte des lavages. Ça pillait dans les culottes à cause des cachettes d'argent. Sauf dans l'église toutefois, à cause des pourritures de cadavres oubliés depuis le massacre du premier jour.

ALPHONSE : Il y a des tueurs qui s'appropriaient des filles dans les marigots ; ça les contentait et leur faisait oublier les pillages. Ils pensaient qu'ils se rattraperaient le lendemain.

Concernant les économies, on ne menait pas une existence aussi bien calculée que celle d'auparavant. Les marchandages perdaient en sérieux, les chiffres voltigeaient joyeusement. L'abondance nous soulageait de nos petits problèmes. Des anciens murmuraient que ces pillages tourneboulaient nos esprits dans un mauvais sens. Que l'avenir nous tendrait un guet-apens. Mais à regarder ces prémices confortables, qui pouvait les écouter ?

ADALBERT : Au centre de négoce, on se racontait les exploits de la journée. Certains exagéraient leur score, dans l'espoir d'être récompensés plus tard par une parcelle plus fertile ou mieux positionnée. Les esprits chauffaient terriblement, dès qu'on parlait des parcelles laissées vacantes par les tués. Dès qu'on identifiait, par son nom, un cultivateur coupé dans le marais, on palabrait sa parcelle le soir. On gardait un esprit possédant.

Même si on ne cultivait plus, on continuait à se soucier de l'avenir de nos familles.

JEAN-BAPTISTE : Si les *inkotanyi* n'avaient pas conquis le pays, pour nous mettre en fuite, on se serait entre-tués à la mort du dernier Tutsi, attrapés qu'on était par le délire de leurs parcelles à partager. On ne pouvait plus s'arrêter de lever la machette, tellement ça nous rapportait.

Il se voyait que, par après la victoire, l'existence serait bien remaniée. Les simples obéissants n'allaient plus obéir à leurs autorités comme auparavant, pour se partager la richesse et la pauvreté normalement. Ils avaient goûté le bien-être et le trop-plein. Ils étaient rassasiés de leur propre volonté. Ils se sentaient arrondis de nouvelles forces et d'insolences. Ils avaient rejeté l'obéissance et ses inconvénients de misère. La gourmandise nous avait contaminés.

Un huis clos

L'Afrique est l'immense scène d'éternelles migrations, qui souvent altèrent le tracé des frontières des pays et des régions. Le Rwanda et le Burundi sont deux des rares exceptions du continent qui vivent plutôt repliés sur eux-mêmes depuis des siècles. Aucune richesse naturelle, aucune métropole n'a attiré de transhumance, aucun lieu de pèlerinage non plus. De surcroît, la densité démographique des collines du Rwanda, l'une des plus fortes du monde, n'a guère laissé d'espace à des immigrés, à leurs langues et traditions propres, comme il en réside dans tous les pays voisins ; pas plus dans l'aride région du Bugesera que dans le reste du pays.

Cela pour souligner l'absence dommageable d'autres communautés africaines étrangères, d'autres cultures, d'autres ethnies, au moment des événements.

Deux jours après l'explosion de l'avion présidentiel, les massacres ravagent déjà certaines villes, mais n'ont pas encore débuté dans la commune de Nyamata. Un détachement de casques bleus arrive en trois véhicules blindés dans la bourgade. Il se dirige vers l'église, puis au couvent, à la maternité et à l'hôpital. À chaque arrêt, il embarque les Blancs, cinq prêtres et trois sœurs. Puis, le chargement terminé, il fait demi-tour et disparaît de la grand-rue sans ralentir un instant.

Valérie Nyirarudodo, infirmière et sage-femme à la maternité Sainte-Marthe, se souvient : « Ils ont stoppé devant la grille. Ils ont demandé aux trois sœurs blanches de faire de petits bagages sur-le-champ. Ils ont dit : "Plus rien ne sert de gâcher du temps en adieux, c'est tout de suite." Ces Suissesses ont demandé à être accompagnées par leurs collègues tutsies en capuchon blanc. Les militaires ont répondu : « Non, elles sont rwandaises, leur place est ici, il est préférable de les laisser avec leurs frères et sœurs. » Le convoi est parti, suivi par une camionnette d'*interahamwe* chantants. Bien sûr, peu après, les sœurs tutsies ont été coupées pareillement que les autres. »

Témoin du passage des blindés, Innocent précise : « Ils ont éveillé une

grande panique parmi les *interahamwe* qui piétinaient déjà les rues pour se chauffer avec de petites fusillades catimini. Il y en a qui se sont exclamés : “Les Blancs sont là, d’autres vont venir, ils ont des armes terribles, c’est bien fichu pour nous.” Quand ils ont vu le convoi s’échapper dans la poussière sans un petit stop de curiosité ou de boisson au milieu de la grand-rue, ils se sont félicités avec des Primus et ont claqué les cartouches de leurs fusils en signe de soulagement. Ça se voyait qu’ils se sentaient délivrés. Ils étaient débarrassés des derniers gêneurs, si je puis dire. »

Dans le même temps, à Kigali, les Blancs quittent ambassades, bureaux, monastères, universités, grâce à un pont aérien diligenté à partir de l’aéroport de Kanombé ou à des convois routiers dirigés vers des pays limitrophes. De très rares étrangers se réfugient dans des villas gardées, mais à Nyamata nul ne reste.

Aucun protagoniste prêtre, coopérant, diplomate, humanitaire ne peut fournir une explication convaincante à leur fuite immédiate et extravagante, aux premières heures des tueries. En tout cas, ni le danger ni la panique ne peuvent justifier une telle précipitation.

La réflexion la plus pertinente entendue à ce jour, à méditer par tous ceux qui, à l’occasion de chaque tragédie humaine, s’interrogent sur l’utilité de l’information et du témoignage, est celle de Claudine Kayitesi, une cultivatrice rescapée de la colline de N’tarama, lorsqu’elle dit, inversant notre dicton : « Les Blancs ne veulent pas voir ce qu’ils ne peuvent pas croire, et ils ne pouvaient pas croire à un génocide parce que c’est une tuerie qui dépasse tout le monde, eux autant que les autres. » Alors ils sont partis.

Claudine, âgée de vingt et un ans à l’époque, donne par ailleurs cette étonnante définition de l’événement : « Je pense d’ailleurs que personne n’écrit jamais toutes les vérités ordonnées de cette tragédie mystérieuse ; ni les professeurs de Kigali et d’Europe, ni les cercles d’intellectuels et de politiciens. Toute explication faillira d’un côté ou d’un autre, pareille à une table bancale. Un génocide n’est pas une mauvaise broussaille qui s’élève sur deux ou trois racines ; mais sur un nœud de racines qui ont moisi sous terre sans personne pour le remarquer. »

Ces trois blindés venus évacuer les expatriés de Nyamata emportent donc les derniers regards de prêtres et de bonnes sœurs blancs, si influents au sein d’une population pieuse. Quelques heures plus tard, les premiers meurtres se multiplient en une sorte de huis clos, dans lequel prennent plus d’écho les voix de Radio Rwanda et Radio Mille Collines, qui s’en donnent à cœur joie, puisque aux discours, conseils, satires, se mêlent des chansons ; et même des cantiques religieux enregistrés sur cassettes.

À ce sujet, on peut remarquer le rôle prépondérant de la radio lors des génocides en Allemagne et au Rwanda, dans des sociétés de cultures pourtant si différentes. Certains objecteront que l’Allemagne du III^e Reich et le

Rwanda de la II^e République d'Habyarimana ne vivaient pas encore à l'ère de la télévision, encore moins à l'ère d'Internet, d'où, logiquement, l'influence décisive de la radio.

Cet argument n'est pas concluant. C'est pourquoi je cite de mémoire, sans risque d'imprécision, cette réflexion de Serge Daney, critique et essayiste, exprimée pendant la guerre du Golfe, alors que les spécialistes des médias débattaient de l'influence exorbitante des images sur l'événement. À contre-courant des idées de l'époque, Serge Daney expliquait : « Pourtant, la radio est sans commune mesure le plus dangereux des médias. Elle détient un pouvoir unique, incomparable et terrifiant dès que l'État ou ses appareils institutionnels s'effondrent. Elle se débarrasse de tout ce qui peut atténuer ou détourner la force des mots. La radio peut, dans une situation chaotique, s'avérer l'outil le plus efficace aussi bien de la démocratie ou de la révolution ou du fascisme, parce qu'elle pénètre sans aucune retenue dans l'intimité profonde des individus, n'importe où et à tout moment, sans le travail du temps, sans le recul critique et nécessaire de la lecture du texte ou de l'image. »

Le jour même du départ des blindés, l'équipe du bourgmestre vide les églises et les temples, sauf ceux occupés par des foules à Nyamata et N'tarama. Elle ferme le tribunal et ouvre le cachot communal. Délivrés des regards accusateurs des étrangers, le bourgmestre et ses sbires éloignent ainsi leurs administrés hutus des lieux de la morale et de la conscience. Les tueries se propagent dans le centre, puis sur les collines ; trois jours après se déroulent les massacres dans les deux églises : près de 5 000 morts dans chacune en une journée.

Adalbert Munzigura raconte cette sorte d'intimité qui a précédé ces massacres : « On était bien préparés par les autorités. On s'est sentis entre nous. Jamais on n'a plus pensé un moment qu'on pouvait être gênés ou punis. Depuis que l'avion avait chuté, la radio nous scandait : "Les étrangers partent. Ils avaient les preuves matérielles de ce que nous allons faire et ils quittent Kigali. Ils se désintéressent pour cette fois du sort des Tutsis..." Nos yeux ont vu cette fuite des blindés sur la piste. Nos oreilles n'entendaient plus de petites voix reprochantes. Pour la première fois de l'existence, on ne se sentait plus sous la mauvaise surveillance des Blancs. D'autres encouragements conjoints suivaient qui nous assuraient d'une liberté sans entraves pour parfaire la tâche. Nous, on se disait : Bon, c'est vrai, les casques bleus n'ont rien fait à Nyamata sauf un demi-tour pour nous laisser tranquilles. Pourquoi reviendraient-ils avant la conclusion finale ? Au signal, on est allés.

On était certains de tuer tout le monde sans être mal regardés. Sans se

cogner à aucune remontrance d'un Blanc ou d'un curé. On en blaguait au lieu d'en profiter. On se sentait trop à l'aise d'un boulot inhabituel qui avait bien commencé. Mais le temps et la paresse nous ont joué un mauvais tour. Au fond, on était devenus trop sûrs de nous et on a traîné en chemin. C'est cette trop grande insouciance qui nous a été fatale. »

La fête au village

ALPHONSE : Le premier soir, en revenant du massacre de l'église, la réception était très bien organisée par les encadreurs. On s'est tous retrouvés sur le terrain de football du départ. Les fusils tiraient dans les airs, les sifflets et des instruments musicaux consorts résonnaient.

Les enfants ont poussé vers le milieu toutes les vaches rameutées dans la journée. Le bourgmestre Bernard a offert les quarante plus grasses aux *interahamwe*, pour les remercier ; les autres vaches, à la population pour l'encourager. On a passé la soirée à les abattre, à chanter et à bavarder des nouveaux jours qui se promettaient. Ce fut la fête la plus emballante.

JEAN-BAPTISTE : Le soir, la bande se retrouvait au cabaret ; à Nyarunazi ou à Kibungo, ça dépendait. On pouvait aussi aller de l'un à l'autre. On commandait des casiers de Primus, on buvait et on blaguait pour se reposer de notre journée.

Il y en a qui passaient des nuits sans sommeil à vider des bouteilles, et qui s'en trouvaient encore plus attisés. D'autres qui s'en retournaient se reposer après s'être convenablement apaisés. Il y a des turbulents qui continuaient à tuer des vaches après les tueries, parce qu'ils ne pouvaient poser la machette. Raison pour laquelle il n'était pas possible d'attrouper les vaches pour l'avenir, et pour laquelle il fallait les manger sur-le-champ.

Moi, je traversais ces réjouissances avec un sourire de simulation et une oreille inquiète. J'avais posté un jeune veilleur pour ronder autour de ma maison ; mais je restais sur le qui-vive. La sauvegarde de mon épouse tutsie me tourmentait, surtout au cours des séances de boisson.

FULGENCE : Au cabaret, on faisait des comparaisons et des concours. Beaucoup haussaient leurs nombres, pour majorer leurs parts. D'autres les abaissaient parce que cela les incommodait de raconter le sang écoulé et de se

vanter de ça. On trichait de part et d'autre et on se moquait de ceux qui exagéraient trop visiblement. Il y en a toutefois un, que l'on connaît bien aujourd'hui en prison, qui s'était vanté de plus de trente victimes en une grande journée, sans que personne ne l'accuse d'avoir menti.

PANCRACE : L'ambiance du soir était joyeuse. Toutefois il y en a qui venaient se chamailler les poings fermés ou les machettes encore salies à la main, à cause de parcelles mal distribuées. Pour les parcelles, les négociations retombaient dans la gravité. Comme beaucoup buvaient des Primus sans compter, ça pouvait devenir inquiétant.

La nuit, les chefs étaient partis emportant leur autorité ; la situation au centre de négoce n'était plus contrôlée comme dans les marais pendant la journée. C'était chaud et mal famé. Raison pour laquelle des femmes venaient chercher leur mari, et le menaient à la maison, si elles entendaient dire qu'il était mal entouré.

ADALBERT : Il y avait des enfants vagabonds, des enfants des rues de Nyamata, des enfants abandonnés par le malheur en quelque sorte, qui participaient dans les marais. De petits vauriens, si je puis dire. Mais les enfants éduqués des cultivateurs, eux, ne pouvaient pas aller. Ils se contentaient des occupations de pillage et des réjouissances sur les collines.

ALPHONSE : Pendant les tueries, on n'a connu aucun mariage, aucun baptême, aucun match de football, aucun office religieux comme Pâques. On ne trouvait plus d'intérêt pour cette catégorie de célébrations. On se fichait de ces bagatelles de dimanche. On était fourbus de travail, on devenait possédants, on se réjouissait sans préparation, on buvait autant qu'on demandait. Il y en a qui devenaient soûlards.

Celui qui ressentait de la tristesse en direction de quelqu'un qu'il avait tué devait bien cacher ses mots et ses regrets, de peur d'être traité de complice, et de s'en trouver bousculé. Il y a des buveurs qui devenaient méchants, parce qu'ils n'avaient pas trouvé à tuer de la journée ; d'autres qui devenaient méchants parce qu'ils avaient trop tué. Tu devais te montrer fêtard avec eux, sinon gare à toi.

Clémentine : « Le soir, les familles écoutaient de la musique, des danses folkloriques. De la musique rwandaise ou burundaise. Grâce au grand nombre de radiocassettes pillées, les familles se réjouissaient en musique, dans toutes

les maisons. Tout le monde se sentait plus riche équitablement sans jalousie ou racontars et se congratulait. Les hommes chantaient, tout le monde buvait, les femmes changeaient de robes trois fois dans la soirée. C'était plus bruyant que des mariages, c'étaient des bacchanales quotidiennes. »

ÉLIE : On ne s'inquiétait plus d'économiser les piles alcalines, on allumait tous les postes de radio à la fois. C'était un perpétuel tapage musical. On écoutait la musique dansante et les chants traditionnels rwandais ; on écoutait les comédies de loisirs. On n'écoutait plus les discours et les informations.

Au fond, on se fichait bien de ce qui se complotait à Kigali. On ne se préoccupait plus des nouvelles dans le pays ; du moment qu'on savait que la tuerie se prolongeait dans les régions sans anicroches. Les misérables se montraient à l'aise, les riches se montraient riant. L'avenir nous promettait des joyusetés. On se contentait de nos fêtes intimes, de bien manger, de bien boire et de bien s'amuser.

Par ailleurs, les jeunes gens pouvaient cacher une fille qu'ils avaient ramenée des marais, pour la coucher derrière un enclos, ou derrière une brousse. Mais quand ils avaient assez couché ou que ça se murmurait, ils devaient la faire tuer, pour éviter de graves pénalités.

Clémentine : « Je connaissais bien la bande. Ces gars étaient renommés à Kibungu pour mal se comporter quand ils avaient pris un grand lot de boissons. Avant les tueries, ils avaient coutume de chamailler les Tutsis. Ils tendaient des embuscades pour leur lancer des moqueries et des empoignades. Parmi eux, il y en avait qui prononçaient des paroles extrêmes envers les Tutsis, comme les appeler cancrelats et les menaçaient de mauvais sort. Surtout les anciens, et ça faisait rigoler les jeunes.

Donc, pendant les tueries, cette bande s'est bousculée au premier rang dans les marais. Ils s'en allaient ensemble à grands pas, ils s'entraidaient dans la journée, ils revenaient en chahutant sous le poids des butins. Le soir, ils racontaient toutes leurs vantardises pour démoraliser ceux qui n'avaient pas accompli une aussi bonne chasse. Ils n'étaient jamais fatigués de tuer, de narguer, de boire, de rire et de fêter. Ils présentaient une égale joyuseté. »

LÉOPORD : Le soir, on se racontait les Tutsis qui s'étaient montrés récalcitrants ; ceux qui s'étaient fait attraper, ceux qui s'étaient échappés. Il y en a qui faisaient des concours. D'autres qui faisaient des pronostics ou des paris pour gagner une Primus supplémentaire. Ces vantardises nous

contentaient, même si tu perdais tu te montrais satisfait.

Il y avait des séances de filles qui étaient forcées dans les brousses. Personne n'osait une remontrance à ça. Mêmes ceux que ça indignait, parce qu'ils avaient reçu les bénédictions à l'église par exemple, ils se disaient que ça n'allait rien changer puisque la fille devait bien mourir.

Moi, je n'avais pas de goût pour ces bagatelles, je n'aimais pas tant la boisson non plus. J'en acceptais une petite quantité par solidarité et je rentrais tôt, vers 8 heures, me coucher pour être en forme le lendemain. Puisque j'étais chef de cellule, je devais me sentir toujours prêt.

ADALBERT : Il y avait deux catégories de violeurs. Ceux qui prenaient les filles, et les utilisaient comme femmes jusqu'à la fin, jusque dans la fuite au Congo parfois. Eux, ils profitaient de la situation pour coucher avec des Tutsies figolées, mais en échange ils leur montraient un petit quelque chose de considération. Et ceux qui les attrapaient juste pour blaguer avec le sexe en même temps que la boisson. Eux, ils les forçaient un court moment et les donnaient à tuer aussitôt après. Il n'y avait aucune consigne des autorités, les deux catégories étaient libres de faire ce qu'elles voulaient.

Il y avait bien sûr aussi le grand nombre de ceux qui ne se préoccupaient pas de ça ; faute de goût ou de considération pour ces fautes. Le grand nombre disait que ce n'était pas convenable, de mêler dans une même affaire les bagatelles et les tueries.

FULGENCE : Le soir, le climat était très joyeux. Mais la nuit, il se trouvait changé dès que j'arrivais à la maison. Ma femme se montrait peureuse avec moi. Elle ne se sentait plus sécurisée, elle ne voulait simplement plus coucher. Elle se tournait du mauvais côté. L'éveil et le sommeil nous séparaient, on n'espérait plus pareillement. Nombre de collègues ont cherché des affaires de sexe dans les taillis, simplement à cause du changement de climat dans leur literie.

ÉLIE : On rentrait repus, on avait bien bu. Le temps nous proposait des soirées de réjouissances très accueillantes. Il nous confondait le Bien et le Mal. Il se montrait sous son allure bienveillante.

Avec mon épouse, ça se passait normalement, elle savait qu'après cette journée je ne pouvais pas m'en passer.

La disparition des réseaux

Jadis, le dimanche après-midi, sur le terrain de Nyamata, c'était jour de ballon de cuir, de « godillots », de bas et de tricot : le jour du Bugesera Sport, l'équipe de Nyamata. Elle jouait en deuxième division, couleurs violet et blanc, attirait chaque dimanche des colonnes de milliers de spectatrices et de spectateurs qui descendaient sous le soleil caniculaire en chantant à tue-tête à travers les forêts, de Kibungo, Kanzenze, N'tarama, de toutes les collines à trente kilomètres à la ronde.

Le terrain se situe au bout de la grand-rue, pas très loin du marché et des cabarets qui le bordent, où nombre de commerçants et d'habitues allaient et venaient. Boueux ou rocailleux selon les saisons, entouré de broussailles où paissent chèvres et vaches, il s'est aplani sous les pieds des gamins qui se le disputent en semaine, et s'est doté de buts à barres de fonte réglementaires.

À la création de l'équipe, les joueurs ont tapé la boule de feuilles de bananes, pieds nus, torses nus contre marcel, à même la grand-rue : c'était l'époque des pionniers. Puis ils ont tapé la boule de mousse à matelas sur un terrain à peine défriché ; ensuite la balle en caoutchouc. Cette équipe a intégré les joueurs des deux ethnies ; sa belle époque remonte aux années 70, celles des premiers ballons de cuir et des crampons.

Tite Rushita, l'ancienne star, qui mena le jeu sous le maillot numéro 10 au cours d'une quinzaine de championnats, se souvient : « Il y avait un riche commerçant dénommé François et un transporteur prospère dénommé Léonard. Comme ils étaient très poignée, ils épaulaient l'équipe avec de menus avantages. On recevait des brochettes et des boissons sucrées, on était véhiculés jusqu'à nos parcelles. Ceux qui habitaient loin pouvaient se faire prêter un vélo pour venir aux entraînements.

Si on accrochait de splendides victoires, on pouvait même emporter une chèvre ou des sacs de grain des mains des commerçants contents. La vie de ballon était profitable. C'est ainsi qu'on a forcé suffisamment pour jouer deux saisons en première division. »

Le déclin de l'équipe date du début des années 90, avec le durcissement des attaques *inkotanyi* et la création des milices *interahamwe*. À Nyamata,

l'entraîneur tutsi de l'époque est renvoyé sur l'ordre du bourgmestre Bernard, les commerçants ne se déplacent plus guère jusqu'au terrain, les joueurs hutus sont réquisitionnés à cause de leur prestige dans les premières parades et meetings, ratent matchs et entraînements.

Tite Rushita est un rescapé des marais. Il partage aujourd'hui son temps entre l'encadrement des gamins, l'après-midi, et des bières Mutzig, le soir chez Chicago ou chez Marie-Louise. Il résume ainsi l'ambiance entre les joueurs à quelques mois du génocide : « Avant le match, ils se montraient des sourires, sur le terrain ils se cachaient des pensées, mais après le match ils ne partageaient plus les boissons. L'équipe boitait bas et se faisait trébucher par des adversaires de rien du tout. »

La vedette de la dernière équipe qui joua avant les tueries est Évergiste Habihirwe, le successeur de Tite. Il est tutsi, rescapé et gaucher lui aussi. Il ne veut plus entendre parler de foot, malgré les appels des amis et des commerçants. Une casquette vissée sur la tête, il ne sort de sa parcelle que pour se rendre chez Marie, qui tient le cabaret *Au Coin des Veuves*, à Kanzenze.

Il précise sur cette époque : « Certains jours, les joueurs hutus quittaient l'entraînement pour écouter des meetings. Quand ils revenaient, ils nous sabotaient méchamment les chevilles. Alors, pendant les matchs, le jeu robuste pourchassait le beau jeu. Les tireurs ne visaient plus les buts, les chants se taisaient. Moqueries et murmures allaient grondant. »

À l'époque, Évergiste élevait un troupeau d'*ankolé* sur les prairies au-dessus de Kanzenze. Au premier matin des massacres, il pense spontanément trouver refuge chez Ndayisaba, l'arrière gauche, son plus proche équipier et ami, hutu, qui habite à quelque cent mètres. Il raconte : « Quand je suis arrivé dans sa cour, il tenait sa machette, j'ai vu qu'il avait déjà coupé deux enfants. Par chance, le temps m'a proposé un petit répit pour m'enfuir. Chez moi, c'était déjà trop tard, je n'ai plus revu personne. »

Il poursuit : « J'ai couru dans la forêt avec mes jambes de joueur. Le jour je m'enterrais dans les sorghos, la nuit je chapardais la terre en quête de manioc. Autour de la maison, j'entendais des joueurs de l'équipe qui chassaient. C'étaient bien ceux qui m'échangeaient le ballon auparavant. Ils criaient : "Évergiste, on a trié les tas de cadavres, on n'a pas encore remarqué ton visage de cancrelat. On va bien te dénicher. On va travailler la nuit si nécessaire, mais on va te cibler." Ils hurlaient et se chamaillaient de ne pas m'attraper. Les joueurs, c'étaient les plus tenaces pour couper les joueurs. Ils avaient la férocité du ballon dans le cœur. »

À la boutique de chez Marie-Louise, où se réunit le soir la bande d'amis d'Innocent, Tite hoche la tête à l'évocation d'Évergiste. Il dit : « Moi aussi, les joueurs ont tout fait pour me couper. Ils étaient tenus. Ils étaient des *interahamwe* renommés grâce au football, ils devaient se faire complimenter

grâce au football. Ils devaient couper des joueurs renommés. Dans l'équipe, pas un équipier n'a tendu la main à un équipier. Pas un n'a fermé les yeux sur une gentille complicité. Celui qui l'aurait osé, il aurait été découpé sur place. »

Innocent objecte : « Ils étaient forts et fameux grâce au football. Ils avaient bien profité grâce au ballon, ils ne voulaient pas s'arrêter en si bon chemin. Je ne sais pas s'ils pouvaient marchander quelques faux pas en faveur de leurs anciens pairs, mais je sais que pas un n'y a même pensé. »

Il ajoute, pince-sans-rire : « On connaît toutefois un cas de bonne entente chez les footballeurs. Un cas d'entraide sur des centaines de joueurs. Il était tutsi du nom de Mbarushimana, surnommé Mushimana. Il jouait dans l'équipe avec le numéro 6 dans le dos. Pendant les tueries, il a dénoncé des avoisinants tutsis, il a soulevé des cachettes, il a aiguillé des expéditions de chasse des tueurs. Il a espéré sauver sa vie en les aidant à couper ses équipiers. Les *interahamwe* se sont servi de lui et à la fin des fins l'ont abattu en travers d'un chemin. Sans le pousser dans un fossé. »

L'équipe a joué son dernier match contre Gashora en février 1994. Ce dimanche-là, elle se composait de cinq Hutus, cinq Tutsis et d'un fils de mariage mixte – mère tutsie et père hutu –, du nom de Célestin Mulindwa. Ce dernier est l'un des trois survivants de l'équipe et le seul qui tape encore dans le ballon les samedis et dimanches, avec des collègues enseignants ou des enfants de son hameau.

Il dit : « On avait vécu en frères joueurs, on s'est quittés en frères ennemis. L'amour du ballon a percé sous le premier coup de machette. Vous voyez, rien n'a résisté au génocide, il a coupé le football à l'improviste, comme tout le reste... »

À deux cents mètres du terrain de football, dans l'enceinte de la paroisse, entre l'église et l'hôpital, se situait la maternité Sainte-Marthe. L'établissement employait trois infirmières, sept sages-femmes plus ou moins diplômées, et autant d'aides-soignantes, hutues ou tutsies sans distinction. Il comportait sept lits pour les bébés malades, quatre pour les prématurés, deux lits en chambres privées et la grande salle de convalescence.

Dès les premières heures des tueries, tandis qu'une immense foule cherche refuge dans l'église, un groupe de quelques centaines de femmes et d'enfants, pour la plupart nés là récemment, se dirige vers la maternité, qui se transforme en un bivouac féminin. Le deuxième jour, les sœurs blanches s'en vont donc dans les blindés des casques bleus.

« Elles nous ont laissé des recommandations et leur provision de porridge. Mais comme on ne les avait jamais vues faire avec, on n'a pas su le manger », explique Valérie Nyirarudodo, l'une des infirmières rwandaises. « Il y restait les dames du personnel, les femmes venues accoucher avec leurs nourrissons, les femmes venues s'abriter avec les jeunes enfants. Il y avait

aussi deux hommes, notre garçon de magasin et le mari d'une femme de salle qui avait inventé une cachette sous les planches. Il y avait aussi une vache dans l'enclos que le garçon allait traire pour nourrir les tout-petits. »

Valérie est hutue, native de la colline de Kanazi. Aujourd'hui elle habite une jolie maisonnette dans une rue arborée de Nyamata, où elle se sent plus sereine pour élever ses enfants. Elle est très digne, timide, parle un impeccable français ; consacre toute son énergie à son travail, comme auparavant.

Elle poursuit le récit de ces premiers jours de génocide à la maternité qu'elle n'a pas quittée : « En partant, les Suissesses m'avaient donné la clef pour que je n'ouvre à personne pendant leur absence. Toutefois, dès le premier jour, des militaires sont venus, pour nous prendre de l'argent ; ils revenaient tous les matins. Un matin, une femme est venue mettre au monde, c'était le premier heureux événement des tueries ; mais parce qu'elle était accompagnée d'*interahamwe* menaçants, on ne l'a pas laissée entrer. Nuit et jour, des jeunes gens maraudaient de plus en plus près avec leurs machettes.

Un jour, une infirmière est venue dans une jeep d'*interahamwe* pour désigner les tricheuses. Elle savait qu'on avait distribué toutes les blouses des placards à des jeunes filles parce qu'il se disait qu'ils ne tueraient pas le personnel accouchant. On voyait que la situation devenait grave à Nyamata et sur les collines, mais on ne pensait pas à ça dans une maternité. J'amenais même mes propres enfants au service pour plus de sécurité.

Le jour du terrible massacre de l'église, un militaire est venu chercher sa belle-maman chez nous. Il m'a dit en catimini : « On ne reviendra plus. C'est fini. Partez, fuyez, celles qui peuvent. » À la porte, des *interahamwe* ont crié : « Celles qui ne sont pas visées, sortez, par après on ne pourra rien faire pour vous, ce sera un même destin pour toutes. » On entendait les cris dehors, on regardait les machettes salies, on savait qu'ils avaient terminé le boulot à l'église, il y avait tous les signes que le moment fatal nous attendait.

Un jeune homme de Kanazi est arrivé tout essoufflé et s'est approché de moi. Il a dit : « Je suis venu te chercher de Kanazi, c'est ton frère qui m'envoie à vive allure. La chance t'attend dehors, toi et tes enfants, elle est impatiente pour ce que tu sais, ne la fais pas attendre. » J'ai regardé la maman qui venait d'accoucher devant moi sur un matelas, allongée avec ses deux enfants. J'ai prié à toute allure : Mon Dieu, dites-moi celui que je dois prendre. Puis j'ai pensé : Si je prends son nouveau-né, je ne saurai pas le nourrir puisque je n'ai pas de lait. Si je prends son aîné, ça sera plus aisé. Je l'ai accroché au dos et j'ai dit aux militaires : « Il est aussi le mien. » »

Valérie assiste de l'extérieur, dans le jardin, à ce qui suit : « Ils ont cerclé la maternité. Ils ont déchiré les grillages, ils ont juste tiré des balles sur les serrures. Ils portaient des bretelles de très bonnes cartouchières de cuir bien frotté, mais ils ne souhaitaient pas de gaspillage. Ils tuaient les femmes à la machette et au gourdin. Quand des filles plus agiles réussissaient à s'évader dans la cohue et franchir une fenêtre, elles étaient rattrapées dans les jardins.

Quand une maman cachait un enfant sous elle, ils la soulevaient premièrement, ils coupaient l'enfant deuxièmement et sa maman finalement. Les nourrissons, ils ne prenaient pas la peine de les couper convenablement. Ils les tapaient sur les murs pour gagner du temps, ou les jetaient vivants loin devant sur les tas de morts... »

Elle conclut d'une voix qui n'a cessé de faiblir : « Le matin, on était plus de trois cents femmes et enfants. Le soir dans le jardin, on est restées à cinq survivantes, nées comme il faut dans la situation. Et un enfant : il se prénomme Honnête et a été emmené au Kenya chez sa tante. »

Les gens qui ont vécu une guerre racontent souvent d'admirables histoires d'amitié, d'incroyables romances ; d'insolites gestes de solidarité, de cocasses et poignantes complicités entre protagonistes de camps ennemis, ou de simples et beaux exploits. Tout cela nourrit des romans, des chansons, des films ou des soirées de souvenirs et vous rabiboche avec l'humanité.

Ainsi des bidasses allemands et français échangent des boîtes de pâté et conversent par-dessus les tranchées, des fellagas planquent des colons partenaires de belote, un ministre vichyssois évite la déportation à un confrère au nom d'une connivence de khâgneux. C'était pareil au Viêt Nam, en Irlande, au Liban, en Angola, au Salvador, en Israël, en Tchétchénie au nom d'une passion, d'une enfance, d'un clan, des choses simples comme l'affection ou la fidélité.

En Bosnie-Herzégovine, au plus fort des raids de purification ethnique, au plus dur du siège de Sarajevo ou de Goražde, des massacres de Foča ou de Brčko, nous savions des passages clandestins d'amoureux, des trafics de café et de moutons, des dialogues par-dessus les lignes de front pour s'échanger des nouvelles sur les enfants ou les maîtresses, des caches et des fuites ou des retrouvailles secrètes. À Vukovar, assiégé et aplati sous les obus, un mince sentier à travers des champs de maïs permettait au siège de suinter, au su des tankistes serbes.

Et à la fin de la guerre, nous fûmes stupéfaits d'apprendre, en plus, les mille et une historiettes sympathiques que nous ne pouvions soupçonner.

Sur la commune de Nyamata, pas un réflexe de camaraderie de footeux, pas un geste de compassion pour les nourrissons à relever. Aucun lien d'amitié ou d'amour qui ait survécu, au sein d'une chorale religieuse, d'une coopérative agricole. Aucune insoumission dans un hameau, aucune tentative dans une bande d'adolescents.

Aucune filière, pourtant simple à mettre en œuvre sur les quarante kilomètres d'immenses forêts désertes qui séparent les marais de la frontière du Burundi ; aucun convoi, aucun passage entre les chemins de bergers, aucun

réseau de planques pour permettre d'évacuer des rescapés. Est-ce là une particularité d'un génocide ? Oui, essentiellement, que n'infirmant pas les trop rares exceptions ici ou là.

On peut souligner ceci : cette particularité est importante aujourd'hui, tandis que le mot *génocide* est de plus en plus galvaudé, employé à tort et à travers, par des personnalités politiques, des journalistes, des diplomates, dès qu'ils témoignent de tueries massives ou cruelles.

Toutes les guerres génèrent des tentations barbares plus ou moins meurtrières. Le délire sanguinaire des combattants, le désir de vengeance, la détresse, la peur, le sentiment d'abandon, l'euphorie des victoires ou l'angoisse des défaites, la paranoïa, et surtout la sensation de damnation après le crime, provoquent des comportements et des actes génocidaires.

C'est-à-dire le ras-le-bol ou la panique, et l'envie d'en finir une fois pour toutes. Par conséquent des massacres de civils ou de prisonniers, des campagnes de viols et de tortures, des déportations meurtrières, des dévastations tous azimuts. Ce peuvent être aussi des actions non militaires : épandage de pesticides sur des rizières, décimation de troupeaux de bisons, conversion forcée à des religions et des cultures étrangères.

Mais confondre ces crimes de guerre – même lorsqu'ils tendent, dans leur folie collective, à réduire une communauté civile – avec un projet explicité et organisé d'extermination est une méprise intellectuelle et politique, symptomatique de notre culture du sensationnel.

Cette distinction n'est-elle pas du bla-bla rhétorique ? Est-il possible de distinguer un génocide dans le chaos d'une guerre ? Il est une question simple et décisive qui permet de répondre : sur quelles victimes s'acharne-t-on en priorité ?

À la guerre, on tue d'abord les hommes, parce qu'ils sont les plus aptes à combattre, puis les femmes susceptibles de les aider, les garçons parce qu'ils prennent la relève et ensuite les vieillards donneurs de conseils. Dans un génocide, on s'acharne sur tout le monde, et plus encore sur les bébés, les jeunes filles et les femmes, parce qu'elles représentent l'avenir.

Un exemple tiré de Srebrenica (que je connais mieux), mais ce pourrait être à Katyn, Grozny, My Lai, Bassora ou Chatila.

Le 11 juillet 1995, l'armée et les milices serbes de Bosnie entrent dans la ville assiégée. Une partie de la population tente de s'enfuir à travers les forêts, une autre tente de trouver refuge dans le camp onusien de Potocari. En trois jours, environ 8 000 hommes, civils pour la plupart, sont capturés alentour, déversés par camions entiers sur les labours et les chemins et massacrés à la mitrailleuse ou à la Kalachnikov. Des centaines d'entre eux sont sadiquement humiliés et torturés avant leur mort. Des femmes, arrêtées sur les routes, sont violées ; d'autres, traversant des champs, sont tuées ou mutilées avec leurs enfants par des explosions de mines ou de grenades.

Dans le même temps, la quasi-totalité des femmes, filles et enfants, environ 16 000 personnes, sont convoyées saines et sauves vers Tuzla, en territoire bosniaque. Le massacre de Srebrenica a répondu à une planification inouïe. L'idée du génocide a traversé l'esprit des nationalistes serbes, de Pale et de Belgrade, mais, s'ils avaient décidé de la mettre en application, ils auraient systématiquement mitraillé les femmes et les enfants, qui perpétuent la vie de leur communauté, à Foča en avril 1992, puis à Srebrenica en juillet 1995.

Cela dit, n'est-il pas vain de distinguer un massacre d'un autre lorsqu'ils sont d'une telle ampleur ? N'est-il pas imprudent de qualifier des épisodes d'une histoire jamais arrêtée ? La douleur des victimes n'est-elle pas incommensurable ? La sauvagerie de Srebrenica, ou de Grozny, n'est-elle pas aussi cruelle que celle de Nyamata ? Pour celles qui l'ont vécue, elle l'est. Pour nous autres, celle de Nyamata est plus angoissante parce qu'elle est absolue.

« Il y a guerre quand les autorités veulent renverser d'autres autorités pour se servir à leur place. Un génocide, c'est une ethnie qui veut enterrer une autre ethnie. Le génocide surpasse la guerre, parce que l'intention dure pour toujours, même si elle n'est pas couronnée de succès. C'est une intention finale », dit Christine Nyiransabimana, une cultivatrice. Référence étonnante à la « solution finale ».

Les femmes

PANCRAE : Je pense que les femmes sont guidées par leurs maris. Quand un mari part le matin tuer et revient le soir avec le manger, si l'épouse met le feu sous la marmite, c'est bien qu'elle le soutient traditionnellement.

Mon épouse ne me sermonnait pas, elle ne se dérobait pas pour coucher. Elle me reprochait seulement les jours où j'avais exagéré.

FULGENCE : Les femmes nous prodiguaient parfois des conseils ou parfois des remontrances. Des femmes se sont montrées apitoyées par leurs avoisinants tutsis, elles ont essayé de les dissimuler quelques jours. Mais elles, elles ne risquaient rien si elles se faisaient attraper, sauf à faire punir leurs maris. Mon épouse m'a grondé plusieurs fois, elle m'a averti que je pouvais bien perdre la tête dans les marais ; je lui répondais qu'on ne pouvait plus arrêter ces tueries. Elle demandait en priorité de me montrer taiseux.

PIO : Dans la famille rwandaise, c'est l'homme qui est le premier responsable des bienfaits et des méfaits, aux yeux des autorités et des avoisinants. Si une femme voulait dissimuler des connaissances tutsies, elle devait recevoir l'accord de son mari ; parce que si elle se faisait surprendre, c'est bien lui qui devait être condamné par ses avoisinants à couper de son bras ces connaissances en public. C'était une punition d'importance. C'était grand-chose de couper une personne avec qui on avait partagé des bonnes et mauvaises années, devant sa maison.

Les femmes étaient moins décideuses, elles étaient moins punissables, elles étaient moins remuantes. Elles se présentaient au second rang, dans cette activité de génocide.

Mais vraiment, dans le camp des Tutsis, c'était bien le contraire. Les tueries étaient plus graves pour les épouses que pour les maris, si en plus elles étaient forcées dans le final et voyaient leurs petits se faire couper sous leurs

yeux.

JEAN-BAPTISTE : C'est une coutume de la campagne que les femmes ne se préoccupent d'aucune tâche harassante de coupage. La machette est pour un ouvrage d'homme. C'était aussi vrai pour les cultures que pour les tueries.

Donc, pendant les tueries, les femmes continuaient de préparer les repas le matin, elles allaient piller pendant la journée. Elles entassaient des biens à la place des récoltes, donc elles n'étaient pas mécontentes. Elles ne protestaient de rien car elles savaient que de toute façon l'opération devait réussir totalement. Elles n'osaient montrer aucun signe visible de désaccord avec la sauvagerie des hommes, même pas le simple geste de bonté d'une maman.

À N'tarama, je ne connais pas une seule femme hutue qui a caché en catimini un petit enfant tutsi pour le sauver du massacre de sa famille. Même pas un tout-petit enveloppé dans un pagne, ou un nourrisson non reconnaissable de ses voisins, grâce à son bas âge de tétée. Pas une femme n'a triché dans le sens d'une sauvegarde sur l'étendue de la colline, pas même pour un court moment d'essai.

ADALBERT : Les femmes menaient une vie plus ordinaire. Elles nettoyaient les foyers, elles cuisaient les marmites, elles pillaient les environs, elles bavardaient et marchandaient au centre. Il y avait des épouses terribles qui voulaient marcher en expédition et prêter main-forte dans les tueries. Mais elles étaient empêchées par les encadreur ; ils les sermonnaient que la place d'une femme n'était pas dans les marais. Je connais un seul cas de femme qui a trempé ses mains là-bas. Une femme trop colérique qui se voulait une réputation.

Toutefois si l'occasion se présentait à des femmes dans une maison abandonnée de dénicher des Tutsis cachés, c'était autre chose.

Marie-Chantal : « Moi, quand mon mari rentrait le soir, je savais les fâcheux oui-dire, je savais qu'il était chef, mais je ne lui demandais rien. Il laissait les lames dehors. Il se montrait sans plus aucune méchanceté à la maison, il parlait du Bon Dieu. Il était gai avec les enfants, il rapportait des petits cadeaux et des paroles d'encouragement, ça me contentait.

Je ne sais aucun cas de femme qui ait marmonné contre son mari pendant les massacres. Il y avait des femmes jalouses, des femmes moqueuses, des femmes dangereuses même si elles ne tuaient pas directement. Elles

soufflaient sur les ardeurs de leurs maris. Elles pesaient les butins, elles comparaient les pillages. L'envie les brûlait dans cette situation.

Il y avait aussi des hommes qui se montraient plus charitables envers les Tutsis que leurs épouses, même une machette à la main. La méchanceté d'une personne dépend de son cœur, pas de son sexe. »

JEAN-BAPTISTE : Pendant les tueries, beaucoup de jalousie a coulé de la bouche de femmes hutues. Suite aux tenaces racontars sur les silhouettes allongées des Tutsies, sur leur peau lisse grâce aux boissons de lait et consorts. Quand ces femmes jalouses dénichaient une Tutsie maraudant dans les taillis en quête de nourriture, elles appelaient leurs avoisinantes pour se moquer de la voir ramper de la sorte en souillon. On connaît des situations où des femmes ont poussé de force une voisine en bas de la colline, pour la jeter à bout de bras dans les eaux de la Nyabarongo.

ALPHONSE : Mon épouse me disait : « Bon, vraiment, aller tous les jours, tous les jours, c'est exagéré. Il faudrait arrêter toutes ces saletés », et des recommandations consorts que je ne respectais pas.

Un soir, elle m'a sermonné : « Alphonse, méfie-toi, tout ce que vous faites va avoir des conséquences maudites, parce que c'est extraordinaire et dépasse l'humain. Tout ce sang provoque le sort au-delà de notre vie. Nous allons vers la damnation. » Vers la fin, elle refusait de partager le lit, elle dormait à terre, elle disait : « Tu en coupes tant que tu n'es plus capable de les compter. J'ai peur de cette infamie. Tu deviens un animal, je ne couche pas avec un animal. »

IGNACE : Je n'ai pas entendu grand nombre de femmes protester contre les Tutsies qui étaient forcées. Elles savaient que ce travail de tueries chauffait terriblement les hommes dans les marais. Elles s'accordaient sur cette situation, sauf évidemment si les hommes faisaient leurs saletés de sexe près des habitations.

L'épouse qui voulait suivre les pas des menées se faisait renvoyer par son mari, qui lui demandait de s'occuper de la cour et de surveiller les pillages.

ÉLIE : Il était impossible aux épouses d'aller à la querelle avec leurs hommes pour ces tueries et ces bagatelles de sexe. Elles devaient bien aller piller elles aussi, pour contrecarrer la faim, puisque l'agriculture était négligée. Les hommes, les femmes, aucune anicroche ne les séparaient

pendant les tueries. Les hommes allaient tuer, les femmes allaient piller ; les femmes vendaient, les hommes buvaient, c'était pareil que pour l'agriculture.

LÉOPORD : Les femmes rivalisaient de férocité avec les enfants et les femmes tutsis qu'elles pouvaient débusquer dans une maison abandonnée. Mais leur objectif le plus remarquable était de se disputer les étoffes et les pantalons. Elles maraudaient derrière les expéditions et déshabillaient les tués. Quand la victime haleinait encore, elles lui portaient le coup fatal avec un instrument de main, ou lui tournaient le dos et l'abandonnaient à ses derniers murmures, c'était leur choix.

PANCRAÏE : Dans une guerre, on tue celui qui vous chamaille ou qui vous promet du mal. Dans les tueries de cette catégorie, on tue son avoisinante tutsie avec qui on écoutait la radio ; ou la femme de bien qui posait des plantes médicinales sur vos plaies ; ou sa sœur qui était mariée à un Tutsi. Ou même pour certains malchanceux, sa propre épouse tutsie et ses enfants à la demande générale. On abat la femme sur la même ligne que l'homme. Voilà la différence, qui change le tout.

FULGENCE : Les femmes hutues emprisonnées à Rilima sont plus fragiles que les hommes, parce qu'elles ne sont jamais visitées et nourries par leurs maris ou leurs frères. Nombre sont dénoncées par jalousie pour accaparer les biens du mari défunt. Elles se savent rejetées du passé et du présent. Raison pour laquelle elles sont plus récalcitrantes à avouer leurs forfaits. Quand elles ont fait ce qu'elles ont fait, elles le taisent.

Christine : « Aujourd'hui je me sens inquiète de cela, car beaucoup de femmes hutues ont trempé leurs mains dans le sang du génocide. Les hommes sont plus portés à se tuer et à se réconcilier que les femmes. Ils oublient plus rapidement, ils partagent plus facilement les tueries et les boissons. Les femmes ne cèdent pas pareillement, elles gardent plus de souvenirs.

Mais je connais aussi des femmes de bien, hutues, qui n'osent présenter de la compassion de crainte d'être accusées à leur tour. »

Clémentine : « Les hommes conservaient des traits féroces au retour des marais. Ils se montraient brusques et ombrageux pour la plus petite anicroche

de ménage. Les femmes regardaient leur sauvagerie avec peur. Un petit nombre les regardaient avec colère et murmuraient contre leurs agissements sanglants, mais surtout celles qui avaient été mariées comme moi à un Tutsi qu'ils avaient tué.

Le grand nombre se disaient contentes de tout ce qui était rapporté des tueries, comme les sacs de haricots, les vêtements et l'argent. Elles-mêmes allaient ramasser les tôles et les ustensiles de ménage négligés par les maris pillleurs.

Les avoisinantes venaient me demander comment j'avais pu me faire féconder par un cancrelat. Elles venaient m'avertir de ne rien espérer pour mon mari puisque leurs hommes étaient bien décidés à tout tuer. Elles me conseillaient d'apprendre à mon garçon qu'il n'avait pas eu de père tutsi, qu'il était complètement hutu de sang, car s'il faisait une bévue de langage plus tard, elle lui serait funeste.

À Nyamata, les sages-femmes ont recommencé le boulot à la maternité après le carnage comme si elles n'avaient rien repéré de sanglant sur les murs. Elles ont même accroché le dernier salaire avant le départ pour le Congo.

Sur la colline de Kibungo, aucune femme n'a récupéré l'enfant d'une avoisinante tutsie partie vers la mort. Aucune femme n'a entremêlé un nourrisson aux siens. Même pour une somme d'argent. Même dans une cache de forêt. Parce que les femmes ne voulaient pas se faire tancer par leurs maris, si ces derniers revenaient punis d'une amende à cause de ce méfait. »

À la recherche du juste

Nous sommes le 11 avril, le premier jour des chasses aux Tutsis sur la colline N'tarama. Vers midi, Isidore Mahandago se repose après une matinée de sarclage, assis sur une chaise devant sa maison terre-tôle. Isidore Mahandago est un cultivateur hutu âgé de soixante-cinq ans, arrivé vingt ans plus tôt à Rugunga, sur la colline de N'tarama.

Des gaillards armés de machettes montent en chantant sur le chemin près de sa maison. De sa voix grave d'ancien, Isidore les interpelle et les sermonne en public, devant les voisins : « Vous, jeunes gens, êtes des malfaisants. Faites demi-tour sur vos talons. Vos lames pointent un terrible malheur pour nous tous. Ne répandez pas des chamailleries trop graves pour nous cultivateurs. Retournez dans vos parcelles sans plus tourmenter nos avoisinants. » Deux tueurs s'approchent de lui en riant et, sans lui répondre, l'abattent à coups de machette. Parmi eux se trouve le fils de la victime, qui, aux dires des témoins de la scène, ne proteste ni ne s'arrête pour se pencher sur le corps. Les gaillards reprennent leur route et leurs chansons.

Isidore Mahandago est le Juste de N'tarama.

Le lendemain, trois kilomètres plus loin, dans une brousse de Kibungo, Marcel Sengali est en train de garder un troupeau d'*ankolé* tache/tache aux cornes en lyre. La famille Sengali habite Kingabo, un secteur peuplé de Tutsis, à l'exception de trois familles hutues, dont la sienne, converties à l'élevage au fil du temps par imitation. La convivialité est telle entre les uns et les autres qu'ils mêlent leurs bêtes en un seul troupeau.

D'autres gaillards armés de machettes montent sur le chemin et l'aperçoivent en contrebas au milieu des vaches, à l'ombre d'un *umunzenze*. Ils dévalent vers lui et, sans même l'interroger, le tuent à la machette. En fouillant la veste du mort, ils découvrent la mention « hutu » sur sa carte d'identité, et leur sanglante méprise.

Deux jours plus tard, sa veuve, Martienne Niyiragashoki, décide de suivre leurs voisins de toujours, tutsis, dans les marais où ils tentent d'échapper aux hordes de tueurs. Son fils, Gahutu, est l'un d'eux. Apprenant la fuite de sa mère dans les marécages de papyrus, il descend au bord à

plusieurs reprises pour lui hurler l'ordre d'en sortir et lui promettre sa protection. Martienne Niyiragashoki refuse chaque fois, au contraire d'autres Hutus qui, réfugiés les premiers jours dans les marais, le plus souvent à la suite d'un conjoint, ont abandonné leurs proches pour regagner la rive et la vie sauve. Le corps de Martienne est retrouvé beaucoup plus tard, haché.

Marcel Sengali et Martienne Niyiragashoki sont les Justes de Kibungu.

François Kalinganiré était un fonctionnaire influent de Kanzenze. Il avait même été bourgmestre de la commune de Nyamata dans les années 80, mais avait été déposé en 1991, parce qu'il avait rejoint une formation modérée au moment de la création des partis politiques. Il dirigeait le centre de formation des jeunes de Mayange, sans ennui mais sans être oublié par la rancune de ses adversaires.

Le 12 avril, deuxième jour des massacres, certains d'entre eux, accompagnés d'*interahamwe*, se présentent chez lui. Ils savent qu'il est marié à une Tutsie et lui ordonnent de la tuer pour faire acte d'adhésion au projet de génocide. Il refuse stoiquement et leur interdit l'entrée de sa maison ; les voisins, effrayés par la scène, le pressent d'obéir et de sacrifier son épouse. Il persiste et tente d'éconduire les visiteurs. Il est assassiné dans sa cour, et enterré sur sa parcelle.

Il est le Juste de Kanzenze.

À ces personnes, originaires de la région et nommément connues, il faut associer des Justes anonymes. Dans la forêt de Kayumba, située au-dessus de Nyamata, environ 5 000 personnes tentent d'échapper aux massacres, parmi elles Innocent, Benoît l'éleveur au chapeau de feutre, Théoneste le tailleur des dames, d'autres amis qui se sont méfiés des églises et des marais. Au contraire de leurs congénères qui s'immobilisent dans la vase sous les papyrus, ceux de Kayumba sprintent et slaloment toute la journée entre les eucalyptus, pour échapper aux chasseurs lancés à leurs trousses et survivre jusqu'aux ténèbres.

Une nuit, Innocent rencontre trois inconnus. Ils sont adossés à des arbres, ils se reposent dans l'attente de l'aube. Innocent raconte : « C'étaient des Hutus qui n'étaient pas d'ici. De Ruhengeri, je crois. On les appelle les *abapagasi*, des gars venus proposer leurs bras de journaliers sur des parcelles intenses en échange du manger. Ils ne s'étaient pas trompés de direction. On les a gentiment questionnés. Ils ont dit que, puisqu'ils étaient de confession pentecôtiste, il leur était interdit par les Saintes Écritures de tuer des hommes que le Bon Dieu avait créés à son image. Et puisqu'ils étaient interdits par les autorités de quitter la commune, ils avaient pris le chemin de la forêt.

Dans le chaos des courses-poursuites, on les a perdus de vue. Par après, j'ai essayé de m'informer de leur sort mais n'en ai même plus entendu ouï dire. Ont-ils été coupés dans les mêlées, ont-ils réussi à s'échapper et à regagner leur région natale ? Personne ne sait. En tout cas, à la fin, on a fini à vingt survivants dans la forêt, et ils n'étaient pas de ceux-là. »

Ces trois ouvriers agricoles sont des Justes inconnus qui représentent sans doute d'autres anonymes.

Et les Justes encore en vie, qui et où sont-ils ? En vérité, après de nombreuses visites et recherches, nous n'en avons pas encore rencontré sur les trois collines de Kibungo, N'tarama ou Kanzenze. Aussi vais-je plutôt évoquer des gens dignes. Ibrahim Nsengiyumua, un prospère négociant de Kibungo, qui paie amende sur amende pour ne pas tuer ni piller, au point de se ruiner « parce qu'il avait amassé assez de richesses dans son existence pour ne pas la gâcher de sang », explique Innocent.

Valérie Nyirarudodo, qui sort de la maternité avec un enfant en plus des siens. Une maman, domiciliée dans une maison au pied de la forêt de Kayumba, qui gifle ses enfants parce qu'ils dénoncent des Tutsis dissimulés dans une broussaille. De nombreuses personnes qui, selon l'expression de Christine Nyiransabimana, une jeune cultivatrice, « pouvaient bien feindre, paraître loin à l'arrière et revenir le soir sans avoir sali la machette... mais devaient se montrer derrière le groupe ».

Pour finir, mentionnons le cas particulier de conjoints de mariages mixtes, qui sauvent une épouse et quelques parents, malgré une impitoyable sanction. Au contraire de l'administration nazie, qui en général classait les conjoints juifs de mariage mixte d'après leur confession et instruction, juive ou chrétienne, et décidait de leur sort sur ce critère, l'administration d'Habyarimana applique une règle plus simpliste et sexiste. Les maris tutsis doivent être exécutés, et ils le sont sans exception. Les épouses tutsies peuvent être épargnées, avec elles parfois leurs enfants, si toutefois leurs maris hutus acceptent des conditions que résume ainsi Jean-Baptiste Murangira : « ... des femmes tutsies possédées par des Hutus misérables devaient être tuées, mais leurs enfants pouvaient être sauvés. Des femmes tutsies possédées par des Hutus nantis comme il faut pouvaient être préservées si toutefois les maris se présentaient bien visibles dans des corvées de tueries... »

Ainsi l'agent recenseur Jean-Baptiste Murangira sauve son épouse Spéciose Mukandahunga, le juge Jean-Baptiste Ntarwandya sauve son épouse Drocelle Umupfasoni, l'adjudant-chef à la retraite Marc Nsabimana sauve son épouse Annonciata Mukaligo, le directeur de la Poste et quelques autres notables ou cultivateurs prospères protègent leurs femmes respectives. Le premier, à la suite d'aveux spontanés sur « des corvées de tueries », est condamné à la prison. Le deuxième, après deux années d'emprisonnement, est relaxé sur la foi de témoignages amicaux. Son dossier est classé, mais il n'a pas réintégré son bureau au parquet. Le troisième, convoqué plusieurs fois au tribunal et cité dans plusieurs procès, n'est pas poursuivi à ce jour. Qu'ils avouent ou nient, tous trois se montrent peu diserts sur leur comportement à l'époque du génocide et ne revendiquent aucune gratitude publique.

Les connaissances

ADALBERT : C'était possible de ne pas tuer un avoisinant, ou une figure qui attirait de la reconnaissance ou de la pitié, mais ce n'était pas possible de la sauver. On pouvait s'accorder sur une esquivé, décider d'une tricherie de ce genre. Sans toutefois aucune utilité pour le tué. Par exemple, celui qui rencontrait quelqu'un avec qui il avait percé trop de Primus en amitié, il se détournait de côté. Mais un autre venait derrière qui allait s'en charger. De toute façon, dans notre groupe, ça ne s'est jamais présenté.

FULGENCE : Tu pouvais épargner une personne pour lui devoir un service ancien, ou parce qu'elle t'avait donné une vache, mais il arrivait toujours quelqu'un par-derrière qui allait le tuer. La chance n'exemptait aucun Tutsi dans les marais. Ce qui devait être accompli était accompli en toute circonstance. Toi, tu le savais, et finalement tu ne te risquais pas à contrer cette vérité.

PIO : On avançait en équipe, on rencontrait une mêlée de fuyitifs enfouis dans les papyrus et la vase, ce n'était pas aisé de repérer des avoisinants. Si, par malchance, j'apercevais une connaissance, comme un camarade de football par exemple, une pointe piquait mon cœur et je le laissais se faire abattre par un collègue de côté. Mais je devais le laisser en douce, je ne devais pas dévoiler mon bon cœur.

Celui qui hésitait à tuer, à cause de sentiments de tristesse, il devait absolument dissimuler ses mots ; ne rien dire du pourquoi de sa réticence, de peur d'être accusé de complicité. Toutefois ces sentiments n'ont guère duré, ils se sont fait oublier.

ALPHONSE : On tuait tout ce qu'on débusquait dans les papyrus. Il n'y

avait pas à choisir, à espérer ou à craindre quelqu'un en particulier. On était des coupeurs de connaissances, des coupeurs d'avoisinants, des coupeurs tout simplement.

Aujourd'hui, il y en a qui nomment des connaissances qu'ils ont soi-disant épargnées, car ils savent qu'elles ne sont plus vivantes pour les démentir. Ils lancent ces racontars pour s'attirer les faveurs des familles éprouvées, ils inventent des sauvetages pour faciliter leur retour. On blague d'entendre ces stratagèmes marrons.

ÉLIE : On n'avait pas à choisir entre les hommes et les femmes, les nourrissons et les anciens ; tout le monde devait être abattu avant la fin. Le temps nous secouait, le boulot nous tirait les bras, les intimidateurs répétaient : « Celui qui baisse sa machette à cause d'une connaissance, il gâche la bonne volonté de ses collègues. »

De toute façon, celui qui esquivait le geste funeste face à une bonne connaissance, il le faisait par gentillesse envers lui-même, pas envers sa connaissance, car il savait que ça ne porterait aucune grâce à celle-ci. Elle serait abattue de toute façon. Bien au contraire, elle pouvait s'en trouver coupée plus cruellement, d'avoir retardé le boulot un petit moment.

FULGENCE : C'était possible de ne pas se rougir les bras, face à une connaissance, sans lui sauver sa vie pour autant. De toute façon, la connaissance devait être coupée par les suivants. Si tu évitais un avoisinant, il pouvait être coupé avec plus de lenteur ; et toi, tu pouvais être amendé si on t'avait observé. Personne n'était gagnant au final. Ça valait de moins en moins la peine d'essayer d'épargner la vie d'un avoisinant. Une seule fois, j'ai vu un cas de sauvegarde : une grande fille emmenée par un collègue pour de communes commodités ; pas très longtemps, quelques jours tout au plus, puis elle a été condamnée et jetée dans un fossé.

PANCRACE : Puisque les Tutsis étaient éparpillés, dans les profondeurs des brousses et des marigots, il était difficile de partir le matin avec l'idée de qui tu allais trouver. Tu prenais au hasard des papyrus.

Il y avait toutefois des gens qui cherchaient à tuer une personne en particulier. On voyait bien que cela les préoccupait de les dénicher en premier. Ils cherchaient comme s'ils fouinaient, ils se chauffaient de la rater. Soit à cause d'une ancienne chamaillerie, soit pour s'amuser. Soit le plus souvent pour s'approprier, le soir même, un champ bien placé qu'ils lorgnaient depuis longtemps. Celui qui apportait la preuve d'un coupage d'importance, comme

une personne de renom, ou une personne très agile, par exemple, pouvait être récompensé par une priorité sur sa parcelle. Mais d'habitude on chassait sans pensée de cette sorte.

IGNACE : En tout cas, il n'y a jamais eu des conseils, de la part des autorités, de chercher quelque connaissance en priorité. Dans les papyrus, on devait frapper tout ce qu'on trouvait, parce qu'on ne savait pas à l'avance ce qu'on allait trouver. Personne ne devait accaparer le temps des autres, pour s'accaparer des victimes personnelles. Dès que l'occasion se présentait, tu tuais.

LÉOPORD : Nos avoisinants tutsis, on les savait blâmables d'aucune malversation, mais on pensait tous les Tutsis fautifs de nos ennuis éternels. On ne les regardait plus un à un, on ne s'attardait plus à reconnaître qui ils avaient été ; même des collègues. Ils étaient devenus une menace supérieure à tout ce qu'on avait vécu ensemble, qui surpassait notre vision des choses sur la commune. C'est ainsi qu'on raisonnait et qu'on tuait à l'époque.

ALPHONSE : Le chef répétait : « Tuez tout le monde sauf les Tutsies convenablement possédées par des maris hutus ; si ceux-ci montrent un comportement exemplaire dans les tueries. » Raison pour laquelle des Tutsies, par exemple l'épouse de Jean-Baptiste, ont été épargnées au su de ses avoisinants. Tout au contraire, un mari tutsi d'une femme hutue devait être tué en première priorité, avec son épouse, et ses enfants aussi, si elle se montrait protestante.

ÉLIE : Une épouse tutsie, tu pouvais tenter de la préserver. Tu offrais une vache au chef, et une radio ou des objets conjoints aux encadreurs, puis tu distribuais des petites sommes d'argent à ceux qui maraudaient autour de ta maison. Mais si tu ne voulais pas coopérer, ça ne valait pas d'essayer.

Un mari tutsi, ça ne se marchandait pas, il était sur la liste des urgences. Si son épouse commençait à discuter, elle était aussitôt frappée, on lui coupait son mari devant ses yeux pour la décourager. Si elle persistait, elle pouvait être coupée à son tour avec ses enfants.

ADALBERT : Celui qui voulait sauver son épouse tutsie, il était obligé

de montrer grand entrain dans les tueries. Celui qui se montrait malingre ou timide, il savait que c'en était fini pour son épouse. Les rouspétances ou fainéantises la condamnaient.

JEAN-BAPTISTE : Je sais le cas d'un garçon hutu qui s'est enfui dans les marais avec les Tutsis. Après deux ou trois semaines, ils lui ont fait remarquer qu'il était hutu et qu'il pouvait s'en trouver sauvé. Il s'est éloigné des marais, il n'a pas été frappé. Il avait tellement côtoyé de Tutsis dans sa petite enfance qu'il en était un peu bousculé. Son esprit ne savait plus tracer convenablement la différence entre les ethnies. Par après, il ne s'est pas mêlé des tueries. C'est la seule exception. La seule personne vaillante qu'on n'a pas obligée à lever la machette, même par-derrière. Il se voyait que son esprit était dépassé et il n'a pas été pénalisé.

FULGENCE : C'était très préférable de tuer des inconnus à des connaissances, parce que les connaissances avaient le temps de te percer d'un regard extrême avant de recevoir les coups. Le regard d'un inconnu perçait moins aisément l'esprit ou la mémoire.

Marie-Chantal : « Pour une femme, c'était impensable de dissimuler une connaissance, même si tu la côtoyais depuis l'enfance, même si elle te donnait des petites sommes d'argent. Quand la rumeur courait sur une survivante cachée, tu devais la livrer sans tarder à tes avoisinants, tu pouvais même être obligé de la tuer de tes mains. À elle, ça ne la secourait donc pas, sauf à durer un petit nombre de jours pour rien, et à toi ça t'obligeait de faire le plus dégoûtant travail des hommes. »

Innocent : « J'avais un ami très intime à qui j'avais donné une vache. Il était commerçant très à l'aise, serviable, très cordial en toute circonstance. Jadis, il m'avait demandé de prodiguer un enseignement supplémentaire à son fils pour qu'il réussisse l'examen national. Je venais, j'enseignais, je me sentais très à l'aise chez lui comme chez moi. Lui et son épouse invitaient mon épouse et moi à partager des plats, des boissons et des petits cadeaux.

Le jour des tueries, j'ai naturellement pensé à lui. Je lui ai fait demander de cacher mon enfant. Il ne s'est pas présenté à sa porte. Il a fait répondre par son boy que personne n'entre un pas dans sa cour, qu'il n'y avait plus de place chez lui pour le moindre souvenir d'une amitié.

Ces jours-ci, je l'ai revu plusieurs fois en prison en t'accompagnant. On

s'est échangé de traditionnelles étreintes de salutation. Il s'est montré gentil comme auparavant, il m'a dit : "Innocent, tu es un petit frère pour moi. Tu as préservé ta vie et j'en suis heureux. Mais si la situation revenait, je ferais pareillement. Ce destin ne cède devant aucun choix." »

Francine : « Il y a des tueurs qui chuchotaient des noms de connaissance en soulevant les papyrus, et qui leur promettaient protection. Mais c'était une simple ruse pour les encourager à se lever de leur cache d'eau et les couper sans effort de recherche. C'était très périlleux d'être déniché par une connaissance, car elle pouvait te faire souffrir pour le spectacle. »

Berthe : « Autrefois je savais que l'homme pouvait tuer un homme puisqu'il en tuait tout le temps. Maintenant, je sais que même la personne avec qui tu as trempé les mains dans le plat du manger, ou avec qui tu as dormi, il peut te tuer sans gêne. Le plus proche avoisinant peut se montrer le plus terrible. Une mauvaise personne peut te tuer de ses dents, voilà ce que j'ai appris depuis le génocide, et mes yeux ne se posent plus pareil sur la physiologie du monde. »

Les murs du pénitencier

Quand nous lisons des récits de guerre ou vivons des périodes de guerre, nous sommes étonnés de voir à quel point les gens osent affronter leur peur, ou combien ils résistent à la tentation de fuir quand ils le peuvent encore, malgré leur peur. Résistance nourrie de courage, d'illusions et d'espoirs, de naïveté et d'aveuglement, de fatalisme aussi.

Par exemple, lors de la Seconde Guerre mondiale, le refus d'un grand nombre de communautés juives de prendre conscience des menaces d'extermination, qui se concrétisent jour après jour, et de réagir avant que les frontières et ghettos ne se ferment, est encore aujourd'hui surprenant.

Plus récemment, en Bosnie-Herzégovine, l'obstination des musulmans à ignorer les ravages des raids et de la purification ethnique alentour, même lorsque les maisons du village d'à côté s'enflamment et que résonnent les rafales, leur entêtement à rester jusqu'à l'inéluctable arrivée des camions de miliciens, est aussi incompréhensible qu'admirable. Ainsi au Liban, en Sierra Leone ou en Tchétchénie, où les gens, dans des paysages de ruines, s'accrochent si longtemps à leurs « chez-soi » et retardent un exil possible.

C'est pourquoi, lorsque, aux premiers jours de l'été 1994, à la fin du génocide, un peuple de 2 millions de Hutus s'est levé comme un seul homme et a pris en quelques jours, si soudainement, les routes de l'exode, nous avons compris que la peur des armes et de la vengeance des troupes du FPR ne pouvait en être le seul motif. Nous avons deviné, sans penser à le définir, qu'il fallait un moteur psychique d'une efficacité sans commune mesure avec le seul instinct de survie pour entraîner si puissamment vers le Congo cette foule immense qui abandonnait maisons, parcelles, professions, habitudes, sans hésitation ni regard en arrière.

Deux ans plus tard, ces familles sont revenues sur leurs parcelles, sans s'être débarrassées dans les camps de cette culpabilité collective, un sentiment de honte qui aujourd'hui se fonde à la hantise du soupçon, de la punition, de la vengeance ; qui se mêlent aux angoisses, traumatiques, des Tutsis, et plombent une atmosphère que décrit en quelques phrases Sylvie Umubyeyi : « Il y a ceux qui ont peur des collines où ils devraient pourtant cultiver. Il y a

ceux qui ont peur de rencontrer des Hutus sur le chemin. Il y a des Hutus qui ont sauvé des Tutsis, mais qui n'osent plus entrer dans leurs villages, de crainte qu'on ne les croie pas. Il y a les gens qui ont peur des visites ou de la nuit. Il y a des visages innocents qui font peur et qui ont peur de faire peur, pareils à des visages de criminels. Il y a la peur des menaces, la panique des souvenirs. »

Après un génocide, les angoisses sont d'une persistance vertigineuse. Le silence qui en découle sur les collines rwandaises est indicible et incomparable, pour les témoins que nous sommes aujourd'hui, avec les habituels non-dits des après-guerres, sinon au Cambodge précisément. Entre eux seulement les rescapés parviennent à surmonter ce silence. Mais au sein de la communauté des tueurs, innocent ou coupable, chacun compose son rôle de muet ou d'amnésique.

À Nyamata, j'entretiens des relations cordiales, parfois amicales, avec des familles hutues. J'ai des conversations avec des personnes délivrées de tout soupçon, des femmes exemptes de la moindre accusation. Je parle derrière des maisons avec des parents de tueurs, hors des regards ; j'ai auparavant bavardé avec d'anciens caciques du régime Habyarimana exilés en Afrique ou en Europe, sous couvert d'anonymat. Toutes ces conversations sont sans grand intérêt, parfois absurdes. La mauvaise foi, le mensonge et le négationnisme rivalisent avec la gêne et la peur dès que l'on aborde les événements du génocide.

Voilà encore une conséquence singulière d'un génocide : le témoignage des tueurs. Il n'a pas été difficile d'obtenir des récits, sincères et précis, de militaires du Viêt Nam, de tortionnaires de la guerre d'Algérie ou de la dictature argentine, de miliciens de la purification ethnique en Bosnie-Herzégovine, de barbouzes des camps de détention irakiens ou iraniens ; parfois usant de la maxime d'Oscar Wilde : « Donnez un masque à un homme, il vous dira la vérité. »

Mais, au lendemain d'un génocide, les louvoiements des tueurs lambda et de leurs familles dépassent l'entendement, et ils ne peuvent être expliqués par la seule crainte des représailles.

À la fin des entretiens avec les rescapés, je me rends donc au pénitencier de Rilima qui détient les prisonniers de la région, pour mettre des visages et des voix sur les tueurs évoqués par les rescapés. L'une des particularités des récits des rescapés était en effet que, dissimulés dans la boue, sous les papyrus, pendant les chasses, ils n'avaient presque jamais vu les tueurs, décrits seulement à travers ce que leurs mouvements et cris laissaient imaginer.

Mais j'y vais avec l'intuition que les conversations dans la prison seront aussi pénibles et vaines qu'au sein des familles hutues, sur les collines. Intuition fautive ; dès les premières rencontres, la discussion avec des prisonniers s'avère de nature différente : beaucoup plus directe et concrète. Par la suite, la succession des visites confirme l'idée que seul un tueur emprisonné peut raconter, seul un tueur qui n'a pas encore vécu une période de liberté va raconter. Manifestement, plus les Hutus sont libres sur leurs parcelles, moins ils le sont de leurs paroles. À l'inverse, plus les murs de la prison sont épais, plus ils encouragent les narrations, protégeant leurs auteurs de la vindicte des victimes qui pourraient connaître un nom, des collègues et voisins qui les accuseraient de trahison, ou des enfants qui éprouveraient de la honte.

À preuve, quand Ignace, le premier de la bande à sortir libre du pénitencier grâce à son âge, en janvier 2003, donc après les entretiens, retournera sur sa parcelle de Nganwa, il marmonnera sur sa participation au livre et refusera d'aborder les sujets discutés et enregistrés dans le jardin de Rilima.

Pourtant, très vite, il s'avère aussi que ces murs ne sont pas suffisants. Il faut aussi entamer le dialogue avec le tueur à un moment particulier de sa vie de prisonnier. C'est-à-dire quand l'instruction de son dossier est bouclée, qu'il est condamné à une peine plus ou moins longue. Un moment où il sait que son récit ne peut plus influencer la décision de la justice, et où il pense qu'il ne va pas être confronté avec l'extérieur pendant une longue durée.

Le moment, aussi, où il a franchi le pas des aveux – aussi ténus soient-ils –, c'est-à-dire où il accepte de décrire certains de ses actes, où il admet peu ou prou une participation volontaire dans les massacres. Que le tueur reconnaisse une implication, quels que soient ses calculs et malices, est en effet indispensable. S'il nie tout, ou s'il décharge mécaniquement sa responsabilité sur autrui, s'il récuse la moindre initiative individuelle, s'il dément la moindre adhésion intellectuelle au projet et nie un minimum d'intérêt ou de plaisir à l'exécuter, on retrouve les litanies entendues dans toutes les familles sur les collines : « ... ce n'était pas moi, c'étaient les autres... », « ... je n'étais pas là, je n'ai rien vu... », « ... si les Tutsis ne s'étaient pas enfuis, ce ne serait pas arrivé... », « ... je ne voulais pas, mais j'étais forcé... », « ... si je ne l'avais pas fait, un autre l'aurait fait en pire... », « ... je n'y suis pour rien, à preuve, j'ai toujours eu des amis tutsis... »

D'où l'importance de s'adresser à un groupe, en l'occurrence une bande de copains de Kibungu, unis depuis le début, qui acceptent et discutent des conditions des entretiens entre eux, se consultent entre les rendez-vous, pour affronter ensemble leurs souvenirs de tueurs.

Les souffrances

ADALBERT : Il y en a qui ont beaucoup maltraité parce qu'ils tuaient de trop. Leurs tueries leur étaient goûteuses. Ils avaient besoin d'un enivrement, pareil à celui de qui appelle de plus en plus fort sa bouteille.

La mort animale ne les contentait plus de façon satisfaisante, ils se sentaient frustrés quand ils abattaient simplement un Tutsi. Ils voulaient de l'effervescence. Ils se sentaient comme lésés si le Tutsi mourait sans mot dire. Raison pour laquelle ils ne frappaient plus sur les parties mortelles, pour savourer les coups et mieux entendre les cris.

FULGENCE : Les souffrances mettaient à jour la méchanceté ou la gentillesse naturelles de chacun. Il y avait des gens féroces qui nous excitaient à faire souffrir. Mais ils étaient le très petit nombre. Le grand nombre se montrait gêné de ces souffrances terribles.

Sauf bien entendu pour le fuyard qui nous avait trop fait suer à courir dans les marigots, on terminait le boulot seulement comme il faut. Toutefois je remarquais que les porteurs de fusil ne visaient jamais les fugitifs quand ils voulaient les éparpiller pour les suiveurs ; ils tiraient en l'air de crainte de les envoyer vers une mort trop rapide.

PANCRAE : Les tortures étaient des activités supplémentaires, suite à des décisions individuelles ou de petites assemblées. Elles étaient seulement des distractions, comme une récréation au milieu d'un long labeur. Mais les consignes n'étaient que de tuer simplement.

Il y en a qui tuaient lentement parce qu'ils étaient apeurés, d'autres parce qu'ils étaient faiblards, d'autres parce qu'ils étaient je-m'en-foutistes, d'autres par férocité. Moi, je frappais vite sans être préoccupé de ça. Je ne pensais pas à ces satanismes, je me dépêchais de finir le programme de la journée.

ALPHONSE : Il y en a qui s'amusaient de leur machette sur les Tutsis, pour se montrer habiles à la ronde. Ils fanfaronnaient pour répandre des vantardises plus tard dans la soirée. Il y en a qui s'attardaient de leur machette simplement pour punir. Si un Tutsi avait épuisé un fauteur dans une course-poursuite, il pouvait être taquiné de la pointe de la machette, ce pouvait être terrible pour lui. C'était comme montrer le mauvais exemple, sauf qu'il ne restait plus de vivants pour le remarquer.

JEAN-BAPTISTE : Il y a eu des souffrances extrêmes sur des personnes notables, des négociants de renom. Donc pour les punir de leurs méfaits passés ou leur faire cracher la cachette de leurs économies. Il y a eu aussi des souffrances sur des personnes avec qui on avait eu un différend tenace ; un marché qui ne s'était pas réglé ou une discorde sur des piétinements de vaches, par exemple. Mais elles étaient le petit nombre. Il n'y avait aucune consigne en ce sens. Les chefs répétaient : « Tuez, et vite, c'est tout. Il ne sert à rien de lambiner. »

Au Congo, sur le chemin du retour, j'ai connu des fauteurs poussés par la folie dans le lac Kivu. Une terreur les a plongés dans un engloutissement. Ils pensaient que la mort les accueillerait avec plus de clémence dans les eaux que sur les collines. Des menaces atroces se sont agitées dans tous les sens quand s'est approché le retour. La terreur leur promettait des détails d'une mort redoutable, puisqu'ils avaient eux-mêmes coupé en grand nombre d'une manière redoutable. Mais ils étaient des exceptions.

PIO : Il y a eu des souffrances volontaires et des souffrances involontaires, si je puis dire. Car nombre de Tutsis finissaient dans les hurlements de coupures simplement à cause de manquements techniques. C'étaient des blessés qu'on abandonnait remuants par précipitation, par inattention, par dégoût de ce qui venait d'être accompli, plus que par méchanceté. C'étaient des souffrances par laisser-aller.

LÉOPORD : J'ai vu des cas de collègues qui s'attardaient devant leur prise pour la faire souffrir durablement.

Mais souvent ils laissaient la personne inachevée simplement parce qu'ils étaient trop pressés d'aller piller. Par exemple, ils donnaient le premier coup de machette et ils apercevaient un vélo, et hop, ils préféraient monter sur le vélo plutôt que de terminer le boulot. Pareil pour un toit de tôles impeccables. C'était de la gourmandise plus que de la méchanceté. Moi, je

faisais confiance au temps pour chacune de ces occupations. Je tapais juste et court, je tapais juste pour faire.

ÉLIE : La souffrance était à la convenance de chacun, du moment qu'il faisait son boulot par ailleurs. Les intimidateurs ne donnaient aucun conseil en particulier pour encourager les souffrances ou pour les décourager. Ils répétaient : « Juste on tue, et ça va. » Nous, on s'en fichait. Si un collègue devait blaguer une victime, on continuait le chemin. Mais je dois dire que les achèvements de blessés étaient trop négligés. Même si ce n'était pas par méchanceté, ce n'était pas par gentillesse.

ALPHONSE : Sauver les nourrissons, ce n'était pas praticable. Ils étaient abattus contre les murs et les arbres, ou ils étaient coupés directement. Mais ils étaient tués plus rapidement, rapport à leur petite taille et parce que leurs souffrances n'étaient d'aucune utilité. On a dit qu'à l'église de Nyamata, on a brûlé des enfants dans l'essence, c'était peut-être vrai, mais c'était le petit nombre dans un brouhaha de premier jour. Par après il n'a pas duré. En tout cas je n'ai plus rien remarqué. Les nourrissons ne pouvaient rien comprendre du pourquoi des souffrances, ça ne valait pas de s'attarder sur eux.

FULGENCE : Quand on voyait les Tutsis qui serpentaient dans les marigots, ça faisait rigoler des gars. Certains les laissaient traîner davantage pour blaguer davantage. Mais ce n'était pas le cas de tout le monde. Il y en a qui s'en fichaient, ils ne s'attardaient pas à ces moqueries. Si c'était plus facile de les attraper serpentant, c'était mieux et c'était tout.

ADALBERT : Quand on apercevait une petite assemblée de fuyards qui tentaient de s'échapper en rampant dans la boue, on les traitait de serpents. Avant les tueries, on les appelait normalement cancrelats. Mais pendant, c'était mieux adapté de les appeler serpents, à cause de leur attitude, ou de vauriens, ou de chiens, parce que chez nous on ne considère pas les chiens ; en tout cas des moins que rien.

Pour certains d'entre nous, c'étaient des moqueries distrayantes sans conséquence. L'important était de ne pas les laisser s'échapper. Pour d'autres, c'étaient des insultes revigorantes. Elles facilitaient le boulot. Les auteurs se sentaient moins gênés d'insulter et de cogner sur des rampants en haillons que sur des personnes correctement debout. Parce qu'ils se montraient moins semblables dans cette position.

Clémentine : « Parfois les hommes revenaient de leur expédition en poussant devant eux un fugitif. Ils l'arrêtaient au centre de négoce. Ils lui enlevaient la montre et les souliers. Parfois aussi ils lui ôtaient ses vêtements. En tout cas au début des tueries, car après les fugitifs étaient tellement gueux qu'il n'y avait plus rien de valable à retirer.

Ces condamnés étaient surtout des connaissances qui avaient tenté de tricher. De se faire passer pour des Hutus par exemple. Ou des personnes qui avaient été riches et importantes auparavant. Ou des connaissances mal aimées tout simplement à cause de querelles anciennes.

Les tueurs appelaient tout le monde à regarder. Toutes les femmes et les enfants s'assemblaient sur la place du spectacle. Il y a des gens qui tenaient encore une boisson à la main, ou leur nourrisson dans le dos. Les tueurs leur coupaient les membres, ils leur écrasaient les os à l'aide d'un gourdin sans toutefois les tuer. Ils voulaient qu'ils durent. Ils voulaient que l'assistance prenne des enseignements de ces tourments. Les cris fusaient de tous côtés. C'étaient de bruyantes kermesses, très rares et très suivies. »

Jean : « Il n'y avait plus d'école, plus de loisirs, plus de jeux de ballon et consorts. Quand il y avait une séance de coupage en public, comme à l'église ou au centre de négoce, tous les enfants venaient s'assembler. On n'était obligés ni d'un côté ni de l'autre. Celui qui n'était pas avisé était attiré par les cris. On regardait tous les détails de sang. On pouvait se presser devant ou derrière, selon la curiosité. C'était nos seules occupations de groupe. »

Sylvie : « Tous les petits enfants ont tout vu des tueries publiques. Même s'ils refusent d'en parler aujourd'hui, ils laissent parfois échapper des mots qui prouvent qu'ils assistaient à ces spectacles de supplice. Ils devaient bien regarder pour l'exemple et la distraction. Les plus grands, au-dessus de douze ou treize ans, pouvaient même parfois participer. Même s'ils ne tuaient pas de leurs bras, ils partaient avec les chiens à dénicher les fugitifs dans leurs cachettes de brousse. C'était leur activité pendant toutes ces semaines sans école, sans jeux, sans église. Avec les pillages.

Il est impossible de prononcer un nombre, mais beaucoup d'enfants ont tué. Il y en a qui racontent qu'ils étaient dégoûtés, qu'ils étaient apeurés, mais étaient obligés de couper, par leur papa ou maman. Le grand nombre est totalement muet dès qu'il entend parler des tueries, même des années passées. Être muet ne permet ni de conclure ni de changer. »

LÉOPORD : Un jour, le conseiller a déclaré : « Une femme couchée n'a plus d'ethnie. » Par après ces paroles, des hommes capturaient des filles et les ramenaient pour femmes sur leur parcelle. Beaucoup craignaient les remontrances de leur épouse et forçaient les filles en plein travail de tuerie dans les marigots, sans même se cacher de leurs camarades derrière des papyrus.

Il y a des filles qui ont sauvé leur existence grâce à ça, ou pour un temps long qui tient encore maintenant. Surtout si elles étaient attrapées par des mains de militaires, qui n'avaient personne à la maison. Dans les mains de cultivateurs, ça ne pouvait évidemment pas durer.

Clémentine : « Mon époux tutsi s'était enfui dans les marais. J'avais mis au monde, la première semaine des tueries, dans une maison délaissée, parce qu'ils avaient enflammé notre maison. Des cohabitants de passage grinçaient contre le nouveau-né. Ils haranguaient à la porte : "Celle-là est bien des nôtres, mais son fils est tutsi. Il n'a plus sa place vivant." Quand ils se montraient trop menaçants, je devais me coucher sous eux pour préserver la vie du petit. Comme ils se le racontaient entre eux, ça se répétait souvent. »

PANCRACE : Il se disait souvent le soir et même dans les veillées d'aparavant : « Voyez ces Tutsis comme ils présentent des tailles allongées. Voilà pourquoi ils se montrent si fiers et nous considèrent comme des gens subalternes. Voilà pourquoi leurs filles sont si prisées. » Donc à l'heure venue des tueries, si un tueur au mauvais œil attrapait une victime un peu grande dans les roseaux, il pouvait bien la cogner aux jambes, à l'endroit des chevilles par exemple, et les bras pareillement, et la laissait coupée plus court sans un coup fatal. Même si elle n'était pas si grande, du moment que c'était une femme.

Des gars en bonne forme

Deux itinéraires mènent au pénitencier de Rilima. L'un est une piste sableuse qui relie des hameaux écrasés de chaleur. L'autre, pédestre, coupe à travers la savane et permet aux familles des trois collines de s'y rendre en sept ou dix heures de marche, selon le poids des ballots qu'elles amènent les jours de visite.

Le pénitencier en briques beiges se dresse, telle une forteresse, sur une butte d'où l'on surplombe le lac Kidogo, et plus loin des marais du fleuve Nyabarongo qui réapparaît dans le paysage après un détour. Partout ailleurs, des immensités désertiques de terre et de broussailles, verdies çà et là par des oasis de maïs et de haricots stoïques. Rilima règne sur la zone la plus sèche du Bugesera.

Dans *Dans le nu de la vie*, j'écrivais ceci : « La muraille de la bâtisse carcérale, sans miradors ni rouleaux barbelés, domine un monticule. Un portail de fer orange laisse se glisser les prisonniers autorisés à sortir. À cinquante mètres de cette porte, on est saisi, à la fois par le vacarme des orchestres qui rivalisent de rythmes et de chants, et par une suffocante odeur de transpiration, sans doute aussi de tambouille et d'immondices. Un seul regard à travers l'ouverture permet de deviner l'indescriptible promiscuité qui règne à l'intérieur des murs. »

Deux ans plus tard, cette description n'appelle aucune correction. La population s'élève encore à environ 7 500 prisonniers, dans des locaux construits pour en accueillir trois fois moins. Ils dorment par blocs de cinq cents, sur des lits métalliques superposés, le plus souvent matelassés avec des cartons et des couvertures. Environ cinq cents dorment dans la cour, abrités sous des bâches en plastique.

Cependant, malgré le surpeuplement, l'hygiène des prisonniers s'est considérablement améliorée grâce aux effets de la politique de réconciliation nationale, aux financements internationaux spécifiques à ces pénitenciers, à l'intervention quotidienne de la Croix-Rouge, au point de surpasser nettement celle des villageois des plateaux désertiques alentour, surtout au moment des épidémies de malaria et des grandes sécheresses. L'administration fournit la

farine de maïs et de sorgho, les haricots, le bois de chauffage et deux heures d'électricité quotidiennes. La Croix-Rouge complète le ravitaillement en huile, matériel de nettoyage et de couchage, médicaments, et distribue d'insolites uniformes roses impeccablement taillés.

Le réveil des prisonniers est fixé à 5 h 30. Ceux qui entament la journée par la prière se réveillent mutuellement une demi-heure plus tôt. À 6 heures commence la corvée d'eau, qui consiste à puiser dans le lac, en un ininterrompu va-et-vient de bidons portés à dos d'homme, quelque quarante mille litres destinés à la boisson et à la toilette. L'unique repas de la journée est servi, bloc après bloc, de 9 à 15 heures. S'y ajoutent des extra, en provenance des familles et du marché noir.

Dans le même temps, les escouades s'en vont au travail sur les soixante-dix hectares du pénitencier, sur les chantiers de la région, dans des ateliers de ferronnerie, d'horlogerie, de mécanique, de coiffure. Le travail, facultatif et bénévole, ne rapporte que de modestes avantages, sauf bien sûr aux cuisines de la prison, qui engraisent les heureux élus ainsi que les conseillers juristes, les chefs et les prédicateurs qui viennent prélever leurs émoluments directement dans les marmites. Le clergé des multiples églises se partage les après-midi pour les offices religieux, et la journée du dimanche par tranche de deux heures.

Les visites sont autorisées pour tous les prisonniers deux fois par semaine. Mais, après des heures de marche et des heures d'attente autour de l'enceinte, les familles peuvent parler avec le prisonnier quelques secondes tout au plus, dans un charivari d'exclamations, d'ordres et d'échanges de victuailles très décourageant. La plupart des prisonniers n'ont été visités qu'une ou deux fois depuis le début de leur internement. Cette absence de lien avec le monde extérieur accentue leur isolement.

Les gars de la bande de Kibungu sont en bonne forme physique et psychologique, normalement nourris et soignés. Ils souffrent de la promiscuité, mais d'aucun mal ou manque susceptible de modifier leur comportement envers nous.

Sur les conseils d'Innocent, je contacte d'abord les deux personnes qui ont un ascendant sur le groupe : Jean-Baptiste Murangira, ancien fonctionnaire de N'tarama, aujourd'hui animateur d'une association de repentis ; et Adalbert Munzigura, hier meneur *interahamwe* à Kibungu, aujourd'hui responsable de la sécurité en prison, chef de la bande hier et aujourd'hui. Après leur accord, nous rassemblons la bande pour lui exposer le projet et en discuter les règles.

De notre côté, nous nous engageons à : ne rien divulguer des entretiens ni aux juges, avocats, directeurs, ni aux amis de cabaret à Nyamata, ni aux parents des victimes ou à leurs propres familles ; ne rien publier avant la fin de leurs procès et les verdicts définitifs de leurs condamnations, afin que leurs

récits ne puissent ni les desservir ni les servir.

Leur collaboration collective est rémunérée en provisions de sucre, sel, savon, boissons sucrées, médicaments listés par eux. Une autre forme d'échange très appréciée consiste à leur apporter des nouvelles de leurs familles, chez qui nous passons dans l'après-midi et à qui nous transmettons leurs messages.

De leur côté, ils sont libres de se retirer à n'importe quel moment, momentanément ou définitivement, sans conséquences pour leurs collègues. De fait, personne ne le demandera.

Ils doivent adopter une attitude commune quand ils ne veulent pas répondre à certaines questions. S'ils les jugent mauvaises ou embarrassantes, ils signalent leur refus de répondre en quelques mots, ou par un silence ; si possible ils explicitent leur refus ; mais ils s'engagent à ne pas mentir et raconter n'importe quoi.

Cette règle, apparemment simple et acceptée d'emblée, s'avère dans les premiers temps un sujet de discussions épuisantes, parfois tendues, car les gars ne peuvent s'empêcher de reproduire, face à Innocent et moi, leur système de défense élaboré à l'attention de la justice, de leur famille ou de leur conscience, en mêlant plus ou moins spontanément ou tactiquement trop de mensonges à leurs récits. Cela m'oblige d'ailleurs à rompre les entretiens avec deux d'entre eux, à les exclure du groupe, car leur entêtement à proposer des narrations invraisemblables, à nier des évidences, à se complaire dans un nihilisme benêt, devient stérile.

Mais, au terme de ces incompréhensions et de ces tâtonnements, les autres admettent peu à peu cette façon de ne « zigzaguer avec la vérité » que par le silence, et finalement ils « zigzaguent » de moins en moins. D'ailleurs, chacun zigzague à sa façon, les uns dessinant de très larges courbes qui semblent ne devoir jamais finir, d'autres se contentant de courts crochets à l'occasion, comme nous le verrons plus loin.

Pio ou Alphonse par exemple, très influençables au sein de la bande, appliquent l'accord à la lettre dès qu'ils se trouvent seuls. Léopold refuse carrément le joker du silence et répond à toutes les questions. Adalbert se montre imprévisible, un jour il dit n'importe quoi, un autre parle avec une totale franchise. Élie éprouve le besoin de vider le sac certains jours, d'autres non. Ignace ou Jean-Baptiste ne s'éloignent jamais de la bordure...

Malgré cette règle, ces récits comportent certainement plusieurs mensonges, un ou deux que je connais, d'autres pas encore. Par exemple, le premier meurtre de Jean-Baptiste et ses circonstances diffèrent de ce qu'il décrit. Une cultivatrice hutue, qui à l'époque assiste à la scène, témoigne que Jean-Baptiste n'est pas désigné et contraint de tuer sa première victime comme il le raconte, mais qu'il se montre au contraire très volontaire ; au point de tuer dans la foulée un couple de personnes âgées près du cabaret. Après hésitation, je choisis de laisser la version de Jean-Baptiste telle quelle, parce que, malgré sa fausseté délibérée, elle reflète une vérité plus essentielle

sur l'atmosphère d'excitation, un état d'esprit et le chantage exercé sur les maris des femmes tutsies. Et qu'il n'est pas de règle sans exceptions.

L'administration rwandaise se montre coopérative. Le ministre de l'Intérieur nous accorde des autorisations de visites et d'entretiens sans restriction.

Le directeur du pénitencier, lui, pose trois conditions. *Primo*, les entretiens doivent avoir lieu à l'extérieur de la première enceinte du pénitencier, hors des blocs de couchage et de la cour, afin de ne pas provoquer d'attroupements de prisonniers. *Deuzio*, les entretiens avec Joseph-Désiré Bitero, à cause de sa condamnation à mort, doivent se faire sous la surveillance d'un gardien armé et assis à une dizaine de mètres. Cette présence n'a aucun effet car le garde ne peut entendre nos conversations à cette distance, et s'en désintéresse complètement ; et surtout parce que Joseph-Désiré, ancien instituteur, s'exprime couramment en français, au contraire du garde. *Tertio*, les entretiens sont interrompus le dimanche, jour de repos.

Et Dieu dans tout ça ?

ADALBERT : Le samedi après la chute de l'avion, c'était jour de répétition routinière de la chorale, à l'église de Kibungo. Nous avons chanté des cantiques en bonne entente avec nos compatriotes tutsis, nos voix s'entremêlaient encore en chœur. Le dimanche matin, nous sommes revenus pour la messe, à l'heure dite ; eux ne sont pas arrivés. Ils s'étaient déjà enfuis dans les brousses de peur de représailles. Ils avaient poussé devant eux leurs vaches et leurs chèvres. Ça nous a grandement frustrés, surtout un dimanche. La colère nous a bousculés à la porte de l'église. Nous avons laissé le Seigneur et nos prières à l'intérieur, pour rebrousser chemin vers nos maisons à grands pas. Nous avons échangé nos vêtements endimanchés contre les vêtements des champs, nous avons saisi des machettes et des massues. Nous sommes partis directement en tuerie.

Dans les marais, j'ai été nommé chef des tueries parce que j'ordonnais intensément. Dans les camps du Congo pareil. En prison, j'ai été nommé chef charismatique parce que je chantais intensément. Je me plaisais dans les alléluias. Je me sentais balancé de bon cœur entre ces strophes joyeuses. J'aimais sans faiblir l'amour de Dieu.

Un jour, pendant que j'entonnais des cantiques à pleins poumons, j'ai senti de la gêne à me réjouir de ces paroles religieuses, sans mot dire sur ce que j'avais fait aux tués. J'ai regardé tous ces collègues prieurs en uniforme de prisonnier. J'ai pensé : On pardonne à ceux qui nous ont offensés sur la terre comme aux cieux et on tripote tout ce qu'on a fait dans les marais. J'ai pensé : Nos chants s'envolent si sonores qu'ils doivent bien être entendus en dehors de la prison. Toutes ces bénédictions, promises dans le Livre aux gens de bonne volonté, m'ont tourmenté à cause de ma mauvaise volonté.

Voilà pourquoi j'ai accepté de commencer à avouer un peu, d'abord à Dieu, ensuite aux autorités ; et pourquoi j'ai accepté de vous raconter.

ALPHONSE : Le jeudi, quand on est entrés dans l'église de N'tarama, les gens se tenaient couchés dans la pénombre. Les blessés visibles entre les

bancs ; les valides dissimulés sous les bancs ; les morts dans les travées jusqu'au bas de l'autel. Ce n'est que nous qui faisons du tapage.

Eux ils attendaient la mort dans le calme de l'église. Pour nous, ça n'avait plus d'importance de nous trouver dans une maison de Dieu. On a vociféré, on a blagué, on a ordonné, on a insulté. On a vérifié personne par personne, en inspectant les visages, pour achever tout le monde consciencieusement. Si on avait un doute sur l'agonie d'un participant, on traînait son corps dehors pour l'inspecter à la lumière du ciel.

Moi, j'avais été sincèrement baptisé catholique, mais je sentais préférable de ne pas prier traditionnellement pendant ces tueries. Il n'y avait rien à demander à Dieu quant à ces saletés. Toutefois, pour rattraper le sommeil de certaines nuits, je n'ai pas pu m'empêcher de me prosterner en cachette et atténuer, en timides pardons, des craintes ténébreuses.

PANCRAE : Les hommes ne sont pas créés par Dieu de la même façon. Il y a des tueurs au bon cœur qui acceptent de se confesser. Il y a les tueurs au cœur dur qui nourrissent leur haine dans le silence. Ceux-là sont très dangereux car la foi ne ramollit pas leur caractère. Ils ne manquent aucune séance des emplois du temps religieux. Ils se lancent dans des prières et des cantiques à cœur joie, ils ne négligent aucune mimique religieuse comme les signes de croix ou les agenouillements consorts. Ils se montrent doués pour la religion, mais en leur for intérieur ils savent qu'ils doivent recommencer à tuer. Ils vont patienter jusqu'à la prochaine opportunité.

FULGENCE : J'étais le commis religieux, celui qui accommodait les assemblées de chrétiens sur la colline de Kibungu. En l'absence du prêtre, c'est moi qui officiais pour les services ordinaires.

Pendant les tueries, j'ai choisi de ne pas prier Dieu. Je devinais que ce n'était pas valable de le mêler à ça. Ce choix s'est présenté naturellement. Toutefois, quand la peur me serrait brusquement dans la nuit, si j'avais trop fait dans la journée, je demandais comme faveur personnelle à Dieu de me permettre d'arrêter une petite quantité de jours suivants.

Dieu nous avait préservés du génocide jusqu'à la chute de l'avion du président, par après il a laissé Satan gagner la partie. Voilà mon point de vue. Puisque c'est Satan qui nous a poussés dans cette situation, c'est Dieu seul qui peut nous juger et nous punir. Pas les hommes, qui sont dépassés par la puissance de ces deux-là, en tout cas dans cette situation surnaturelle.

Moi je sais que Dieu seul peut comprendre ce que nous avons fait. Lui seul a regardé dans le détail, lui seul sait qui a trempé ses bras et qui ne l'a pas fait. Et pour ces derniers, pour Lui, c'est bien vite compté.

IGNACE : Les prêtres blancs s'étaient enfuis aux premières escarmouches. Les prêtres noirs étaient devenus des tueurs ou des tués. Dieu gardait le silence et les églises pouvaient des cadavres qu'on avait délaissés dedans. La religion ne trouvait pas sa place dans nos activités. Nous n'étions plus des chrétiens ordinaires pour une petite période, nous devons oublier nos devoirs appris dans le catéchisme. Il nous fallait donc d'abord obéir aux chefs. Et à Dieu seulement par la suite, très longtemps après, pour se confesser et faire pénitence ; quand le boulot serait terminé.

PANCRAÏE : Dans les marigots, des chrétiens pieux se sont transformés en tueurs féroces. En prison, des tueurs très féroces se sont transformés en chrétiens très pieux. Mais il y a aussi des chrétiens pieux qui se sont transformés en timides tueurs, et des tueurs timides qui se sont transformés en chrétiens très pieux.

Cela s'est déroulé sans raison visible. Chacun a contenté sa foi à sa manière sans consigne particulière, puisque les abbés étaient partis ou pris la main dans le sac. En tout cas, la religion s'est arrangée de ces changements de croyance.

ÉLIE : Dieu et Satan apparaissent bien contrastants dans la Bible et dans les sermons de l'abbé. Le premier éclate de blanc et doré, le second de noir et de rouge. Mais dans les marais, les couleurs étaient celles de tous les marigots de boue et de feuillages pourrissants. C'était comme si Dieu et Satan s'étaient accordés pour nous embrouiller la vue. Je veux dire qu'on s'en fichait de l'un et de l'autre.

Une fois, on a déniché une petite assemblée de Tutsis dans les papyrus. Ils attendaient les coups de machette avec des prières. Ils ne nous suppliaient pas, ils ne nous demandaient pas grâce ou seulement de leur éviter la souffrance. Ils ne nous adressaient rien. Ils ne semblaient même pas s'adresser au ciel. Ils priaient et psalmodiaient entre eux. On s'est moqués, on a rigolé de leurs *amen*, on les a nargués sur la gentillesse du Seigneur, on a blagué sur le paradis qui les attendait. Ça nous a encore plus chauffés. Maintenant le souvenir de ces prières me tiraille trop le cœur.

PIO : Dans les marais, on n'entendait aucun cri d'enfant, pas même des murmures. Ils patientaient dans la boue en silence. C'était grand-chose.

Quand on dénichait une femme qui portait un nourrisson, il ne prononçait aucun mot de crainte. C'était miraculeux si je puis dire.

Nombre de Tutsis ne demandaient plus merci, ils accueillait la mort comme ça, entre eux. Ils n'espéraient plus rien, ils se savaient privés de toute espérance de grâce et s'en allaient sans aucune prière. Ils se savaient abandonnés de tout, même de Dieu. Ils ne lui adressaient plus rien. Ils étaient en train de partir dans la souffrance pour le rejoindre et ils ne lui demandaient plus rien, ni réconfort, ni bénédiction, ni bienvenue. Ils ne priaient même plus pour écarter la frayeur d'un terrible trépas.

C'était trop surprenant, c'était surnaturel ! Même les animaux qui ne savent rien de la pitié, rien de la souffrance, rien du Mal ; ils crient terriblement au moment du coup fatal.

Ce mystère nous poussait vers beaucoup de discussions. On cherchait des explications à ces Tutsis qui partaient vers la mort sans rompre leur silence. Ça pouvait nous faire peur en quelques occasions, la nuit, car il se disait que le calme de ces gens devait être d'un mauvais augure divin.

JOSEPH-DÉSIRÉ : Moi, je suis né hutu, je ne l'ai pas choisi, c'est Dieu. J'ai massacré des Tutsis, puis les Tutsis ont tué des Hutus. J'ai tout perdu, sauf la vie pour le moment. Je ne reconnais plus ma propre existence dans ce chaos. C'est Dieu seul qui peut l'apercevoir, la veiller et la guider.

Au fond qu'en est-il ? Il y en a qui ont tué et qui profitent sur leurs collines ou dans une villa à l'étranger, d'autres qui ont tué et qui peinent dans la cour des condamnés à mort. Pourquoi Dieu a dirigé les uns vers une direction bienheureuse et les autres vers les épreuves de la souffrance ? Moi, je ne sais pas. Je me trouve là, dans le purgatoire de la prison, mais je respire toujours grâce à la puissance de Dieu. J'ai peur de ma peine capitale avant toute chose. On a tous peur de mourir avant son jour, puisqu'on reste humain en toute situation. C'est pourquoi j'ai choisi de confier à Dieu mon destin. C'est lui seul qui pouvait arrêter un génocide, c'est lui seul qui peut me comprendre, c'est lui seul qui peut sauver ma vie désormais. Aucun humain ne peut s'intercaler entre lui et moi. Voilà ce que je veux croire désormais.

LÉOPORD : On ne considérait plus les Tutsis comme des humains, ni même comme des créatures de Dieu. On avait cessé de considérer le monde comme il est, je veux dire comme une volonté de Dieu.

Raison pour laquelle ça nous était aisé de les supprimer. Raison pour laquelle ceux d'entre nous qui priaient en cachette le faisaient pour eux, jamais pour leurs victimes. Ils priaient pour demander qu'on oublie un peu leurs crimes, ou qu'on leur accorde un petit pardon, et ils retournaient dans le marigot au matin.

De toute façon, c'était plus qu'interdit de prononcer une parole bienveillante sur les Tutsis, à Dieu ou à n'importe qui. Même après leurs morts, même pour un nouveau-né. Même un prêtre ne devait pas profiter de son privilège avec Dieu pour prier pour l'âme d'un Tutsi. Il risquait trop s'il se faisait entendre.

JEAN-BAPTISTE : Seuls les chiens et les animaux sauvages s'aventuraient dans l'église et pénétraient sa puanteur d'abattoir. Nous, quand on longeait l'enclos de l'église pour descendre dans les marais ou à Kanzenze, cette puanteur nous détournait encore plus de la lecture des Évangiles.

Vraiment, le temps ne souhaitait plus qu'on se préoccupe de Dieu et on l'a exaucé. Dans le fond, on savait que le Christ n'était pas de notre côté dans cette situation, mais puisqu'il ne disait rien par la bouche des prêtres, ça nous contentait.

ÉLIE : Tous les grands personnages ont tourné le dos à nos tueries. Les casques bleus, les Belges, les directeurs blancs, les présidents noirs, les personnes humanitaires et les cameramen internationaux, les évêques et les abbés, et finalement même Dieu. A-t-il observé ce qui se déroulait dans les marais ? Pourquoi n'a-t-il pas plongé son courroux dans nos regards de tueurs ? Ou lancé un petit signal de réprobation pour sauver plus de chanceux ? Qui pouvait entendre son silence dans ces terribles moments ? On était abandonnés de toute parole de remontrances.

Le dimanche matin, les émissions de radio ne passaient plus de messes comme auparavant. Mais il se répandait des ouï-dire encourageants de messeigneurs de renom qui arrivaient de Kigali. On entendait parfois des cantiques et des chorales à la radio. C'étaient des cassettes sans sermons ; mais cette musique religieuse contentait celui qui se sentait inquiet. Elle lui rappelait les dimanches ordinaires, elle lui faisait du bien.

JEAN-BAPTISTE : On ne pouvait demander aucune précision au temps pour un si long programme. Il se montrait complaisant, il voulait simplement qu'on ne se préoccupe plus de Dieu. Donc, on obéissait et on continuait à tuer jusqu'à atteindre le dernier. Même si le travail durait à cause des pillages et des fatigues de boisson, on ne doutait pas puisque personne ne pouvait stopper le travail. Mais Dieu s'est intercalé dans les tueries pour accélérer la marche des *inkotanyi*. Finalement Dieu n'a pas accepté une conclusion définitive, c'est la leçon.

Marie-Chantal : « Maintenant, plus les tueurs se sentent coupables, plus ils vont à l'église. Pareillement, plus les survivants se sentent traumatisés, plus ils vont à l'église. Coupables et victimes se serrent les épaules sur la première ligne des prieurs comme s'ils avaient oublié. Avant la guerre, la religion n'était pas chaude comme maintenant. Maintenant, un grand nombre s'accrochent aux prières et aux chansons pour traverser la vie bouleversée. Un grand nombre de prédicateurs se contentent de cette situation. Même s'il n'y a pas de sentiments secourables entre les prieurs, il n'y a pas de sentiments fâcheux dans les églises. Il n'y a pas de peur comme sur les collines.

Moins les gens se portent des yeux d'entente et d'entraide les uns sur les autres, plus ils regardent les figures religieuses avec amour sur les murs.

Pour Joseph-Désiré, j'avais pensé qu'il pouvait bien être tué à un moment ou à un autre à cause de ses activités. Mais la prison pour toujours, ça non. Alors, on s'échange des versets bibliques recopiés sur des petits papiers, grâce à des familles visiteuses, parce qu'on ne trouve pas grand-chose à se dire sur notre nouvelle situation. »

Clémentine : « Chemin faisant sur la route du Congo, les Hutus portaient en exil les fardeaux des vaincus et des maudits.

Un nombre disait que l'exil était un châtement du ciel. Un nombre disait que le châtement devait être plus tourmentant. Ils fuyaient le danger sur des routes entre la honte et la peur. Dans les camps du Congo, ils se sentaient menacés de tous côtés et aussi de Dieu. Ils craignaient les punitions ordinaires et extraordinaires pour ce qu'ils avaient fait. Ils se disaient que, de ces choses surnaturelles commises de leur machette, surgirait un châtement tout aussi surnaturel. »

LÉOPORD : À force de bien tuer, de bien manger, de bien accaparer, on se sentait tellement gonflés d'importance qu'on se fichait bien de la présence de Dieu. Ceux qui prétendent le contraire sont des menteurs retardataires. Il y en a qui prétendent aujourd'hui qu'ils ont adressé des prières pendant les tueries. Ils mentent, personne n'a même jamais entendu un *Ave Maria* et consorts, ils essaient seulement de resquiller devant leurs collègues dans la file du repentir.

En vérité, on pensait qu'on pouvait désormais se débrouiller sans Dieu. La preuve, on tuait même le dimanche sans même s'en apercevoir. Voilà tout.

Un banc sous un acacia

Nous arrivons à Rilima en début de matinée, à la fin de la corvée d'eau, amenant souvent des parents de détenus qui chargent le véhicule de sacs de farine. Nous nous garons le long de la muraille, dans une voie où vaquent les détenus affectés aux travaux d'entretien ou de comptabilité. Cette voie est bordée de jardins et de pavillons qui abritent les bureaux et les logements des fonctionnaires pénitentiaires ainsi que les stocks. La dernière maisonnette accueille une crèche pour les enfants de prisonnières, conçus en captivité suite aux aléas de la promiscuité ou de complicités plus ou moins heureuses.

Un gardien nous attend, toujours le même, qui note les noms des deux personnes avec qui nous souhaitons nous entretenir dans la journée. Pendant qu'il part les chercher dans la forteresse, nous saluons brièvement le directeur, ses collaborateurs, des gardes et des prisonniers promus. J'évite pour ma part la fréquentation des procureurs et des avocats en visite, afin de ne pas éveiller de méfiance chez les détenus. Innocent, d'un caractère passionné et anxieux, ne parvient jamais à surmonter une irrépressible envie d'engager des discussions sans fins, avec d'innombrables connaissances, libres ou emprisonnées, qu'il croise à tout instant.

Les entretiens avec les prisonniers sont individuels et confidentiels, pas seulement vis-à-vis de l'extérieur. Rien de ce qui est dit par l'un n'est jamais rapporté à un autre de la bande, ne fût-ce que pour obtenir une précision sur un événement. Promesse *sine qua non* pour qu'ils racontent, sans s'être concertés entre eux préalablement, et pour éviter des stratégies de réponses semblables à celles de leur défense face aux juges.

Quand une incompréhension ou un blocage surgissent de manière persistante, toute la bande est convoquée et nous en discutons.

À l'arrivée des deux prisonniers, vêtus de leur uniforme rose – façon

bermuda, pyjama ou costume, selon les goûts de chacun –, nous distribuons les colis du jour. Nous échangeons confidences, anecdotes et rumeurs de la prison, des collines, de Nyamata, du pays, de ce qui s'entend à la radio. Puis nous nous installons dans le jardin d'une maison avec l'un d'eux, tandis que l'autre attend son tour dans un jardin à côté, profite du bon air et du calme, à se reposer ou papoter avec des copains, loin de la foule de la cour.

Nous nous asseyons face à face sur deux bancs, le long d'une haie. Les branches de l'acacia qui nous ombrage ploient sous une multitude de nids de tisserins jaune et noir dont les gazouillis stridents découragent toute oreille indiscreète. La mise en marche du magnétophone signale le début de l'entretien, en français, ou en kinyarwanda traduit par Innocent.

À ce propos, des lecteurs du précédent livre ont évoqué l'influence du traducteur sur la langue, si particulière, des rescapés. Sylvie et Innocent, les deux interprètes, avaient compris qu'une retranscription des textes *in extenso* était la première étape nécessaire, pour passer de l'oral à l'oral écrit. Ils avaient donc si finement et fidèlement traduit qu'il est impossible, même à un Rwandais francophone, de distinguer les récits traduits et ceux livrés directement en français par le rescapé. Il en est de même pour ces récits, même si le mode d'expression des tueurs est aussi différent que leur motivation à s'exprimer.

Quels que soient la personne, l'ambiance du jour, le sujet, l'entretien dure environ deux heures. Après ce laps de temps, soit Innocent montre des signes de colère compréhensibles, soit à mon tour je m'exaspère, soit, le plus souvent, l'écœurement, l'ennui ou le ras-le-bol consomment notre concentration à tous deux. Bref nous fatiguons. Nous éprouvons le besoin, parfois subit, de sortir de l'univers dans lequel notre interlocuteur nous a plongés de sa voix imperturbable.

Le prisonnier, lui, bien au contraire, conserve une égale disponibilité quels que soient le sujet abordé et la tournure de la discussion ; et il semble souvent déçu ou désolé par son interruption. Disponibilité ne signifie pas volubilité. Mais, si parfois il se cantonne dans un silence d'une durée indéterminée, ou s'obstine dans un mensonge absurde, jamais il ne manifeste de lassitude ou de mécontentement. En soi, sa façon calme de raconter, sur un ton presque monocorde, se distingue radicalement de celle des rescapés.

Il serait inadmissible de comparer les récits des rescapés et de leurs tueurs. Mais il ne l'est pas de comparer, brièvement, leur façon de les livrer.

Lorsque je commençais un entretien enregistré avec un rescapé, c'était chaque fois le début d'un moment totalement imprévisible. Le dialogue pouvait durer cinq minutes ou cinq heures. Il était souvent interrompu par des

larmes, des silences intraduisibles, des digressions, parfois anodines et gaies, sur la vie de tous les jours, des considérations sur la guerre ou sur l'agriculture. Il était entrecoupé par la visite d'un intrus, les caprices d'un enfant, une Primus ou une balade à pied, ou un trajet en voiture.

Il arrivait que le rescapé, homme ou femme, présente plusieurs versions différentes d'un même événement d'un jour à l'autre.

Le plus souvent pour une raison expliquée avec délicatesse par Angélique Mukamanzi, une jeune femme de Kanzenze : « Il y a aussi des gens qui modifient sans cesse les détails d'une journée fatale parce qu'ils pensent que, ce jour-là, leur vie a cueilli la chance d'une autre vie qui méritait tout autant. Mais, malgré ces zigzags, les souvenirs personnels ne s'échappent pas des mémoires... Les gens choisissent certains souvenirs, selon leur caractère, et ils les revivent comme si cela se passait l'année dernière et pour cent ans encore. »

Ou pour cette autre raison que décrit Janvier Munyaneza, berger et lycéen à Kibungo : « Toutefois, à cause du temps, je sens bien que ma mémoire trie mes souvenirs comme elle veut, sans que je puisse contrebalancer ; pareil pour les collègues. Certains épisodes sont très racontés, alors ils grossissent grâce à tous les ajouts des uns et des autres. Ils se maintiennent transparents si je puis dire... D'autres épisodes sont délaissés et ils s'obscurcissent comme dans un songe... Mais je sais que nous ne sommes plus intéressés à inventer ou à exagérer ou à cacher comme à la libération, parce que nous ne sommes plus embrouillés par la peur des machettes... »

En toute circonstance, il était simple de parler avec franchise de ces « zigzags ». Parfois la personne s'arrêtait net, car, comme le dit Marie-Louise Kagoyire, une commerçante de Nyamata : « ... montrer notre cœur à un étranger, parler de ce que nous ressentons, mettre à nu nos sentiments de rescapés, ça nous choque au-delà d'une limite. Quand l'échange des mots devient trop carré, comme en ce moment avec vous, il faut marquer un point final. »

Ou au contraire, il fallait attendre plusieurs rencontres gentilles et polies, de plus en plus décourageantes, pour entendre Francine Niyitegeka, cultivatrice et commerçante de Kibungo, déclarer : « Bon, si tu viens demain, on va parler... », simplement parce qu'elle venait de surmonter un blocage, en l'occurrence parvenir à parler de sa non-liaison avec son fiancé dans les marais en ces termes « On vivait sans plus aucune intimité. On se sentait trop éparpillés pour trouver des vrais mots à s'échanger et des gestes de gentillesse à se toucher. Je veux dire que, si on se croisait, ça n'avait plus d'importance, ni pour l'un ni pour l'autre ; puisque, avant toute chose, chacun était préoccupé de se sauver de son côté... »

C'était bouleversant de voir combien ces rescapés prenaient de risques dans leurs narrations. Ils n'hésitaient pas à se laisser submerger par leurs souvenirs, leurs troubles, leurs douleurs. Ils acceptaient de franchir des interdits ou de raviver des cauchemars. Très souvent, ils racontaient des

souvenirs et pensées qu'ils n'avaient encore jamais racontés. Ils se montraient étonnés de ce qu'ils avaient dit ou de ce que d'autres avaient dit. Ils chuchotaient, s'enflammaient, se durcissaient ou s'attendrissaient. D'un jour à l'autre, le ton de leur voix n'était jamais le même. Même si leur histoire changeait en cours de récit, il fallait les écouter sans réserve.

Les tueurs, eux, ne se laissent jamais submerger par rien. Leur mémoire peut les tromper à cause de la déformation normale du temps, rien de comparable avec les chocs et les blocages de leurs victimes.

Chacun d'eux maîtrise ses paroles à sa manière. Élie, par exemple, s'efforce de façon touchante de transmettre au plus près ce qu'il ressent, Ignace à l'inverse répond par un premier mensonge systématique afin de peaufiner sa réponse. Tous se laissent aller à de plus en plus de sincérité au fil des rencontres, et tentent plus souvent de se livrer. Néanmoins ils demeurent presque toujours en deçà d'une ligne jaune. Ils parlent d'une voix monocorde qui accentue notre malaise. Leur ton s'avère d'ailleurs plus complexe qu'il y paraît, et trop équivoque pour permettre d'en conclure à l'indifférence de leurs auteurs.

Il est vraisemblable que leur réserve est dictée par la prudence ou par la perplexité, souvent par une étrange insensibilité, mais aussi peut-être par la décence. Rappelons qu'ils n'ont pas encore vécu de face-à-face avec des rescapés depuis leur retour. Nous y reviendrons plus loin.

On peut noter enfin une différence de vocabulaire. Les rescapés utilisaient un vocabulaire cru, imagé et précis pour raconter les faits. Ils employaient sans cesse les termes « boulot », « couper » ou « tailler », empruntés aux travaux des bananeraies, pour désigner le geste meurtrier de la machette. Jeannette Ayinkamiye dit : « Moi je sais que lorsqu'on a vu sa maman se faire couper si méchamment... on perd à jamais une partie de sa confiance envers les autres. Je veux dire qu'on ne pourra plus jamais vivre avec les gens comme auparavant... » Ou Berthe Mwanankabandi : « Comme d'autres ne pouvaient s'empêcher de tenter un dernier geste de bras pour éviter la machette qui devait les couper et qui les ferait souffrir davantage. Ce refus nous lie à la nature... »

Par ailleurs, ils parlaient tous du génocide, utilisant ce mot, *itfembabwoko*, nouveau dans leur langue ; à défaut le mot « tuerie », *ubwicanyi*, avec une étonnante lucidité sur sa signification.

Ainsi Jeannette : « Quand il y a eu un génocide, il peut y en avoir un autre, n'importe quand dans l'avenir, n'importe où ; si la cause est toujours là et qu'on ne la connaît pas. »

Édith Uwanyiligira : « Pendant le génocide, le rescapé a perdu sa

confiance en même temps que le reste, et ça l'embrouille plus qu'il ne le sait. Il peut douter de tout, des inconnus, des collègues, même de ses avoisinants rescapés... Comprenez bien, le génocide ne va pas se dissiper dans les esprits. Le temps va retenir les souvenirs, il ne va jamais accorder plus qu'une petite place au soulagement de l'âme. »

Innocent : « Le génocide n'est pas vraiment affaire de misère et d'un manque d'instruction... En 1959, les Hutus avaient tué, chassé, pillé sans relâche les Tutsis, mais ils n'avaient pas imaginé un seul jour les exterminer. Ce sont les intellectuels qui les ont émancipés, en leur inculquant l'idée de génocide et les débarrassant de leurs hésitations. »

Berthe : « Le génocide pousse vers l'isolement ceux qui n'ont pas été poussés vers la mort. »

Sylvie : « Je dois préciser qu'après un génocide, certains mots n'ont plus le sens d'auparavant, certains mots perdent leur sens carrément, et celui qui écoute doit être aux aguets des modifications... »

À l'inverse, les tueurs n'utilisent qu'exceptionnellement le mot génocide, et uniquement lorsqu'ils évoquent la responsabilité des autorités, les consignes venues de la capitale, des intellectuels, bref des autres, jamais lorsqu'il s'agit d'un événement dont ils sont les protagonistes. Ils préfèrent le remplacer par les mots « massacres », *itsembatsemba*, ou plus souvent « guerre », *intambara*, assimilant ainsi leurs actes aux guerres des générations précédentes ou d'autres pays africains.

« Au fond, explique Innocent, s'ils prononcent parfois ce mot "génocide" dans une réponse, c'est juste par dissipation, parce que tu l'as utilisé dans la question et que le temps ne leur en propose pas un autre assez vite. Sinon, ils l'esquivent, comme d'un mot tracassant. Ils cantonnent leurs souvenirs en tueries coutumières. En leur for intérieur, ils ne s'intéressent pas au mot, sauf à considérer les pénalités qu'il peut causer. » De la même façon, ils ne prononcent quasiment jamais le mot « rescapé », auquel ils préfèrent substituer les mots de « personne éprouvée » ou de « survivant ».

Toujours dans cette logique, les tueurs, lors des premières rencontres, tentent d'utiliser un langage militaire pour décrire leurs activités. « Alors a commencé la terrible bataille des marais », ose Pancrace Hakizamungili, qui parfois donne l'impression d'être le plus cynique ou le plus indifférent de tous ; ou : « ... on guerroyait le plus souvent à la machette parce qu'on ne disposait pas d'autre arme... », dit le bigot Fulgence Bunani. Très vite, face à notre incrédulité ou à notre irritation, ils y renoncent pour revenir à un vocabulaire plus réaliste. Ils racontent qu'ils « tuaient », « cognaient », « abattaient », mais ils évitent de dire qu'ils « coupaient ».

En conclusion de ces remarques lexicologiques, voici une anecdote qui illustre l'état d'esprit de ces derniers et la nécessité – évoquée précédemment – d'entreprendre ces récits avec un groupe d'individus, et non avec des individus isolés.

Au cours des premiers entretiens, les gars nient tout, avec une placide obstination, dès qu'ils sont interrogés sur leur propre participation. Eux n'ont personnellement rien vu, rien fait, voilà tout. Avec Innocent, nous sommes stupéfaits de leur aplomb. Surtout, nous ne comprenons pas la contradiction entre, d'un côté, leur acceptation collective à raconter après moult débats et, d'un autre côté, leur négationnisme invraisemblable dès qu'ils commencent à parler. De discussion en déception, j'en arrive à penser que ces récits sont en fait irréalisables, tout en ne parvenant pas à expliquer leur accord chaque fois réitéré. Ils n'ont *a priori* pas grand-chose à gagner, sinon prendre un peu de bon temps dans un jardin ombragé.

La clef de l'énigme survient par hasard quand, sans m'en rendre compte, je passe parfois du « tu » à un « vous », non pas de politesse, mais pluriel. Chaque fois, comme par enchantement, les réponses deviennent précises, et je finis par comprendre le lien de cause à effet.

Par exemple, à la question « Peux-tu détailler ton emploi du temps au début de la matinée... ? » ils répondent : « Je me levais, j'allais sur la parcelle pour tailler le sorgho et compter les chèvres... »

Mais à la question « Peux-tu détailler votre emploi du temps au début de la matinée... ? » ils répondent : « On se levait le matin à l'aube, on se regroupait sur le terrain de football vers 9 heures... puis on descendait dans les marais et on fouillait les papyrus à l'aide des machettes... »

En fait, si chacun accepte de raconter, isolément, son expérience du génocide, tous éprouvent le besoin de s'abriter derrière une syntaxe plus diluée, de remplacer le « je » par un « on » plus collectif. Pour aborder certains sujets très intimes, tels que « La première fois », « Et Dieu dans tout ça », j'attends un moment de plus grande complicité, souvent à la fin des rencontres, lorsque nous nous sommes habitués les uns aux autres.

Remords et regrets

ADALBERT : Je fais très souvent le même rêve. Je vois les champs, les chemins d'eucalyptus, les bananeraies devant ma maison. Je rêve en nostalgie des étendues de plantations vertes que je n'ai pas revues depuis le génocide. Je rêve de chez moi à Kibungo. Des forêts, des bananeraies et du fleuve là-bas, et de la fraîcheur à l'ombre, sans personne pour me bousculer et me contrarier.

Mais pour les rêves éveillés ou les souvenirs tenaces, je considère seulement ceux des premiers jours, quand c'était encore nouveau pour moi de tuer les Tutsis. Les autres souvenirs, les expéditions suivantes de tous les jours, par exemple, se sont effacés sous le couvert de l'habitude.

FULGENCE : On n'oublie rien de ce qui s'est passé pendant les tueries. Les détails sont bien là quand on veut puiser dedans. Toutefois certains collègues ont tendance à retenir les moments néfastes et graves ; d'autres au contraire les bons moments, comme l'abondance et le bien-être. Moi, je ne me débarrasse pas des souvenirs de moments graves, je regrette d'avoir mal jugé les événements et les gens qui ont été tués. J'ai mal pensé, j'ai mal viré, j'ai mal agi. Un mal sabote mes jours et trempe mon existence dans la misère.

Toutefois ces morts et ces gestes de tueries ne pénètrent pas mes rêves ; en tout cas ils ne me laissent pas d'images affreuses au réveil. La nuit ne se montre jamais grondante, sauf quand je suis éveillé dans l'obscurité. Je peux me sentir tremblant dans ce moment-là. Je ne sais pas dire pourquoi, si c'est à cause de la souffrance d'un mauvais coucher, ou de mon devenir prisonnier.

IGNACE : Je pense que le temps va me permettre de laisser les souvenirs pénibles à Rilima, quand je vais quitter. Je vais plier les mauvaises pensées dans l'uniforme de prisonnier. Je pense que je vais revenir chez moi avec une mémoire de bonne facture, pour recommencer une existence de bon entrain.

Mais le souvenir de la galerie de mine où l'on a enfumé les Tutsis vivants, celui-là, il ne va jamais me lâcher. Je le sens bien dissimulé derrière mon esprit. Il va me ronger sur la colline. Et c'est grand-chose. Il va me guetter à l'improviste puisque j'habite non loin des mines.

Je n'avais pas prévu que ce souvenir me tenaille si méchamment. Je crois que c'est à cause de l'odeur des brûlures, je crois qu'il est surnaturel que des hommes tuent des hommes par le feu.

ALPHONSE : Je revois des spectacles de chasse sanglante et de pillage dans mes rêves. Parfois c'est pourtant bien moi qui reçois le coup de machette, et qui m'éveille tremblant. Celui-là veut me couper et me saigner. J'essaie de savoir par qui je suis cogné, mais la peur me dissimule le visage de celui qui me veut du mal. Je ne sais s'il est hutu ou tutsi, un avoisinant ou un *inkotanyi*. Je voudrais savoir s'il est une victime, pour demander pardon à sa famille et en espérer la tranquillité ; mais l'homme dormant refuse.

Mon épouse a dit que j'aurais des regrets de soûlard ; que j'avais tellement tué et tellement bu que je ne saurais jamais ni combien de personnes ni quelles personnes. Moi, c'est d'abord celui-là que je voudrais connaître. C'est à lui que je dois proposer un arrangement de paix.

Ce rêve me tenaille, mais il n'est pas fréquent, au contraire. C'est surtout la terrible vie de la prison qui découpe mon sommeil.

Je crois que nous sommes tous pareils la nuit. Ce sont nos propres malheurs qui accaparent plus facilement nos cauchemars que les malheurs des autres. Nos souffrances de prisonniers repoussent celles des autres, de jour et de nuit, je ne vois aucun mystère à cela. Je crois que mon sommeil va retrouver un repos convenable quand je vais récupérer ma liberté et ma vie d'autrefois.

JEAN-BAPTISTE : Je rêve souvent que je marche en liberté sur le chemin de N'tarama. J'avance entre les arbres familiers. Je me sens frais et à l'aise, et je suis content. Je me réveille enveloppé de nostalgie sur ma couche.

D'autres nuits, le rêve bascule dans le malheur. Je revois en rêve des personnes que j'ai tuées de ma main. Quand ça survient, il ne manque aucun des terribles détails de sang et de peur. Ni la boue, ni la chaleur des poursuites, ni les collègues. Il ne manque que les cris. Ce sont des tueries silencieuses, comme lentes, mais tout aussi terribles. Mes rêves sont variés en prison, tantôt graves, tantôt calmes, ils découlent peut-être des situations variées de ma vie ici. Quand je suis souffrant ou bien portant. Qui peut me dire s'ils vont changer quand j'en sortirai ? Moi, j'espère qu'ils vont m'oublier.

Tous les prisonniers vivent malheureusement depuis le génocide. Beaucoup se plaignent de leur sort, mais pas au point d'en appeler une issue

fatale. Je ne connais aucun cas de personne rongée de remords ou de cauchemars jusqu'à l'extrême. Je ne connais aucun cas de suicide en prison depuis sept ans que j'y suis. Il y a une dizaine de cas de gens qui mangent des ordures, déchirent leurs vêtements, serpentent à terre ou hurlent des songes éveillés. Mais déraisonner jusqu'à se donner à la mort, jamais.

PIO : La nuit me ramène parfois sur le terrain de foot où la nostalgie m'attend. Je rencontre en rêve d'autres joueurs de l'équipe, ceux qui sont morts et ceux qui sont éparpillés. Moi, je jouais avec un numéro 9 dans le dos, j'étais très percutant en attaque. Quand je me réveille, je crois encore un petit moment que le match va continuer. À mon départ de prison, j'espère qu'on recommencera le football entre vivants, pour se rapprocher. Les autres rêves tombent facilement dans l'oubli, où ils ne peuvent plus m'ennuyer.

Les souvenirs sont plus tenaillants que les rêves. À Rilima, il y en a qui font semblant de ne se souvenir de rien parce qu'ils ont peur du châtiment ici-bas ou là-haut. Ils racontent des détails de la vie après, ou même avant les tueries, mais rien pendant, ou ils énumèrent simplement des bagatelles.

Ils trichent, ils trichent avec eux-mêmes pour essayer de gagner la partie. Ils jouent la comédie d'une sorte de folie. Ils oublient leurs malheurs et cela leur convient de se tromper de la sorte. Mais je ne croise personne qui soit devenu sincèrement fou au point d'oublier sincèrement qu'il a tué.

Dans le camp des Tutsis, ce doit être très différent. Je ne connais pas leur situation, mais je pense que cette folie peut bien exister chez ceux qui ont échappé aux tueries. Celui qui a partagé son existence avec un nombre de morts ; je veux dire celui qui a regardé un nombre de va-et-vient fatals en attendant son tour, celui qui s'est attendu tomber sanguinolent dans les dernières ténèbres, sa raison peut se gâter. Recevoir le mal, et la souffrance qui va avec, favorise plus la démence que le donner.

Moi, je n'oublie pas ce que j'ai fait de terrible. J'oublie des noms, des jours, des situations, je m'efforce d'oublier des moments pénibles pour attraper des moments calmes. Mais sans espoir de succès longue durée, quant aux chasses dans les marais. Je sens que le remords veille à ne pas alléger ma mémoire.

JOSEPH-DÉSIRÉ : Je ne rêve à rien en particulier, ni sur les massacres, ni sur les camps du Congo. Je veux dire qu'il n'y a aucun rêve qui se répète.

Le sommeil ne laisse guère de place au déroulement de ma vie dépassée.

Ma condamnation à mort, j'y pense tous les jours bien sûr. Nous en parlons tous les jours entre nous, puisque tous les condamnés sont tassés dans un même bloc. Malgré tout, cette condamnation ne me surprend jamais en rêve. La peur non plus ; elle ne m'attend qu'au réveil.

Mon sommeil et ceux qui le visitent n'ont guère changé à Rilima. Je continue de rêver de choses inconnues comme auparavant, de choses que je pouvais imaginer sans les approcher, comme celles dont j'avais envie. Par exemple, après vos visites, peut-être vais-je rêver que je voyage en France, à Paris que je ne connais pas.

PANCRAÏE : Chez les tueurs, la malaria ou le choléra ont beaucoup tué en prison. La peur de la vengeance a tué. La vie misérable ou les bagarres ont tué, mais les regrets jamais. La vie se montre trop vigoureuse contre les regrets et consorts.

Celui qui a tué de trop dans les marais, il a tendance à abandonner ses souvenirs ensanglantés au milieu des cadavres qu'il a laissés. Il veut seulement se rappeler le peu qu'il a fait dans les marais aux yeux de tous, et qu'il ne peut pas nier sans être traité de menteur. Il cache le restant. Il égare les remords trop pénalisants. Sa mémoire se montre solidaire de son intérêt, elle zigzague pour le tirer à travers les risques de punitions.

Clémentine : « Moi, je vois que les rescapés et les tueurs ne se souviennent pas du tout pareillement.

Les tueurs, s'ils acceptent de parler à haute voix, ils peuvent dire la vérité sur tous les détails de ce qu'ils ont fait. Ils ont gardé une mémoire plus naturelle de ce qui s'est passé sur leur colline. Leur mémoire ne se cogne sur rien de ce qu'ils ont vécu, elle ne se sent pas dépassée par de terribles événements. Elle ne s'embrouille jamais dans la confusion. Les tueurs gardent leurs souvenirs à l'eau claire. Mais ces souvenirs, ils les partagent seulement entre eux, parce qu'ils sont risquants.

Les rescapés, ils ne s'entendent pas si bien avec leur mémoire. Elle zigzague sans cesse avec la vérité, à cause de la peur ou de l'humiliation de ce qu'il leur est arrivé. Ils se sentent blâmables d'une autre façon. Ils se sentent plus blâmables d'une certaine manière d'une faute qui leur échappe pour toujours. Pour eux, les morts sont proches, ils sont même touchants. Ils doivent composer de petites associations pour additionner et comparer leurs souvenirs, à pas prudents, sans se tromper. Mais par après, ils vont se rappeler des terribles événements sans peur des embûches.

Les rescapés cherchent la tranquillité dans une partie de la mémoire. Les tueurs la cherchent dans une autre partie. Ils ne s'échangent ni la tristesse ni la

peur. Ils ne demandent pas la même assistance au mensonge. Je crois qu'ils ne pourront jamais partager une part importante de vérité. »

ÉLIE : Quand je rêve à ces temps-là, c'est mon épouse qui apparaît, et la parcelle, et la maison, mais presque jamais les personnes tuées. Sauf l'assistante sociale, évidemment, parce qu'elle était la première que j'ai abattue. Au fond, mes rêves essayent d'esquiver ces moments de tueries.

Pour les souvenirs au contraire, c'est grand-chose, ils me suivent à la trace et souvent me rattrapent.

Je connais des collègues qui espèrent échapper à leurs crimes en les oubliant. Il y en a à Rilima qui prétendent qu'en s'efforçant de ne pas se rappeler on parvient à oublier. Moi, je ne crois pas, en tout cas pour ce qui me concerne. Un souvenir de tuerie, ça s'arrange, ça se modifie avec des menteries, ça va ça vient, mais ça ne se frotte pas.

Aucun prisonnier n'a échangé sa vie contre ses remords. Aucun n'a même essayé ou fait semblant pour gagner quelque apitoiement. En prison, la mort a grandement profité des épidémies, et de la misère infernale, mais jamais des sentiments de honte et consorts.

IGNACE : La vérité : c'est tout aussi désavantageant de la prononcer à la justice, à la population ou à soi-même.

Même pour son for intérieur, c'est plus risquant de se souvenir que d'oublier. Raison pour laquelle j'essaie de me taire à moi-même. Le temps va attendre pour entendre la vérité sur ces choses surpassant les crimes ordinaires.

En prison, un nombre attend un changement de situation pour recommencer. Ils se voient trop fichus dans la période actuelle pour montrer des regrets. Ils disent qu'après tout ce qu'ils ont perdu, ce n'est pas valable. Qu'ils ont marché trop longtemps dans un sens, la machette à la main, pour retourner où rien de bon ne les attend. Ils disent que les souvenirs ne soufflent que des inconvénients. Ils se voient seulement gagnants à réussir une prochaine fois pour de bon.

ADALBERT : Je savais que mes méfaits allaient être repérés au retour du Congo. Mais je préférerais ramener mes fautes dans le pénitencier de ma région, plutôt que les dissimuler dans les forêts du Congo, sans connaissances pour les partager. Je ne sais pas si mon repentir va être accepté, si je vais être épargné. Mais la pénitence, c'est comme la mort, on doit la ramener au plus près de sa colline.

Gaspard, un rescapé : « Si des tueurs viennent prier Dieu à genoux, sur le banc de l'église, pour nous montrer des regrets, je ne peux prier ni avec eux, ni contre eux. Les regrets véritables se disent les yeux droits dans les yeux, pas sur les statues de Dieu. Leur accommodation n'est pas ma préoccupation. »

ÉLIE : En prison et sur les collines, tout le monde regrette évidemment. Mais le grand nombre des tueurs regrettent de ne pas avoir bouclé le boulot. Ils s'accusent de négligence plus que de méchanceté. Ceux qui répètent qu'ils n'étaient pas là aux moments fatals, qu'ils ne se souviennent de rien, qu'ils avaient égaré leurs machettes et des balivernes consorts, ils courbent le dos sous l'espoir d'esquiver le châtement. Dans l'attente de recommencer. Un repentir peut se présenter sous nombre de visages. Mais il ne sert à rien s'il n'est pas le bon.

LÉOPORD : Il y en a qui essaient de montrer des regrets, mais ils tremblent devant la vérité. Ils la contournent à cause de trop d'intérêts contrariés, et s'en retrouvent rejetés en arrière.

Moi, c'est dans un camp du Congo que j'ai senti pour la première fois mon cœur se ronger. J'ai prié dans l'espoir de me soulager, sans réussir. La honte m'attendait fermement à la sortie des prières ou des chants. Alors j'ai commencé à regretter à voix haute, sans me soucier des moqueries qui fusaient dans la bouche des camarades. En prison j'ai raconté toute ma vérité. Elle est sortie sans entraves. Dorénavant, chaque fois qu'une personne me la demande, elle coule pareillement.

À part cette mauvaise vie de prison, je me sens calme depuis que j'ai parlé. J'attends paisiblement de retourner sur ma parcelle. Je ne crains aucun problème à retrouver les travaux de culture sur la colline aux côtés des avoisinants. Au contraire, je suis impatient de ma prochaine vie.

Marie-Chantal : « Le fautif et la victime vont demander à l'oubli une petite protection. Ce n'est pas pour la même nécessité. Ils ne vont pas le demander ensemble. Mais c'est au même oubli qu'ils vont s'adresser. »

Joseph-Désiré Bitero

La sécheresse écrase ce matin-là le pénitencier. Une chaleur brûlante et poussiéreuse marque les visages et ralentit les va-et-vient dans l'allée des pavillons, face à la muraille. Sauf bien sûr les volettements des tisserins qui tressent impassiblement leurs nids globuleux. J'observe ces travaux d'orfèvres, qui pendouillent au bout des branches, en attendant Joseph-Désiré Bitero. Je pense aussi à cette étonnante phrase d'Innocent à son sujet, tout à l'heure dans la voiture : « Lui, dans son caractère, c'était vraiment un garçon jovial, qui souriait de tout et de rien. Les rencontres le mettaient à l'aise. Il était gentil, il pouvait bien partager la boisson et la conversation avec n'importe quel camarade. »

Joseph-Désiré Bitero n'a pas été convié aux discussions préliminaires avec le groupe, car je craignais que son autorité d'ancien chef *interahamwe* de la commune, son aura et son statut de condamné à mort n'accentuent les hésitations du groupe. Je ne le connais donc pas encore le jour du premier entretien, sinon de réputation, grâce aux descriptions faites par beaucoup de gens.

Il arrive vêtu de son uniforme rose, la démarche chaloupée, multipliant de discrets saluts amicaux aux détenus qu'il croise et qui les lui rendent sans exception, suivi à deux mètres par un militaire filiforme. Aussitôt je comprends la remarque d'Innocent. Parce que cerné de regards, Joseph-Désiré sourit. Il semble jovial, il nous dit bonjour gentiment et nous aurait volontiers offert une bière s'il en avait eu sous la main.

Au contraire de la plupart des autres, Joseph-Désiré est né dans une famille enracinée dans la région depuis plusieurs générations, sur la colline de Kanazi, à une demi-heure de Nyamata. Il dit de ses parents : « Ils étaient de bons cultivateurs. Ils n'étaient ni pourvus, ni dépourvus. Ils étaient simplement comme il faut. »

Assez pour l'encourager à poursuivre sa scolarité après le cycle primaire, puis se présenter au concours de l'École normale. « J'étais un élève

satisfaisant. J'ai passé les examens sans le décider. De mon temps, on ne choisissait pas ses études, c'étaient les professeurs et les notes qui envoyaient les élèves vers telle ou telle profession. Pour moi, le sort avait choisi le métier d'enseignant. Quand j'étais enfant, je voyais les enseignants comme des personnes démarquées de leurs avoisinants, bien admises dans les cérémonies, bien écoutées et bien habillées en journée ordinaire, donc admirables. J'ai accueilli mon destin sans tâtonnement. »

De son enfance parmi ses trois frères et quatre sœurs, Joseph-Désiré est incapable de retenir des souvenirs notables. « Ce temps me proposait une existence de petit garçon banal. La maladie m'a épargné, l'école m'a accueilli, le manger ne faisait pas défaut, je saisisais la houe en saison pluvieuse pour une entraide familiale. J'aimais faire les matches de football et les regarder. J'ai vécu dans la maison où je suis né, et où j'espérais mourir. »

Plus tard, il pensera une fois à préciser : « J'ai été élevé dans la crainte du retour des *mwami*, les rois tutsis, et de leurs commandants, à cause de tout ce que les anciens racontaient à la maison : sur les corvées bénévoles et humiliations consorts de cette triste époque pour nous, et sur ce qui se passait de terrible au Burundi pour nos frères. » Né deux ans après l'abolition de la royauté tutsie, l'enfant Joseph-Désiré a grandi dans cette atmosphère hostile, entretenue par l'afflux de réfugiés burundais, mais sans peur réelle d'une tragédie dans la région, il en conviendra à demi-mot.

Jeune homme diplômé, Joseph-Désiré est un gaillard grand et costaud. Il épouse une jolie voisine d'enfance, Marie-Chantal Munkaka, qui donne naissance à trois enfants. Il s'engage en politique très tôt, beaucoup plus tôt que ses copains, certainement sous l'influence de son cousin Bernard, le bourgmestre de Nyamata. « Quand j'ai voulu adhérer à un parti, il n'y en avait qu'un : le MNRD, le parti du président Habyarimana, celui des Hutus comme moi. Celui du bourgmestre et des fonctionnaires. Par après la multiplication des partis, je n'ai pas eu l'idée de changer. Je prêchais les idées du président, celles qui se montraient les plus profitables à mes frères hutus, celles qui combattaient les menaces des rebelles et des chambreurs. Je pensais que ces idées devaient être gagnantes grâce au grand nombre, à l'armée et aux négociations. Ça me convenait. »

Il ajoute : « Avec le multipartisme, les chicanes se sont multipliées d'abord avec les autres partis hutus. C'était grave entre nous. Les Tutsis d'ici, au contraire, ils se distancaient des querelles politiques, ils ne s'occupaient que de leurs affaires, ils ne montraient aucune opinion contrariante. »

Cette remarque n'est pas anodine. Les premières victimes de Joseph-Désiré Bitero, en effet, ne furent pas les Tutsis, mais des Hutus des deux extrêmes. C'est-à-dire pacifiques – favorables à un dialogue avec les rebelles – ou hostiles à toute négociation et partisans d'un conflit à outrance.

Il est crédible lorsqu'il affirme : « Je suis né au milieu de Tutsis à Kanazi. J'ai toujours eu des connaissances tutsies sans même m'en apercevoir. Toutefois, j'ai grandi en écoutant des leçons d'histoire et des programmes de

radio qui parlaient tous les jours de graves problèmes entre Hutus et Tutsis ; tout en fréquentant des Tutsis qui ne posaient aucun problème. La situation s'écartelait d'une trop longue distance, entre les inquiétantes nouvelles qui patrouillaient aux bords du pays, et les gens sans anicroche que nous côtoyions chez nous. La situation devait bien finir par se déchirer, dans le sens du sauvage ou dans le sens du voisinage. »

Toujours est-il que l'engagement politique de Joseph-Désiré est immédiatement total et impétueux. Pourquoi un engouement si brusque ? L'excitation d'une ambition naissante ? La jouissance ou le défoulement d'un trop-plein de puissance physique ? Le plaisir du pouvoir et de l'organisation ? L'intérêt ? Difficile de répondre.

Notons simplement qu'il n'apparaît aucun accident dans son enfance, aucun motif d'humiliation ou de ressentiment, susceptible de nourrir un désir personnel de vengeance. Et que pour un jeune enseignant, accédant à un statut social nouveau mais très mal rémunéré, ce parti omniprésent depuis vingt-cinq ans, celui de son cousin bourgmestre, est le seul tremplin de la réussite. À moins de tenter l'aventure dans la capitale ou dans l'armée, ce que n'ose pas le fils d'un cultivateur qui n'a jamais mis un pied hors de la commune.

Lui résume ainsi sa motivation : « C'était une activité emballante qui pouvait apporter des petits avantages. On se plaisait dans les cérémonies. On voulait la supériorité du pouvoir et toutes ses satisfactions. »

Joseph-Désiré impose sa carrure dans les meetings, sa bonne humeur dans les cabarets. Il achète une maison, modeste mais construite en briques cuites, à Gatara, le quartier des intellectuels et des fonctionnaires de Nyamata. Son épouse Marie-Chantal trouve un poste à la maternité. Dans une même journée, avec la même désinvolture, il fréquente des fanatiques rongés par la rancœur et la haine des Tutsis, et ses potes tutsis.

Innocent dit de lui à cette époque où il le connaissait comme camarade : « Au fond, Bitero, c'était au départ un type bien, qui causait bien, pas du tout d'apparence nuisible. Il ne pensait pas à mal. À part qu'il était de l'autre camp, c'était plaisant de percer la bouteille avec lui. Sans les tumultes de la guerre, il aurait pu rester celui qu'il était. »

Dans son esprit, les tumultes débutent en 1991, lorsque les attaques des *inkotanyi* et le multipartisme décuplent la virulence des nouveaux orateurs qui se mettent à sillonner les régions. À cette époque, Joseph-Désiré se livre aux joies du militantisme dans les organisations de jeunesse. « J'avais pour tâche d'encadrer les jeunes Hutus, les empêcher de se fourvoyer dans le brigandage ou dans les autres partis, explique-t-il. Je les poussais à se rapprocher des discours du président. J'organisais des entraînements de gymnastique, des jeux et des réunions d'explication. Mais la guerre virait mal. L'armée rwandaise ne se tenait plus au front. On devinait une débandade cachée. Elle attisait la méchanceté et la vengeance des politiciens. Nous, les militants, on

était enivrés de consignes, on acquiesçait. »

Le concernant, le mot « acquiescement » est un euphémisme, car deux ans plus tard, en 1993, Joseph-Désiré est élu président de la jeunesse du parti. « Je ne sais pas pourquoi les gens m'ont élu président. Je ne sais pas comment ils me voyaient. Je crois qu'ils avaient confiance parce que j'étais instruit et très volontaire. Ils savaient que je n'étais pas hésitant. » Président de la jeunesse recouvre une fonction explicite : chef des milices *interahamwe* de la commune, qu'il rechigne à prononcer : « C'est trop complexe car le sens du mot *interahamwe* a viré entre ma nomination et les massacres. Quand j'ai accepté, je n'avais pas l'idée de tuer, sauf peut-être si une nécessité se présentait. Je veux dire que je n'avais pas l'idée de tuer pour tuer. »

Vrai ? faux ? Quand cette idée est-elle née ? Quand s'est-elle ancrée ? Il ment à cette dernière question, puisqu'il réfute toute préméditation avant l'assassinat présidentiel. « Sa mort nous a secoués, la panique nous a jetés dans les tueries, je me suis retrouvé au beau milieu du génocide... »

Parmi les témoignages sur cette période de gestation, celui de Christine, native de Kanazi, comme lui, et cultivatrice d'une parcelle proche, est précis : « Les hommes avaient commencé à discuter de massacres dans les cabarets en 1992. Je me rappelle très bien, à cause des brouhahas des partis. Après les premiers meetings des nouveaux partis, avaient surgi des comités *interahamwe* dans les communes, et le courant n'était plus passé entre nous. Le président de la commune de Nyamata était Joseph-Désiré. Il parcourait les logis des Hutus, il leur fournissait des explications sur les périls des *inkotanyi* de l'Ouganda, il vérifiait que les outils étaient bien aiguisés derrière les sacs de haricots. Je me souviens bien parce que son pied a renversé un jour la marmite dans la cour. C'était pendant la saison sèche avant les tueries. »

Entre décembre et mars, ce qui conforte la thèse d'Innocent lorsqu'il affirme au sujet de Joseph-Désiré : « À partir de janvier, trois mois avant le génocide, son caractère s'est complètement transformé. Si j'entrais dans le cabaret où on avait nos habitudes puisqu'on avoisinait, il se taisait jusqu'à ma sortie. Il savait bien qu'il allait me tuer... »

De tous les gars de la bande, Joseph-Désiré est le seul qui imagine concrètement le génocide à l'avance. Deux mois avant, il commence à examiner les machettes. Dans la nuit qui suit l'assassinat d'Habyarimana, il se réunit avec les caciques de la commune. Le premier jour des tueries, il se distingue dans la grand-rue, sa machette à bout de bras, puis entre en tête dans l'église.

Il admet d'ailleurs : « J'avais le privilège d'être un chef, je devais montrer le bon exemple. Je voulais être félicité. » Les huit semaines suivantes, il libère sa formidable énergie au four et au moulin : le soir en réunion d'organisation, le matin dans les marais de Nyamuyza, l'après-midi à Kibungo, N'tarama ou dans les rues de Nyamata à discuter, à encadrer tous les Adalbert de la région et leurs groupes.

Sans négliger pour autant sa famille ni son épouse Marie-Chantal, qui

raconte, reproduisant ainsi une image d'Épinal sur les criminels de guerre : « Il passait souvent à la maison. Il ne portait jamais d'armes, pas même sa machette. Je savais qu'il était chef, je savais que les Hutus étaient en train de couper les Tutsis. Avec moi, il se montrait gentil. Il vérifiait qu'on ne manquait de rien. Un jour, il a même fait escorter à Kabgayi la seconde femme de son beau-père parce qu'elle avait du sang tutsi.

Au fond, il était imbibé de mauvaise politique mais pas de mauvaises pensées. Il se montrait doux avec les enfants. Je ne voulais rien lui demander sur les méchancetés conjoints qui se répandaient partout. Pour moi, il était l'homme aimable que j'avais marié. » Elle ajoute : « Aujourd'hui, quand il fait passer un mot de prison, il s'écarte du changement. Il se montre joyeux, il ne commande rien, il envoie des conseils et des encouragements, il garde ses souffrances en cachette. »

Lui-même dit, pour expliquer son retour du Congo et l'inéluctable condamnation qui l'attendait à son arrivée : « Je savais les prisons archi-pleines et le grand nombre de prisonniers qui mourraient. Mais je voulais rentrer au pays, que ma famille raccroche la chance d'une vie normale sur la parcelle, je ne voulais pas que mes filles finissent en souillons dans des forêts inconnues. »

Son procès débute deux ans et demi plus tard, le 26 mai 1998, à Nyamata. À la barre, Joseph-Désiré adopte une attitude stupide, insupportable, mais non dénuée de témérité et de fermeté.

Il plaide coupable mais ses aveux sont rejetés car il nie l'essentiel de ses crimes, récuse ses responsabilités et plaide la discipline collective. Il ne montre guère de compassion envers ses victimes non plus. D'ailleurs, lors de nos entretiens, il ne donnera à aucun moment l'impression de se concevoir comme un ancien salaud.

Par ailleurs, il n'implore nullement la pitié de ses juges, n'accuse et ne dénonce personne afin de tenter d'échapper à la peine capitale. Il essaie en vain d'exprimer des arguments irrecevables, comme ceux-ci qu'il nous répète : « J'étais plus impliqué parce que j'étais plus obéissant au parti de l'époque... Si je ne l'avais pas fait, ça ne pouvait rien changer, parce que tout le monde s'était accordé, chacun dans sa partie. J'ai pensé qu'il fallait faire au mieux ce qui était à l'époque l'idée juste... » Il se tient droit, sans que l'on sache vraiment la nature de sa maîtrise, ne ploie pas en tout cas sous la réaction de la salle. « Le public se chauffait terriblement parce qu'il était un *interahamwe* de grand renom, les rescapés en première ligne étaient agités. Lui se présentait calme, bien posé et très méfiant », résume Innocent.

Sa défense est sans espoir, mais de toute façon aucune autre ne pouvait modifier le verdict. Il est jugé seul, avant les interventions internationales et gouvernementales en faveur d'une politique de réconciliation nationale. Son procès doit être exemplaire dans la région ; c'est l'une des premières

occasions d'entendre des témoignages de rescapés, d'écouter leurs douleurs et d'apprendre les faits.

Parmi eux Innocent, qui l'accuse d'avoir tué son épouse et son enfant dans l'église.

De son procès, Joseph-Désiré dit aujourd'hui : « Tout ce que j'ai dit, je le répéterais encore aujourd'hui. J'ai été jugé à un moment où les rescapés ressentiaient trop de colère. Ils attendaient un châtiment, les nouvelles autorités voulaient leur accorder une vengeance voyante. Par après j'ai écouté le procès de Monseigneur Misango à la radio. Il a été acquitté. L'ancien secrétaire général de mon parti vit à l'aise chez lui. Il y a même un promoteur national du génocide qui est devenu un court temps Premier ministre avant de s'enfuir affaibli en Amérique. Voilà comment s'arrangent la chance et la malchance dans un parti. Les penseurs ont activé le génocide et les militants en ont payé les pots cassés. »

À un moment, il essaie de se présenter comme le bouc émissaire, la victime expiatoire d'une justice politique, mais il est durement interrompu par Innocent, qui lui fait remarquer que celui qui n'avoue pas n'a pas le droit de se plaindre. À mon tour, je lui rappelle qu'il était un intellectuel et le grand chef des tueurs. Il répond : « J'étais enseignant, j'étais engagé, j'ai obéi, j'ai tué. Dans un parti, n'importe quel chef ne décide pas n'importe quoi. Moi, j'avais un diplôme de pédagogie, mais je n'avais pas à réfléchir sur les slogans politiques de nos encadreurs. Il arrive des situations chaudes où on n'est plus là pour ça. Je n'avais à penser qu'aux manières. » À l'écouter, on se demande s'il ne pense pas sincèrement ce qu'il dit.

À chacun de ses allers et retours, entre son quartier spécial et le jardin de l'allée, il tombe dans les bras d'un ancien comparse, de cabaret ou de tuerie ; il lance des boutades, des œillades, s'enquiert des uns et des autres, teste sa popularité en même temps qu'il essaie de renouer des liens d'amitié, il tente même une réconciliation à la bonne franquette avec Innocent. De son espace de détention, très exigü et pénible, il se plaint peu, sinon qu'il génère des rhumatismes. En face des gardiens et du directeur, il fait preuve d'obéissance, sans morgue ni servilité. Il ne réclame aucune aide pour lui, mais pour ses filles qu'il ne verra sans doute plus. Il essaie en permanence de transformer les entretiens en discussions géopolitiques ou historiques dans lesquelles disparaît son itinéraire personnel.

Il dit : « La source d'un génocide, vous ne la verrez jamais, elle est enfouie trop profond dans les rancunes, sous une accumulation de mésintelligence dont nous avons hérité la dernière. Nous sommes arrivés à l'âge adulte au pire moment de l'histoire du Rwanda, nous avons été éduqués

à l'obéissance absolue, à la haine, nous avons été gavés de formules, nous sommes une génération malchanceuse. »

Il dit aussi : « Il y a des situations qui font chanter si on est gagnant ou qui font pleurer si on est perdant », plagiant sans le savoir une phrase connue de Servatius, l'avocat d'Adolf Eichmann lors du procès de ce dernier à Jérusalem : « ... il est des actes pour lesquels vous êtes décoré si vous êtes vainqueur et envoyé à l'échafaud si vous êtes vaincu... »

Le 24 avril 1998, le gouvernement décrète une première et unique journée nationale pour l'exemple. Ce jour-là, trente-trois personnes sont exécutées dans des stades ou lieux publics. Six condamnés sont sortis de Rilima et amenés sur la colline de Kayumba, devant une foule qui pense que Joseph-Désiré est du groupe, mais il échappe à cette exécution grâce au retard de son procès. Il est condamné à mort deux mois plus tard après huit jours d'audience. Depuis, il attend une grâce présidentielle ou l'abolition de la peine de mort. Il écoute la radio, joue aux jeux de pions et prie Dieu.

De tous les protagonistes du groupe, il est le seul qui peut se représenter les effets d'un livre publié à l'étranger et espère en son for intérieur que son récit peut servir à retarder son exécution. Pourquoi, alors, ne pas essayer de dire la vérité, qui de toute façon ne peut plus lui nuire ?

Ne le veut-il pas ? Ne le peut-il pas ? Ne sait-il plus distinguer ce qu'il veut faire croire de ce qu'il veut croire ? Finit-il par croire à son leitmotiv classique, l'obéissance ? Il répond : « Quand la décision des tueries est arrivée chez nous, le devoir m'empêchait de reculer. C'était plus que difficile, les choses se bousculaient trop rapidement pour penser comme aujourd'hui, six ans après. »

Il dit aussi : « Pour celui que la politique avait embauché, il ne restait plus que la condition de fuyard ou celle d'encadreur. Fuir ? Comme je vous l'ai déjà dit, cette pensée ne m'a jamais attrapé. Ni celle d'une mauvaise optique des autorités. Je me disais que si le boulot devait être achevé, il devait être au plus vite parachevé. Quand la guerre menace votre parcelle, quand vous profitez de la force du grand nombre, du parti le plus valable pour le bien-être des choses intellectuelles et matérielles ; quand vous bénéficiez de la confiance des autorités, vous vous employez sans compter. »

Sans compter les victimes ? Il ne se crispe pas à la question, et répète : « On avait vécu avec des amis tutsis sans s'en apercevoir, on a été contaminés par le racisme ethnique sans plus s'en apercevoir. »

Il prononce enfin cette phrase, qui dévoile le ravin d'incompréhension qui nous sépare de lui : « Si un miracle de Dieu m'aidait à retrouver ma colline, ma famille et un travail, les gens verraient bien que je peux redevenir une personne ordinaire. »

Les encadreur

PANCRACE : Vu la façon dont les choses se sont passées après l'accident d'avion du Président, je pense que le génocide était manœuvré de façon très maniaque par les intimidateurs de Kigali. Mais, sur les collines, on a tardé à recevoir la nouvelle précise des tueries. On se chauffait, on patientait, on attendait des recommandations, on ne savait pas. Au fond, le génocide, on l'a appris quand on l'avait déjà commencé.

ALPHONSE : Le lendemain de la chute de l'avion, le bourgmestre de Nyamata est venu à Kanzenze en compagnie de gendarmes pour tenir une grave réunion. Il a raconté l'accident, il a expliqué la fuite des Tutsis qui se sentaient suspectés de la mort de notre président, il nous a demandé de garder le calme et la sécurité. Mais pendant qu'il parlait des gendarmes et des interahamwe imitaient des gestes d'égorgement en traçant leur cou avec leur pouce.

Quand le bourgmestre a quitté, un adjudant retraité très catégorique a déclaré : « Bon, le bourg est parti, on va ronder. Attrapez des machettes et des gourdins par tranquillité. » On est allés, on a tourné autour des parcelles de Tutsis, on a échangé avec eux des menaces et des mauvais coups sanglants, mais on n'a presque pas coupé parce que les Tutsis étaient encore bien groupés et vaillants, et qu'on se méfiait des blessures.

C'est comme ça qu'on a débuté le boulot les premiers : au fond, sans la permission des autorités.

JOSEPH-DÉSIRÉ : Tous les programmes des partis hutus proposaient des tueries de Tutsis depuis nonante-deux. Ils étaient méticuleux et raisonnés. Ils étaient lus dans les meetings, ils étaient chaleureusement applaudis par les assistances. Ils étaient répétés à la radio, surtout après les accords d'Arusha. Tout le monde pouvait bien les apprendre et les comprendre, en premier rang

les Blancs et les Tutsis.

Nous, dans la commune, on s'était préparés à entamer de nouveaux massacres pour contrecarrer les attaques des *inkotanyi*. Toutefois on prévoyait uniquement des massacres ordinaires, ceux que l'on connaissait déjà depuis trente ans. Plus les *inkotanyi* avanceraient dans le pays, plus on massacrerait leurs frères tutsis sur leurs parcelles, pour les décourager et les stopper : voilà qu'elle était notre vision de la situation à l'échelon communal. Rapport au génocide, nous n'avons jamais reçu de notifications précises avant le premier jour.

Moi, je m'étais engagé dans la politique à cause de mon cousin qui était bourgmestre. On voulait faire gagner les idées du Président et du grand nombre des Hutus. On voulait sortir vainqueurs de toutes les situations. C'était la routine de ceux qui font la politique en quelque sorte. Sauf que l'aggravation de la guerre a fait basculer les coutumes du pouvoir dans une sorte de fosse et nous a laissés désordonnés.

Les hautes autorités ont pourri une guerre, sur des rancunes amassées depuis les royautes tutsies, pour la transformer en génocide. Nous, on a été débordés. On s'est retrouvés devant le fait accompli qu'il nous fallait accomplir, si je puis dire. Quand le génocide nous est arrivé par surprise de Kigali, je n'ai pas reculé d'un pas. J'ai pensé : Si les autorités ont opté pour ce choix, il n'y a pas de raisons de tergiverser.

Disons que la situation chaotique était devenue trop naturelle à mes yeux. Les aller-de-soi et les obligations se bousculaient trop vite pour ne laisser place à aucune catégorie d'hésitations. Celui que la fuite ne poussait pas vers la lâcheté était tiré vers sa machette par obéissance.

Innocent : « Joseph-Désiré se faufile à travers un grand nombre de mensonges, car il n'a jamais été un naïf. Moi, je le connaissais depuis les bancs de l'école, par la suite on était devenus collègues et amis puisqu'il était enseignant comme moi. Quand il est devenu le président des *interahamwe*, très craint et très renommé, on était de camps face à face, mais ça ne nous empêchait pas de partager une Primus et des blagues.

Toutefois, comme je l'ai dit, à partir de janvier son caractère s'est complètement transformé. Si j'entrais dans le cabaret, où on avait nos habitudes puisqu'on avoisinait, il se taisait jusqu'à ma sortie. Si nos itinéraires se croisaient, il bifurquait sur le chemin, il détournait le regard ; il s'est mis brusquement à refuser l'échange ou la conversation. On n'était fâchés de rien, on ne s'était chauffés d'aucun mot injurieux et déjà il me rayait de ses connaissances. Il préférerait taper des heures dans des réunions closes d'influents personnes ; il était toujours aimable mais seulement avec ses compatriotes hutus.

Aujourd'hui, je pense qu'il ne connaissait pas les détails méticuleux du génocide, il ignorait le jour et la méthode exacte. Mais il savait bien trois mois

à l'avance qu'il allait me tuer, et mon épouse et mon enfant, qu'il avait fréquentés de bon cœur. Il était dans le secret du génocide sans en avoir le mode d'emploi.

Par après son arrestation, on s'est rencontrés au tribunal et je lui ai lancé à la volée : "Toi, tu savais tout depuis longtemps et tu n'as pas prononcé le moindre mot d'alerte pour sauver au moins mon épouse. Tu l'as peut-être tuée de ta main dans l'église." Sa langue a voulu me renvoyer des paroles de conciliation, mais elle a esquivé la réponse. »

ÉLIE : En 1991, après les premières attaques des rebelles de l'Ouganda, dans les journaux militaires, le Tutsi a été désigné comme l'ennemi naturel du Hutu qu'il fallait supprimer définitivement. C'était écrit en lettres grasses en première page.

Par après le ciblage s'est petit à petit répandu dans les radios. Dans les réunions politiques, on nous apprenait à ne plus partager de parcelles ou de biens avec les Tutsis. À ne plus s'entraider pour les cultures, à ne plus se marier ensemble, à ne plus rien pardonner dans les affaires courantes ; parce qu'un jour on se mettrait en route pour les tuer et que ces arrangements seraient des entraves. Mais pour la date et la manière, on ne recevait aucune instruction.

Au fond, les militaires et les fonctionnaires pensaient que les intimidateurs avaient décidé de tuer les Tutsis progressivement, pour décourager l'approche des *inkotanyi*. On pensait à des massacres d'ampleur pour les chasser définitivement vers le Burundi et les pays attenants. On ne savait rien de plus grave.

Les cultivateurs, eux, entendaient ça et là des rumeurs ; ils voyaient d'un bon œil le débarras de nouvelles parcelles, mais ils étaient avant tout préoccupés de leurs cultures. Ils se sont chauffés terriblement au lendemain de la chute de l'avion, pas avant. Mais après, ils ont compris sans problème que c'était pour de bon.

IGNACE : Les autorités avaient listé des grandes personnes tutsies de la commune, comme par exemple des enseignants, des commerçants. On savait bien que ces personnes devaient être tuées en priorité, tout en laissant tranquilles leurs familles. Sans se préoccuper des cultivateurs et des gens tutsis de petite importance. Mais par après le listage des personnes de renom, les autorités nous ont déclaré que les familles devaient mourir avec et tous leurs avoisinants aussi. Ces tueries très détaillées nous ont pris par surprise, si je puis dire.

JEAN-BAPTISTE : Quand la république d'Habyarimana a été obligée d'accepter le multipartisme, tous les partis hutus ont recruté des milices. D'abord pour se protéger les uns des autres, parce que c'était très chaud entre les extrémistes hutus ; par la suite pour orienter le regard vers les Tutsis.

Les *interahamwe* étaient les plus voyants, ils chantaient dans les meetings, ils paradaient dans les rues, ils se réunissaient pour des exercices physiques au centre culturel. Ils recevaient des boissons et des mets, et des petites sommes des mains des commerçants.

Ils se préparaient à des petits massacres de Tutsis comme on savait le faire depuis 1959. Des massacres de châtiment à cause des *inkotanyi*, ou de jalousie ; ou de vengeance et de voracité à cause des vaches et des parcelles. Mais la suppression de tous les Tutsis, ça, ils ne l'ont pensée qu'après l'accident de l'avion.

Moi, j'occupais le poste de recenseur communal, j'étais donc très intime du conseiller de N'tarama, je sais qu'il n'avait pas utilisé le mot génocide avant son démarrage, pas même dans ses pensées intimes. Les grands personnages de Kigali l'avaient programmé à visages couverts.

Innocent : « À Kibungo, on avait un conseiller très gentil du nom de Servilien Kambali. Un paysan très riche qui ne voulait jamais aucune anicroche sur sa colline. Pendant les massacres ethniques de 1992, il s'était montré très doux et avait séparé les groupes de malfaiteurs sans même un tué de part et d'autre. C'était un Hutu, de caractère pacifique.

Le 10 avril, trois jours après la chute, il a prévenu ses gens : "Bon, c'est trop chaud dans le pays. Toutefois je ne vais accepter aucun brouhaha et aucune chicane de sang dans mon secteur. Je prends le chemin de Nyamata pour ramener des renforts de sécurité. En attendant mon retour, vous tous, ne sortez pas des maisons, sinon ce sera grave pour vous. Celui qui lance une menace, il sera corrigé. Celui qui lève la main, gare à lui."

À la commune, il a parlé des échauffourées, il a demandé un appui. Le bourgmestre de Nyamata lui a répondu : "Toi, Servilien, tu es un imbécile. Tes gaffes sont terminées. À la place de renforts, tu vas repartir sur ta colline avec de sévères consignes."

Quand Servilien est revenu, il a dit aux cultivateurs hutus qui l'attendaient en cercle : "Bon, c'est déjà bien décidé. Ils ont déjà commencé. Il nous faut tous les tuer." Il a attrapé un fusil et par la suite il s'est montré en première ligne un planificateur émérite, du premier au dernier jour.

Ce monsieur pouvait-il rester de bon cœur au milieu du génocide ? S'il voulait garder sa place de conseiller, évidemment non. S'il voulait prendre sa part des butins, évidemment il ne pouvait pas s'asseoir les bras croisés assis à sa véranda. À cause de sa renommée, il ne pouvait pas non plus rester coi sur

la colline, à regarder tout ça, sans risquer la colère des jeunes gens.

Mais il pouvait bien se montrer timide en tuerie et en avantages. Il pouvait traînailler derrière la file, ou voyager à Gitarama dans sa famille, si ça le dégoûtait de sortir le fusil. À son procès, il a dit qu'il n'y avait pas pensé. »

FULGENCE : Un nombre d'intellectuels étaient des encadreurs. Un autre nombre étaient de simples tueurs, pareils aux cultivateurs. Ils ont travaillé comme nous sans se montrer plus brillants dans les tueries. Des intellectuels dissimulaient leurs prétentions, d'autres cas montraient leurs prétentions. Ça dépendait de l'autorité qu'ils voulaient accaparer par la suite, quand tout serait bien terminé. Ça dépendait de leurs prétentions futures.

Au fond, les intellectuels ne se sont pas montrés plus méchants que nous.

PIO : Des intellectuels, des commerçants consorts, se montraient si terribles en paroles que les autorités pouvaient bien leur prêter des fusils pour les récompenser de leur bonne volonté, et leur éviter d'ensanglanter leurs vêtements. Ils tiraient, ils criaient, ils gardaient le rang. Ils prenaient rang chez les meneurs en paroles et chez les suiveurs pour les activités. Les tueries de ces intimidateurs étaient plus convenables et moins salissantes que les nôtres.

LÉOPORD : Les encadreurs, c'étaient eux qui organisaient les rondes, eux qui tranchaient les différends de pillages, qui traçaient les itinéraires de journée. Si ces encadreurs s'étaient absentés, les cultivateurs n'auraient pas eu l'idée d'entamer le travail. Ils auraient tournoyé la machette en colère à cause de l'avion et seraient retournés dans les champs. En tout cas ils auraient écoulé de la transpiration dans les marais mais pas autant de jours. Ils se seraient réservés. Cette décision totale de tuer, c'était bien celle des encadreurs.

ADALBERT : Les intellectuels, ce sont bien eux qui intimidaient les cultivateurs sur les chemins de marais. Aujourd'hui ce sont eux qui jonglent avec les mots ou se montrent taiseux. Un grand nombre se tient muet à la même place qu'auparavant. Il y en a qui deviennent ministres ou évêques ; ils se déplacent en un endroit moins voyant, sans toutefois changer de vêtements remarquables et de lunettes dorées. Tandis que les souffrances nous tiennent en prison.

IGNACE : Les encadreur, ils pouvaient quitter s'ils ne se trouvaient pas satisfaits dans cette situation de tueries quotidiennes. Ils pouvaient rester assis à discuter des programmes ou quitter dans une lointaine famille. Au contraire des cultivateurs qui ne savaient pas se débrouiller en ville. Mais ils sont tous bien restés. Ceux qui ne s'avançaient pas au premier rang s'entendaient au dernier rang. Ils voulaient bien se montrer ou bien accaparer.

Derrière les *moudougoudou*

Les premiers *moudougoudou* surgirent peu après le génocide et s'étendirent dans tout le pays, le plus souvent près des bourgades, au sommet des collines, parfois aussi le long d'une piste ou près d'un filet d'eau en pleine brousse. À Kibungu, en bifurquant sur un chemin de brousse, juste avant d'atteindre les premières maisons, on peut apercevoir un *moudougoudou* ; un autre à Kanzenze sur une piste qui grimpe au-dessus de l'arrêt des taxis-bus, ou dans une clairière en contrebas de l'église de N'tarama.

Un si joli mot ne désigne pourtant rien de très beau. Le *moudougoudou* est une agglomération de maisons standard, rectangulaires et alignées. Les plus impressionnants en comptent trois mille, les plus discrets une trentaine. Les maisons sont, selon les zones et les donateurs, en briques cuites, en ciment ou en pisé, avec ou sans châssis de fenêtres, et bien sûr recouvertes de tôles.

Le projet *moudougoudou* s'inspire à la fois du kibboutz, du village roumain conception Ceausescu et du kolkhoze, moins le collectivisme d'époque. Ce réaménagement de l'habitat rural répond à deux objectifs. D'une part remplacer en urgence les innombrables maisons détruites pendant la guerre, principalement celles des rescapés. D'autre part concentrer à des fins sécuritaires les familles paysannes dispersées dans les forêts et dans les brousses.

À première vue, ce type d'urbanisme de regroupement et la désertification consécutive des hameaux inquiètent un Occidental prévenu par de catastrophiques expériences antérieures. Cependant, la plupart des habitants des *moudougoudou* ne partagent pas ces réticences. Francine Niyitegeka, Berthe Mwanankabandi, Claudine Kayitesi, Angélique Mukamanzi, Christine Nyiransabimana, personnages des récits de *Dans le nu de la vie*, ont abandonné leur maison familiale, qu'elles ne parvenaient pas à reconstruire ou à réparer, pour s'installer dans des *moudougoudou* avec leurs enfants.

Malgré la distance de plusieurs kilomètres qui les sépare désormais de leurs parcelles, la perte des jardins fleuris, des potagers et des enclos ; malgré

l'absence des gonoleks, des soui-mangas à longue queue, des merveilleux rossignols philomèles, et malgré une inhabituelle promiscuité, elles prétendent qu'elles s'y trouvent bien mieux, qu'elles s'y sentent plus en sûreté.

Pour comprendre ce repliement, il faut réentendre ces phrases de Francine : « Quand on a vécu en vrai un cauchemar éveillé, on ne trie plus comme auparavant les pensées de jour et les pensées de nuit. Depuis le génocide, je me sens toujours poursuivie, le jour, la nuit. Dans mon lit, je me tourne contre des ombres ; sur le chemin, je me retourne sur des silhouettes qui me suivent. J'ai peur pour mon enfant quand je croise des yeux inconnus. Parfois je rencontre le visage d'un *interahamwe* près de la rivière et me dis : Tiens, Francine, cet homme, tu l'as déjà vu en rêve, et me souviens seulement après que ce rêve était ce temps, bien éveillé, des marais... »

Plus discrets que les *moudougoudou*, d'autres phénomènes apparaissent ou réapparaissent qui surprennent autant les autochtones que les étrangers. À Nyamata, des églises neuves s'élèvent à côté des anciennes, toutes archi-combles lors des offices religieux, notamment les levées mortuaires qui rassemblent chaque semaine des centaines ou des milliers de fidèles. Le muezzin tonitruant d'une mosquée, fréquentée par des rapatriés en provenance d'Ouganda, réveille en sursaut la bourgade deux fois par nuit. Une kyrielle de sectes chrétiennes, internationales ou locales prospère jusqu'au fond des brousses.

À Nyamata, la commune est désormais un district et le bourgmestre un maire. Ici et là des ordinateurs attendent le terminal d'un câble téléphonique ou la fin de la convalescence du chef technicien pour être connectés sur Internet et les messageries électroniques. Le centre culturel, autrefois investi par les milices de Joseph-Désiré Bitero, est désormais le rendez-vous des livres le matin, et des retransmissions télévisées l'après-midi. La nuit, des dizaines de télévisions récentes s'associent à des radios antédiluviennes pour tenter en vain de s'imposer aux beuglements, coassements, craquètements, roucoulements, des vaches, grenouilles, cigales et tourterelles à qui on ne la fait pas.

Le dimanche, l'équipe du Bugesera Sport, rebaptisée Nyamata FC, a échangé ses anciens maillots violets contre des maillots rouge et blanc, plus à la mode, et, si elle n'a récupéré ni son brio d'antan, ni son exubérant public, ni ses mécènes négociants, elle s'entraîne trois fois par semaine, preuve de son optimisme.

Le mercredi et le samedi, le marché respandit des pagnes des vendeuses, pièces de tissus au sol et ombrelles multicolores à l'épaule. Ce marché est le seul endroit où flotte un heureux présage dans l'air. Ces jours-là, les cultivatrices, les épouses de pêcheurs, d'éleveurs, d'artisans, les négociantes et détaillantes retrouvent leurs emplacements côte à côte et leur bagout ; et tous les habitants des collines descendent à l'aube pour une journée à

Nyamata. La place retrouve les odeurs de jadis, la grand-rue ses encombrements, les cabarets leur tintamarre. On se bouscule dans les moulins, les dispensaires médicaux et vétérinaires, l'abattoir, la mairie et la poste.

Sur les bancs de l'église, les familles hutues et tutsies se côtoient pour prier en regardant le prêtre ; sur les bancs de l'école, les gamins écoutent le maître ; au stade, les gens encouragent ou découragent l'équipe, mais le marché est le seul endroit où ils se parlent normalement, marchandent ou blaguent. Comme le dit Rose Kubwimana, la mère d'Adalbert : « Sur le marché, les Hutus ont retrouvé la bravoure de se défendre comme auparavant. » Une sorte de parenthèse agréable, avant que chacun ne regagne son isolement dans les quartiers ou sur les collines.

Là-haut, les plantations de caféiers, parce qu'elles exigeraient trois ou quatre années de soins improductifs restent en friche, mais, comme jadis, les bananeraies tachent de vert pâle le paysage vert foncé. La production d'*urwagwa* et sa clientèle ont dépassé leur niveau d'antan, sinon en qualité, en quantité.

À Kibungo, deux cabarets se font déjà face. Celui de Francine accueille exclusivement des rescapés, l'autre est plus « mélangé », comme on dit là-bas. Sur le terre-plein central, les femmes hutues et tutsies tapent en même temps des plants de haricots sur des toiles de jute. Un tailleur a installé une machine Singer. Un moulin à mazout évite aux cultivatrices une marche de vingt kilomètres, sacs au dos, pour moudre les récoltes de sorgho ou de manioc. Des centaines de gamins dribblent une boule de mousse sur le terrain de l'école et des vaches profitent des maisons abandonnées pour vêler dans le luxe.

En bas du chemin qui dévale l'autre versant de Kibungo, des pirogues glissent sur le fleuve croupi, à travers les roseaux et les nénuphars, en connivence avec les ibis sacrés, les pélicans et les flamants blancs, tous d'une irréprochable fidélité sur les eaux. Les pêcheurs sont toujours hutus, et ils boucanent sur des braises leurs poissons noirs, qu'ils ne mangent jamais eux-mêmes, avant de les embrocher sur des lianes. Alentour, les éleveurs sont toujours tutsis et ne mangent ni ne traitent leurs *ankolé*.

L'*igiterane*, la foire du mardi, haut lieu de parade des bestiaux aux cornes puissantes et de leurs propriétaires appuyés sur leurs bâtons, coiffés du chapeau feutre de l'éleveur, n'a toujours pas ouvert dans la clairière de Kayumba. Les négociations se déroulent désormais en aparté. Pourtant le cheptel a retrouvé le nombre de vaches d'avant-guerre, rassemblées en troupeaux encore plus désinvoltes que les bergers gardent à nouveau dans les brousses, vêtus de guenilles censées détourner les regards envieux.

La grande nouveauté, c'est l'érection des premières haies en feuillage d'euphorbe le long des sentiers, afin de protéger les champs. Sacrilèges dix ans plus tôt, à l'image de la fameuse bataille des barbelés qui opposa éleveurs et fermiers dans les prairies de l'Ouest américain, ces barrières ne provoquent aujourd'hui aucune colère.

Neuf ans se sont écoulés depuis le génocide. Pour répondre à une question récurrente depuis le retour des réfugiés : comment vivent ces communautés hutues et tutsies que le destin oblige à cohabiter malgré le génocide ? On peut énumérer les observations de bon augure à Nyamata : l'explosion des noces joyeuses les samedis après-midi, la construction d'une antenne pour les téléphones portables, l'ouverture d'un hôpital, le départ des organisations humanitaires, la mode des selles en cuir noir, rose et vert amande des taxis-vélos, ou la revalorisation des examens scolaires du lycée Apebu, la concurrence de deux quincailleries pour la vente des tôles et l'apparition des premières villas...

On peut aussi répondre : la peur est toujours là, palpable à tout instant, sans que l'on sache combien de générations en pâtiront avant qu'elle ne s'estompe.

La peur ainsi vécue par Angélique : « J'ai vu beaucoup de gens coupés à côté de moi, j'ai combattu tout ce temps une tenace peur, vraiment une trop grande frayeur. Je l'ai vaincue, mais je ne dis pas qu'elle m'a lâchée à jamais... »

Ou celle des enfants hutus, décrite par Sylvie : « Pour les enfants hutus qui ont voyagé au Congo, le poids demeure parce qu'ils ne regardent pas le passé en face. Le silence les immobilise dans la peur. Le temps les repousse. De visite en visite, rien ne change. On remarque que dans leur tête les soucis chassent en permanence les idées. On peine à les encourager à parler. Pourtant, ils ne pourront pas se remettre les pieds dans la vie s'ils ne disent rien de ce qui se confronte en eux... »

Sur le sentier qui descend le versant où habitent les familles de Pio, de Pancrace ou d'Adalbert, se trouve la maison de Denise Nikuze, une jeune femme hutue âgée de vingt ans. Les murs se délabrent au milieu d'une cour magnifiquement fleurie. Denise Nikuze et sa sœur Jacqueline Dusabimana élèvent ensemble leurs enfants nés d'« amours de sauvette qui apportent de petits avantages ».

Dès l'aube, vêtue d'un tee-shirt et d'un pagne incolores, Denise se rend dans son champ, pose son nourrisson enveloppé dans une étoffe à l'abri d'un avocatier et manie la houe jusqu'au milieu de l'après-midi, sans boire ni manger. Le dimanche, elle revêt sa robe à dentelles et se rend à l'église de Kibungo, parfois pousse quelque cent mètres plus loin jusqu'au centre de négoce pour acheter du savon ou de l'huile ou préfère marcher les vingt-cinq kilomètres qui la séparent de Nyamata et la dispensent des regards.

Denise Nikuze se montre très hospitalière, gentille, intelligente. Elle nous offre de l'*urwagwa* et de l'ananas des marais. Elle se tait à l'évocation des tueries, sauf pour dire : « La terrible maladie a choisi maman dans cette

mauvaise époque. La mort a emporté papa dans le mystère des on-dit. Mes trois frères se sont éparpillés dans les entremêlées, peut-être au Congo ou peut-être dans une prison à longue distance. Là où peut-être je ne vais jamais savoir. Ici, je ne croise que des rencontres de hasard qui ne me tendent plus les bras d'un mari valable. Je n'entends plus de paroles menaçantes ni toutefois de paroles conciliantes. Je ne vois désormais que le silence pour m'épauler contre la peur et contre les mauvaises ombres qui cheminent sur nos parcelles. »

Plus loin sur le chemin, nous rencontrons Rose et Marthe, la sœur de Pancrace, qui écosent les haricots ou écrasent le sorgho sur le pas de leurs portes. Elles se montrent accueillantes, drôles parfois, curieuses d'un monde dont elles ont de vagues échos par la radio ; avides de nouvelles de Rilima, mais muettes, sans devenir pour autant hostiles, dès que l'on aborde le passé sanglant.

La vie reprend

ALPHONSE : Pendant les soirées, des vieillards questionnaient en sourdine : « Pourquoi ne pas se contenter de tuer les vaches piétinantes, prendre des parcelles intenses et toutefois laisser en vie nombre de Tutsis. » Le chef répondait : « Non. Leur tradition est trop ancienne. Les Tutsis traînent derrière leurs vaches depuis trop longtemps, ils vont recommencer avec des vaches neuves. Abattez les vaches et les Tutsis, c'est une même tâche. »

Au sortir de prison, je ne sais pas si je vais apprendre à regarder les vaches du bon œil. Les Hutus ne sont pas les familiers des vaches, ils ne sont pas à l'aise à croiser les troupeaux au bord de l'eau ou dans les brousses. Mais pour les dégâts de sabots, on va s'arranger mieux que jadis à l'aide de courtoises compensations : comme un sac de semences ou un casier de Primus. Et on montera des barrières d'euphorbe autour des plantations. L'abattage et la vengeance, pour moi, c'est bien une affaire terminée.

ÉLIE : C'est dans les camps qu'un nombre s'est senti intimidé par ce qu'il avait fait ; et un autre nombre en prison, comme moi. Moi, j'ai écrit des petits mots de pardon à des familles de victimes de connaissance que j'ai fait porter par des visiteurs. Je me suis dénoncé et j'ai raconté ma faute aux familles de personnes que j'ai tuées. Quand je sortirai, j'apporterai des présents, le boire et le manger ; j'offrirai la Primus et les brochettes en quantité satisfaisante pour des réunions de réconciliation.

Ensuite, je vais reprendre le cours d'une vie ordinaire, mais cette fois de bon cœur. Je vais regarder les cohabitants du bon œil dès bon matin. Je veux ensemençer ma parcelle, ou souder, ou scier, ou maçonner, accepter les boulots de rencontre avec entrain. Ou faire le militaire si nécessaire dans les situations patriotiques et périlleuses, sans toutefois viser et tirer du fusil. Même un criminel de grand chemin, désormais je ne veux plus le tuer.

PIO : Je pense que si la Providence m'aide à sortir de prison, je ne vais pas gâcher ma vie comme présentement. Je vais retourner sur ma colline, je vais quérir une bonne épouse puisque les événements m'ont laissé célibataire. Je ne vois aucun empêchement à une existence convenable. En tout cas, je ne vois aucune satisfaction à voyager dans une autre région pour me dissimuler aux regards grondeurs. Une existence entachante est plus bénéfique qu'une existence qui n'est plus mienne.

Si l'oubli se montre clément, je vais le remercier. Si l'opportunité se présente, je vais montrer mes regrets, si elle se répète, je vais recommencer. Je vais me lier avec la patience et la timidité. Moi, j'en ai bien fini des crâneries. Si la vie en bonne compagnie était possible autrefois, elle doit l'être encore malgré ces bêtises de tueries.

De toute façon, tout le monde doit bien s'habituer au mal qu'il a vécu, même si ce mal se présentait différemment pour les uns et les autres. Puisque tout le monde était obligé de le supporter à sa façon.

JOSEPH-DÉSIRÉ : Puisque je suis condamné à mort, je suis condamné à saisir cette vie sur laquelle plane la mort soudaine et non naturelle. Nous sommes une soixantaine dans notre cour que le sort oblige à patienter, à jouer au jeu *igisoro*, à garder une oreille sur les qu'en-dit-on du monde extérieur, grâce à la radio. C'est une vie qui diffère de celle que je menais, elle ne ressemble en rien à celle que j'avais choisie. Mais c'est tout de même une vie, qui est la mienne ; et si je ne la prends pas, on ne m'en proposera pas d'autre.

FULGENCE : Je crois que les conséquences ont été très fâcheuses pour nous tous. Les autres ont rassemblé beaucoup de morts. Mais nous, nous avons rencontré aussi de pénibles périls dans les camps et une vie terrible en prison. En exil, les maladies m'ont emporté deux enfants, ma mère, des compatriotes ; et moi je souffre d'emprisonnement.

Le temps m'a corrigé pour mes méfaits et peut me permettre de recommencer une vie ordinaire à ma sortie. Par après ces tueries et ces épreuves, je ne vois plus le Mal comme auparavant, je vais devenir une personne plus normale.

Je ne connais pas l'accueil choisi pour moi par mes avoisinants, car l'occasion ne s'est pas présentée de leur parler. Je pense que je vais réussir à les convaincre de nous côtoyer comme auparavant, au moins en semblant. J'ai une grande nostalgie des vivants, j'ai hâte de les côtoyer.

PANCRACE : Un grand gâchis sépare désormais les morts et les vivants.

Mais ceux-là doivent persévérer dans ce monde. De retour sur la colline, je vais demander à mes avoisinants de vivre de nouveau en bonne entente. Je vais demander de l'aide au temps, pour trouver des compromis de culture sur la parcelle, pour chercher une bonne épouse. Au recommencement des travaux champêtres, je vais proposer de l'entraide aux avoisinants tutsis. Je ne sais s'ils vont l'accepter comme auparavant, mais je vais la proposer sans restriction pour montrer mes bonnes intentions.

À part les tourments de mes années emprisonnées, je ne vois pas ma vie endommagée par tous ces regrettables événements. La fortune et l'infortune ne m'ont pas changé ; pour les autres, c'est trop délicat à dire.

JEAN-BAPTISTE : Moi, je me sens plus calme depuis que j'ai commencé à parler. Après avoir enduré ma peine, je ne vois aucun obstacle à retrouver mon épouse, ma place dans la population, mes six enfants, même s'ils ont grandi sans moi et s'ils ne me reconnaissent pas. Toutefois je dois préciser un point : il y a désormais une fissure dans ma vie. Je ne sais pas pour les autres. Je ne sais pas si c'est à cause de mon épouse tutsie. Mais je sais que jamais la clémence de la justice ou la pitié des familles éprouvées ne pourront la combler. Peut-être que même la résurrection des victimes ne le pourrait pas. Peut-être même ma mort ne la comblera pas.

IGNACE : Je suis un bon cultivateur et je ne possède même plus un outil rudimentaire. Mes enfants se sont éparpillés dans le pays sans me lancer de mots réconfortants. Je ne reçois pas d'informations sur la solidité de ma maison. Je n'ai plus piétiné ma colline depuis les tueries. Je me sens découragé. Je me sens parfois épouvanté par le regard des survivants qui m'attendent. Je me sens déçu de tout ce que j'ai perdu.

Quand je vais sortir, je pense que ça va aller pour le manger. Mais pour être aisé et reconnu comme jadis, je vois déjà que c'est bien fichu. Ma vie zigzague en prison, elle se cogne sans cesse, je ne peux pas lui trouver une destination sauf à retrouver ma parcelle. J'ai hâte de tenir fermement la houe des deux mains, de courber l'échine sans plus mot entendre, sauf des conversations de récoltes.

FULGENCE : C'est trop difficile de nous juger, car ce que nous avons fait dépasse l'imagination humaine. En tout cas, c'est trop difficile de nous juger pour ceux qui n'ont pas participé à cette situation. Raison pour laquelle je pense qu'il nous faut cultiver comme auparavant, avec cette fois de bonnes pensées ; montrer nos regrets en toute occasion ; donner des petits quelque

chose aux personnes éprouvées. Et laisser à Dieu la trop lourde tâche de nous punir ultérieurement.

LÉOPORD : Celui qui est touché par la pénitence, pour le sang qu'il a versé, celui-là peut être attrapé par la main de la chance et recommencer comme auparavant sur sa colline. Pareil pour celui qui accepte de parler sans crainte d'être plus punissable ; celui qui raconte aux avoisinants ce qu'il a fait de sa machette.

Mais s'il répète qu'il ne se souvient de rien ou de menues bagatelles, qu'il n'était pas là et autres balivernes ; s'il courbe le dos sous le mensonge dans l'espoir d'esquiver les châtimements et les reproches, alors il va être repoussé encore plus loin de chez lui. Ces menteurs sont grand nombre.

En prison, le grand nombre des tueurs pensent que leur échec est la cause la plus valable de leurs terribles tracasseries actuelles. Sur les collines aussi. Ils disent qu'ils ont fait un trop long chemin sans les Tutsis pour virer en arrière. Ils pensent qu'ils ne vont plus trouver place profitable en compagnie de Tutsis qu'ils n'ont pas complètement éliminés. Ils disent qu'ils vont être les laissés-pour-compte de la situation présente.

Ils se morfondent trop bas dans la vengeance pour espérer se hisser dehors, et regarder les nouvelles apparences sur leur colline, et accepter une existence normale sous les regards des Tutsis. Ils seront toujours des jeteurs de sales paroles.

ADALBERT : De retour à Kibungu, je vais m'occuper de mes champs et de ma famille. Les tueries et la prison m'ont vieilli, ils m'ont modéré. Je ne me sens plus chaud comme auparavant. J'ai perdu du goût au branle-bas et à l'amusement.

Avec les survivants, je ne sais pas comment ça va se passer. Il y a des gens à Kibungu qui pourront me comprendre, mais seulement ceux qui ont agité leur machette comme moi, ou plus que moi. Mais pour les Tutsis, ça leur est impensable d'apprendre et de comprendre. Eux, on ne peut pas leur demander de partager en idée ce que nous avons fait. Je crois que leur peine va refuser toute sorte d'explication. Ce que nous avons commis est pour eux surnaturel. Peut-être la patience et l'oubli vont gagner la partie, peut-être pas.

Les marchandages du pardon

Faut-il pardonner ? À quoi sert le pardon ? À encourager la révélation de la vérité ? À permettre un deuil plus apaisé aux rescapés ? À favoriser la réconciliation nécessaire aux générations futures ?

Qui peut pardonner ? Peut-on pardonner au nom d'autrui, d'un parent, d'un ami, en particulier si cette personne a disparu ? Peut-on pardonner à celui qui ne demande pas à être pardonné, ou qui ne fait aucune démarche sincère en ce sens, ou qui le refuse ? Existe-t-il plusieurs façons de pardonner ? Différents degrés du pardon ? Différentes étapes ? Peut-on demander à un autre, à Dieu ou à quelqu'un de plus humain que soi, de pardonner à sa place, si l'on s'en estime incapable ? Quel est l'engagement de celui qui demande pardon ? De celui qui accorde le pardon ? Voilà autant de questions aussi anciennes que l'humanité.

Dans *La Mémoire, l'Oubli, l'Histoire*, le philosophe Paul Ricœur écrit : « Peut-on pardonner à celui qui n'avoue pas sa faute ? Faut-il que celui qui énonce le pardon ait été offensé ? Peut-on pardonner à soi-même ? Même si tel auteur tranche dans un sens plutôt que dans un autre – et comment le philosophe ne le ferait-il pas, si du moins sa tâche ne se borne pas à enregistrer les dilemmes ? – il reste toujours une place à l'objection. »

Depuis un demi-siècle, les conflits contemporains qui ciblent prioritairement les populations civiles posent de nouvelles questions sur le pardon : peut-on l'accorder aux auteurs de tous les crimes collectifs ? Aux décideurs de crimes d'État, de crimes contre l'humanité ? Peut-on accorder un pardon collectif à une communauté active ou complice de ces crimes, à un peuple majoritairement solidaire, à un État coupable de crimes à grande échelle ? À ceux qui le demandent mais n'assument pas leurs crimes ?

Peut-on pardonner, au lendemain du génocide, à ceux qui ont tenté de

vous exterminer ?

À cette dernière question, les rescapés du Bugesera sont presque unanimes à répondre non, plusieurs années après l'événement, sans qu'ils puissent prédire si leur position évoluera au fil du temps.

Pour comprendre ce refus, on retiendra trois réponses des rescapés des marais de Nyamata, qui reflètent bien la pensée des autres.

Celle de Francine, une cultivatrice et commerçante de Kibungu, donc voisine de la bande, qui dit : « Parfois, quand je suis assise seule, sur une chaise, à la véranda, j'imagine une possibilité : si, un jour lointain, un cohabitant s'approche lentement de moi et me dit : "Bonjour, Francine. Je suis venu te parler. Voilà, c'est moi qui avais coupé ta maman et tes petites sœurs. Je veux te demander pardon" ; alors, à cette personne-là, je ne pourrais rien répondre de bon. Un homme, s'il a bu une Primus de trop et qu'il bat sa femme, il peut demander pardon. Mais s'il a travaillé à tuer tout le mois, même le dimanche, qu'est-ce qu'il peut espérer se faire pardonner ?

Il nous faut seulement reprendre la vie, puisqu'elle l'a décidé... On recommencera à puiser l'eau ensemble, à s'échanger des paroles de voisinage, à se vendre du grain. Dans vingt ans, cinquante ans, il y aura peut-être des jeunes gens et des jeunes filles qui apprendront le génocide dans des livres. Pour nous, toutefois, c'est impossible de pardonner. »

La réponse de Sylvie, assistante sociale sur les collines et boulangère à Nyamata, qui précise : « Au fond de moi, il n'est pas question de pardon ou d'oubli, mais de réconciliation. Le Blanc qui a laissé travailler les tueurs, il n'y a rien à lui pardonner. Le Hutu qui a massacré, il n'y a rien à lui pardonner. Celui qui a regardé son voisin ouvrir le ventre des filles pour tuer le bébé devant leurs yeux, il n'y a rien à pardonner. Il n'y a pas à gâcher des mots pour parler de ça avec lui. Seule la justice peut pardonner... Une justice pour offrir une place à la vérité, pour que s'écoule la peur... Peut-être, un jour, une cohabitation ou une entraide repasseront entre les familles de ceux qui ont tué et de ceux qui ont été tués.

Mais quant à nous, c'est trop tard, parce qu'il y a désormais un manque. On avait fait des pas dans la vie, on a été coupés, et on a reculé. C'est trop grave, pour un être humain, de se retrouver derrière la marque où il se trouvait dans la vie. »

Enfin, Édith, économiste scolaire, est la seule à envisager un pardon, auquel cependant elle donne le sens d'une sorte d'absolution mystique. Catholique prosélyte qui parcourt les églises des collines, elle se justifie : « Je sais que tous les Hutus qui ont tué si calmement ne peuvent pas être sincères s'ils demandent pardon, même au Seigneur. Mais moi, je suis prête à pardonner. Ce n'est pas pour nier le mal qu'ils ont fait, ce n'est pas par trahison envers les Tutsis ou par facilité. Mais c'est pour ne pas souffrir ma vie durant à me demander pourquoi ils ont voulu me couper. Je ne veux pas

vivre de remords et de crainte d'être tutsie. Si je ne leur pardonne pas, c'est moi seule qui souffre et qui ne dors pas et qui murmure. J'aspire à une paix de mon corps. Il faut vraiment que je me tranquillise. Il faut que je balaye la peur loin de moi, même si je ne crois pas leurs mots apaisants. »

Il m'a paru utile de reproduire ces explications en introduction à ce chapitre pour illustrer l'incompréhension entre les rescapés et leurs tueurs sur le pardon, incompréhension qui peut-être le rend vain.

De tous les protagonistes, actifs ou passifs, du génocide rwandais – rescapés, tueurs, rapatriés, témoins des cercles politiques, humanitaires ou religieux –, les rescapés sont les moins préoccupés par le pardon. On peut dire qu'ils n'en parlent que si on leur en parle, même s'ils sont angoissés par la perspective d'une réconciliation.

Les tueurs sont au contraire ceux qui évoquent le plus souvent le pardon, mais avec une naïveté déconcertante comme le montrent les pages suivantes. En fait, leurs deux conceptions du pardon illustrent deux conceptions de l'avenir et de leurs relations futures.

On remarque à ce sujet une nouvelle distinction essentielle entre des criminels de génocide et des criminels de guerre ordinaires. Ces derniers, coupables de barbarie eux aussi, lorsqu'ils violent, torturent, détruisent, se montrent souvent capables, avec le temps, de s'interroger sur l'effort et le don que suppose le pardon, pour leurs victimes et pour eux-mêmes.

À l'inverse, les tueurs de la bande de Kibungu parlent abondamment de pardon, l'espèrent, mais sans guère mettre de points d'interrogation dans leur langage. Collectif ou individuel, utile ou inutile, douloureux ou pas, le pardon va presque de soi, dès lors qu'on le demande.

Curieusement, ils imaginent ce que signifient chez un rescapé la rancune, la colère et la méfiance, l'esprit ou l'acte de vengeance ; ils admettent ces réactions violentes à leur encontre, mais absolument pas ce que signifie pour ce rescapé l'acte de pardonner. Pour les uns, c'est une initiative obligatoire, pour les autres c'est un geste mystérieux qui dépend de la gentillesse ou de la personnalité de l'interlocuteur, de toute façon cela se résume à renoncer à la vengeance.

Ce peut être aussi une sorte de marché, donnant-donnant : tant d'aveux contre tant de pardon. Ou une formalité : puisque j'ai été puni, je suis pardonné car la peine que j'endure induit le pardon en proportion. À moins que ce ne soit une confuse opportunité : pardonner, c'est oublier, et la meilleure façon de revenir au bon vieux temps pour tout le monde, de recommencer comme si de rien n'était.

La contrainte minimum du demandeur du pardon : dire la vérité, sans

calcul tactique, pour permettre le travail de mémoire et de deuil des victimes, n'apparaît pas évidente au tueur.

Il ne se doute pas de l'épreuve endurée par la victime dès lors qu'elle a accepté de pardonner. Cela non seulement ravive des blessures, mais aussi supprime toute possibilité de soulagement par le biais de la vengeance. Il ne comprend pas que, en demandant pardon, il exige un effort extraordinaire de la personne à qui il s'adresse. Il ne perçoit pas son dilemme, son tourment, son courage pour son altruisme.

Il ne se rend pas compte que, s'il demande son pardon comme s'il s'agissait d'une formalité, son attitude redouble la douleur puisqu'elle la néglige.

Le tueur ne relie pas entre eux la vérité, la sincérité et le pardon. Pour lui, dire plus ou moins la vérité est un truc conseillé pour diminuer plus ou moins sa faute, donc sa peine, voire sa culpabilité. Demander pardon est aussi un acte intéressé pour un avenir plus lointain, car cela facilite les retrouvailles, la réintégration, et aide à renouer les relations d'antan.

Dans un chapitre précédent, Élie disait : « Moi, j'ai écrit des petits mots de pardon à des familles de victimes de connaissance que j'ai fait porter par des visiteurs. » Si ce n'est pas par écrit, c'est à la barre du tribunal ou par l'intermédiaire d'une relation commune que l'on transmet sa demande de pardon. Ainsi Innocent, à l'occasion de nos visites à Rilima, est plusieurs fois sollicité par des prisonniers pour demander pardon en leur nom à des rescapés de Kibungo.

Élie et la plupart des autres ne demandent pas pardon, ils disent pardon à voix plus ou moins haute, à des victimes libres de l'entendre, de l'accepter ou de le refuser. Un peu comme l'on dit pardon à celui que l'on vient de bousculer sur un trottoir. Ou alors ils le demandent avec la certitude que cette requête, parce qu'elle est humiliante et compatissante, mérite en soi une réponse positive, tel ce soldat allemand de l'étrange parabole racontée par Simon Wiesenthal dans *Les Fleurs de soleil*.

Ces observations en appellent d'autres que le lecteur a probablement relevées en lisant les réflexions des gars sur leurs souvenirs et leurs rêves. Les tueurs affirment que ceux-ci sont imprégnés pour l'essentiel de leur vie d'antan : la famille, les travaux des champs, les paysages, les cabarets. C'est compréhensible si l'on se souvient de la précipitation avec laquelle ils ont quitté cet univers domestique, emportés par la folie des massacres avant de se lancer dans une fuite éperdue. Mais la narration de leurs cauchemars laisse plus perplexe.

La plupart d'entre eux affirment ne pas faire de cauchemars, au contraire

de leurs victimes opprimées la nuit par des rêves douloureux, horribles, obsessionnels, culpabilisants. De plus, leurs rares cauchemars recouvrent plus les affres des camps au Congo ou de la prison que leur vie de tueurs dans les marais.

Est-ce possible ? De tous les criminels de guerre, le tueur d'un génocide est celui qui en sort le moins tourmenté. Est-il crédible que le sommeil occulte à ce point des gestes et des sensations aussi extraordinaires ? Est-il vrai que leurs victimes soient si absentes dans leurs cauchemars ? Si oui, comment échappent-ils aux remords pendant leur sommeil, sans la protection du mensonge ? À quoi doivent-ils la mansuétude de leur inconscient, leur bizarre faculté à barrer la porte du dortoir à leur culpabilité ?

Si ce n'est pas possible, pourquoi nient-ils ou minimisent-ils ces cauchemars – qu'ils pourraient présenter comme preuves tangibles de leurs regrets, et comme une façon de rembourser leur dette –, surtout que dans le même temps, en plein jour, ils nous racontent leurs crimes en détail ? Craignent-ils d'être débordés par les descriptions de ces rêves ? Qu'elles contredisent ou transforment leurs récits ? Qu'elles puissent les décrédibiliser ou les aggraver ? Appréhendent-ils que la description de scènes de cauchemar ne leur révèle des choses qu'ils veulent enfouies ? Est-ce une démarche pour anticiper leur réintégration ? Est-ce plus simplement un refus de regarder en arrière, les yeux grands ouverts, par peur d'eux-mêmes ?

Existe-t-il un lien entre leur incompréhension du pardon et leur réticence à admettre leurs cauchemars ? Est-ce une façon d'endiguer les souvenirs, de se préserver du risque de perdre la maîtrise de leurs aveux ? Pour survivre psychologiquement à leurs actes ?

Les pardons

ÉLIE : Les tueries nous ont dépassés, le pardon nous dépasse pareillement. On n'a jamais parlé convenablement des tueries à l'époque des marais ; je ne sais pas si on peut parler convenablement de pardon maintenant que tout est bel et bien terminé.

Voilà ce que j'en dis : celui qui aurait moitié dévoilé son repentir avant la fin des coupages, et qui aurait quitté les marais de son plein gré, en laissant derrière lui un boulot salopé ; ou celui qui aurait perdu de la sorte le bénéfice des pillages et la considération de ses collègues, celui-là pourrait être pardonné de cœur.

Mais pour nous autres, c'est un repentir de prison que nous proposons, c'est donc contre un pardon de raison qu'on va nous l'échanger. C'est un pardon malgré tout, mais le dernier à disposition. Un laissé-pour-compte de pardon, si je puis dire. Il peut virer négligeable si la situation se retourne. Il peut ne pas être durable à l'avenir, sous les menaces de nouveaux soubresauts sanglants.

FULGENCE : Pardonner, c'est gommer la faute qu'un autre a commise contre vous.

Mais on ne peut pardonner que si l'on entend une grande vérité sans détour. Moi, j'ai demandé pardon aux familles éprouvées pendant le procès et je leur ai dit le mal que je leur avais fait. Je pense donc que je serais pardonné. Sinon tant pis, je prierai.

Le pardon est une grande chance, il peut adoucir la punition et soulager les regrets, il facilite l'oubli. C'est gagnant pour celui qui le reçoit. Pour celui qui le donne, je ne peux pas répondre puisque l'occasion ne s'est jamais présentée à moi. Je crois que pour celui qui pardonne, ça dépend s'il est remercié par une compensation convenable.

ADALBERT : Demander pardon, c'est premièrement dire une vérité valable à une personne éprouvée. Deuxièmement lui demander d'oublier le mal que vous avez fait, à lui ou à sa famille. Troisièmement lui proposer de le considérer comme auparavant sans arrière-pensée.

Si la personne accepte du premier coup, c'est chanceux. Sinon, il faut recommencer. Il ne faut pas se décourager après la grande peine qu'on a déjà supportée. Plus on emprunte les chemins du pardon, plus on va croiser la chance d'être pardonné, plus vite on va l'attraper. Surtout si les autorités favorisent un programme de pardon pour encourager les survivants.

JEAN-BAPTISTE : En prison, le grand nombre rejette le pardon. Ils disent : « J'ai demandé pardon et je suis toujours en prison. À quoi ça sert, sauf à plaire aux autorités ? » Ou alors ils répètent : « Voyez celui-là, il a demandé pardon à tout le monde à son procès et ça ne lui a pas évité une pénible condamnation. Le pardon, pour nous, c'est désormais peine perdue. » Voilà pourquoi ils préfèrent se planter dans leurs convictions d'antan.

Mais moi, je suis très préoccupé du pardon. Et je suis sûr d'être pardonné, puisque j'ai avoué, puisque je suis convaincu de ma faute et que je suis décidé à bien vivre comme avant. Si une personne éprouvée ne peut me pardonner la première fois, le temps va l'aider à y parvenir en une meilleure occasion. Le pardon va nous aider à oublier ensemble. Même si dans les deux camps la mémoire de chacun peut conserver en cachette de graves souvenirs intimes.

IGNACE : Le pardon, c'est la grâce de Dieu qui permet d'oublier à celui qui a été poursuivi et frappé.

Celui qui a perdu son épouse, ses enfants, sa maison avec tous les ustensiles, son troupeau ; celui qui confie sa douleur à la toute-puissance de Dieu ; à celui-là, le pardon lui permet d'avancer au-delà de ce qu'il a mal vécu et perdu.

Si le rescapé est touché par la foi, c'est merci, sinon c'est malchance. Moi, je sais que dans la situation contraire, je réussirais à pardonner à mon fauteur, puisque j'ai sauvegardé en toute occasion une grande foi en Dieu.

ADALBERT : Si je suis pardonné par les autorités, si je suis pardonné par Dieu, je vais être pardonné par mes avoisinants. Le temps va nous faire attendre, les efforts seront pénibles, mais ce pardon est nécessaire. Sans le pardon, de terribles tueries vont pouvoir recommencer. Le pardon est une décision de la nouvelle politique des autorités de Kigali. C'est trop pénalisant

pour un avoisinant éprouvé, de contrer la justice de son pays et la religion.

PANCRAÏCE : Dire la vérité à un éprouvé, c'est risquant mais pas blessant. Recevoir la vérité d'un tueur, c'est blessant mais pas risquant. Les deux ont leur avantage et leur désavantage. Raison pour laquelle demander pardon est aussi tenaillant que le donner.

Raison pour laquelle nombre de prisonniers préfèrent demander pardon à Dieu qu'à leurs avoisinants et se bousculent sur la première ligne des séances de prières et de cantiques. Ils confient leur pardon à Dieu et rien à leurs avoisinants. Avec Dieu, les paroles sont moins risquantes pour l'avenir, et plus soulageantes.

ALPHONSE : Le pardon, c'est la grâce de celui qui a subi les crimes. Si la victime reçoit une vérité convenable du fauteur, une demande sincère, il peut juger s'il veut oublier. Moi, si je suis pardonné par les autorités et si je sors de prison ma peine terminée, je pourrai dire sur la colline encore plus de vérité qu'au procès. Je pourrai ajouter des aveux, et des souvenirs, que j'ai gardés en cachette pour mes avoisinants. Si je suis libre, je pourrai perfectionner des détails et des déroulements sur la situation dans les marais. Je pourrai faire des visites dans les maisons et raconter comment ça s'est passé pour celui-ci et pour celui-là, pour satisfaire leur besoin de savoir personnel, et pour recevoir leur pardon.

Mais si je suis trop pénalisé et que je doive rester trop longtemps en prison, je continuerai à vivre ici en tueur. Sans pardon, ni courage, ni vérité. C'est-à-dire comme une personne qui a tout perdu, pas seulement matériellement.

IGNACE : Moi je dis, si je suis pardonné comme il faut, je vais récupérer un esprit normal, ma mentalité d'auparavant ; si je ne suis pas pardonné, je vais garder celle d'un fauteur. Mais, ce n'est pas moi qui peux prononcer les mots d'une bonne intention, ce sont les rescapés. Raison pour laquelle je suis impatient. Un pardon, c'est toujours très avantageux pour celui qui le reçoit.

JOSEPH-DÉSIRÉ : Moi, ce que j'ai fait s'est vu plus des autres parce que j'étais haut placé. Ce n'est pas à cause d'une faute plus coupable, mais à cause d'une faute plus visible que je suis rejeté du pardon.

LÉOPORD : Dans les marais, nombre de Tutsis ont demandé pardon avant le geste fatal de la machette. Ils ont demandé merci, ou grâce. Ils ont demandé une considération pour éviter la mort ou la terrible souffrance des coups. La peur et la souffrance leur ont inspiré ces mots.

Ils ont donné toute leur supplication parce qu'ils n'avaient plus rien d'autre à donner. Mais nous, on s'en fichait de ce qu'ils pouvaient bien demander ou même supplier. Au contraire, ça pouvait nous encourager. Ils étaient seulement des Tutsis bons à tuer et nous des hommes sans pitié.

Raison pour laquelle, c'est gênant de parler de pardon en prison. Au sortir, si je reçois une tornade de colère à la place du pardon, je ne vais pas montrer de méchanceté. Je vais prendre mon mal en patience. Je dirai simplement aux gens : « Bon, le pardon, c'est maintenant vous qui l'avez, il est rangé de votre côté, vous l'avez bien mérité, vous pouvez désormais le manier comme vous voulez. Moi, je peux attendre votre moment propice. Je vais reprendre l'existence où elle m'attend sans murmurer contre vous. »

ÉLIE : Il y en a qui se sentent jaloux de ceux qui n'ont pas été obligés de demander pardon et qui sont retournés sur leur parcelle, sans franchir la porte de Rilima. Il y en a qui disent que ceux qui ont demandé pardon n'ont pas été récompensés comme il faut, qu'ils se trouvent pareillement en prison. Ils prétendent que, pour le prisonnier, le pardon est une dépense inutile et risquante.

PIO : Demander pardon, c'est une chose naturelle. Accorder pardon, c'est grand-chose. Mais qui peut aujourd'hui décider du pardon ? Celui qui n'a rien fait, comme les Blancs et consorts ? Celui qui est arrivé trop tard derrière les militaires du FPR, avec ses économies et ses souvenirs de vengeance ? Celui qui s'est esquivé de la mort par chance en se faufilant entre les papyrus ? Même la maman de l'enfant qui a été coupé, qu'est-ce qu'elle peut pardonner à la place de son petit, puisqu'il n'est plus là pour être interrogé ?

Moi, je vois trop de difficultés à ce que nous échangions des pardons sur les collines. Car trop de mauvais souvenirs vont repousser sur les belles paroles, comme de la broussaille au milieu d'une plantation. Celui qui vous accorde un pardon un jour de clémence, qui peut dire qu'il ne va pas le reprendre un autre jour de colère, à cause d'une chamaillerie de boisson ?

Moi, je n'entrevois aucun pardon capable de sécher tout ce sang coulé. Je ne vois que Dieu pour me pardonner, c'est pourquoi je le lui demande tous les jours. En lui proposant toute ma sincérité, sans rien lui cacher de mes méfaits. Je ne sais pas s'il dit oui, ou s'il dit non, mais je sais que je lui demande très

intimement.

Une allure haute

J'ai souvent fait référence au génocide juif, et non aux génocides arménien, gitan ou cambodgien, parce que j'ai du premier une connaissance plus précise grâce à de nombreux récits, livres et au film *Shoah*, et parce que j'ai remarqué, au fil de séjours au Rwanda, beaucoup d'analogies entre le génocide juif et le génocide tutsi, notamment dans leur mise en œuvre.

Alors, évoquons ici une question souvent posée, avec plus ou moins de candeur : est-ce que, d'une certaine façon, les Tutsis sont les Juifs de cette région des Grands Lacs, au Rwanda en particulier ? Sont-ils cousins éloignés des Falashas, détournés de leur destination ? À défaut, leurs destins s'apparentent-ils ?

La réponse qui vient spontanément est : évidemment non, Juifs et Tutsis ne partagent pas du tout la même histoire, et pourtant...

Les Tutsis ne pratiquent pas une religion particulière, ne se réfèrent à aucun texte original, ne parlent pas une langue ou un dialecte propres. Aucune coutume ou principe, sauf leur tradition d'éleveurs, ne distingue leur mode de vie de celui de leurs compatriotes. De plus, les Tutsis, au contraire des Juifs d'Europe, ont exercé un pouvoir plénier au Rwanda. Ils avaient en effet instauré pendant près de huit siècles, jusqu'à l'Indépendance, une monarchie d'une sophistication et d'une complexité qui reste encore aujourd'hui une énigme pour les historiens et dont le souvenir est incisif dans la mémoire collective hutue.

Et pourtant... l'on est très frappé par les similitudes entre, non pas les manières d'être des Juifs et celles des Tutsis, ni entre la mythologie juive et la mythologie tutsie, mais entre l'expression de l'antisémitisme en Europe avant le génocide juif et l'expression de l'antitutsisme au Rwanda avant le génocide tutsi. Les composants de la propagande antitutsiste ressemblent étrangement à ceux de la propagande antisémite, que ce soient les qualificatifs physiques : fronts allongés, nez busqués ou droits, doigts crochus pour les uns, longs pour les autres, par exemple ; ou les qualificatifs psychologiques relatifs à la lâcheté, la perfidie, ou la trahison. Enfin nous retrouvons les mêmes allusions à l'arrogance ou à la rapacité. Une correspondance entre deux imageries que

résume une appellation partagée : parasites ou cancrelats.

N'étant ni ethnologue ni spécialiste de l'Afrique, je ne me mêle pas aux discussions actuelles sur l'ethnie, sa genèse, sa particularité africaine, son utilisation par les colons, sinon pour faire cette observation de voyageur : en Afrique noire, tout le monde se définit spontanément et sans gêne par son ethnie. Par exemple, vous partagez un verre à une terrasse de Bamako et un peu plus tard vous demandez à une copine : « Qui était la fille assise à côté de toi tout à l'heure ? » Elle vous répondra : « Elle ? C'est une collègue de boulot, elle est très sympa, une Sarakolée de Kayes. » Vous regardez un match de football dans le stade de Yaoundé et vous demandez à votre voisin : « Qui est le numéro 7, dans l'équipe des Canons ? » Il vous répondra : « C'est Untel, un Haoussa. Il est un peu lent, mais il a un super pied gauche. »

L'Afrique noire est une formidable macédoine d'ethnies assumées, dont la diversité n'a d'égal que l'esprit de tolérance qui les équilibre. Le plus souvent d'ailleurs, lorsqu'un conflit éclate qui semble ethnique, on constate qu'il est en vérité d'abord régional : Nord contre Sud, plateaux contre côtes ; religieux : chrétiens contre musulmans ; économique : appropriation de mines ; ou social : quartiers contre centre-ville... L'ethnie n'étant pas la source de l'incompréhension et des violences mais seulement un mode de rassemblement défensif.

Cette digression de voyageur pour souligner à la fois la normalité de s'affirmer hutu ou tutsi au Rwanda ; et l'anomalie, la dérive de la propagande antitutsiste propagée sous le régime du président Habyarimana.

Dans ce cas, quel était l'instigateur de cette propagande ? Répondre : la colonisation, serait simpliste. Certes, pendant un siècle, l'administration coloniale et le clergé ont rivalisé pour opposer une ethnie à une autre, ils ont entraîné derrière eux une cohorte d'anthropologues dont les écrits africanophobes vous tombent des mains par leur stupidité abjecte. Mais, d'une part, cette intelligentsia coloniale a sévi partout en Afrique, pas plus ici qu'ailleurs, pour retarder l'échéance de l'indépendance. D'autre part, si ces théories sur l'indigène rwandais étaient racistes, elles n'étaient pas particulièrement antitutsistes.

Alors, les Hutus ont-ils identifié les Tutsis aux Juifs, ou est-ce que les Tutsis se sont eux-mêmes identifiés aux Juifs, par incompréhension de l'histoire, comme certains idéologues serbes l'ont tenté pendant la guerre en ex-Yougoslavie, autour du thème du peuple martyr ? Du peuple errant, peuple élu... ? La réponse est encore négative ; cette identification n'a jamais eu lieu, en tout cas pas sur les collines du Bugesera.

Comme l'explique Jeannette : « L'histoire des Hutus et des Tutsis

ressemble à celle de Caïn et Abel, des frères qui ne se comprennent plus du tout pour des riens. Mais je ne crois pas que le peuple tutsi ressemble au peuple juif, même si les deux peuples ont été attrapés par des génocides. Le peuple tutsi n'a jamais été un peuple choisi pour entendre la voix de Dieu, comme le peuple hébreu à l'époque des païens. Il n'est pas un peuple puni à cause de la mort de Jésus-Christ. Le peuple tutsi, c'est simplement un peuple malchanceux sur des collines à cause de son allure haute. »

Précisons que, jusqu'au génocide, les Rwandais des campagnes n'avaient du peuple juif qu'une idée biblique. Ils connaissaient le passage de la mer Rouge et la fuite d'Égypte derrière Moïse, le jugement de Salomon, l'Arche de Noé, le calvaire du mont des Oliviers ; mais rien sur Treblinka, et *a fortiori* rien sur les exodes et pogroms antérieurs. De ce fait, d'ailleurs, la découverte lors de nos entretiens, par Jeannette, Claudine, Angélique, Innocent et les autres rescapés, qu'ils n'étaient pas les premiers à avoir vécu cette expérience de l'extermination fut bouleversante.

Il reste cette « allure haute » évoquée par Jeannette, à propos de laquelle Francine précise : « Les Hutus souffrent toujours d'une mauvaise idée sur les Tutsis. C'est notre physionomie qui est l'origine du mal, voilà la vérité. Nos muscles qui sont plus longs, nos traits qui sont plus fins, notre marche qui est plus raide. Notre prestance de naissance, je ne vois que ça. »

Sur quoi Claudine ajoute : « La vérité est que grand nombre de Hutus ne supportaient plus les Tutsis. Pourquoi ? C'est une question durable qui hante les bananeraies. Moi, je vois qu'il y a des différences entre les Tutsis et les Hutus, qui rendent ceux-ci trop soupçonneux. Les Tutsis sont parfois formés de cous plus élancés et de nez plus droits. Ils sont plus sobres de caractère et plus apprêtés... Mais quant à la richesse et l'intelligence, il n'y a aucune différence. Beaucoup de Hutus se méfient d'une soi-disant malice, dans le caractère ou l'esprit tutsi, qui n'existe même pas. »

Plus perplexe, Sylvie se demande : « Depuis, je cherche une indication que je n'arrive pas à découvrir. Je sais que les Hutus ne se sentaient pas à l'aise en face de Tutsis. Ils ont décidé de ne plus les voir nulle part, pour se sentir à l'aise entre eux. Mais pourquoi ? Je ne peux pas répondre. Je ne sais si je porte sur mon visage ou sur mon corps des marques particulières qu'ils ne supportent pas. Quelquefois je dis non, ce ne peut être ça, être élancée, être fine, être douce de traits, toutes ces bêtises-là. Quelquefois je dis oui, c'est pourtant bien ça qui a germé dans leur intimité. C'est une folie extrême que même ceux qui ont tué ne parviennent plus à envisager. Ceux qui devaient être tués encore moins. »

Pourquoi cette obsession de la différence, physique et culturelle, si

incongrue en Afrique ? Pourquoi ce leitmotiv sur cette allure haute ou raide, ces traits droits, cette malice, dans les campagnes du Rwanda ? Rien de tel, par exemple, dans les régions kenyanes, sénégalaises, tchadiennes, peuplées de Massaïs, de Peuls, de Toubous ? Est-ce une réminiscence des castes et de rites du règne des rois *mwami* ?

Il est impossible d'y répondre, et cela épaissit encore le mystère du génocide. Aucune explication n'est convaincante sur les racines de l'antitutsisme, à mon sens aussi inintelligibles et inquiétantes que celles de l'antisémitisme.

À l'image de cette phrase d'Élie lorsqu'il dit : « Sous l'influence du temps, l'atmosphère m'avait encouragé à me méfier des Tutsis. Même quand je les voyais gentils, je devais les regarder menaçants à cause de ténébreux on-dit. »

En 1992, le chercheur américain Christopher Browning a publié un livre passionnant, titré : *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*. L'histoire d'un bataillon envoyé entre juillet 1942 et novembre 1943 dans la région de Lublin en Pologne, où il assassina environ 40 000 Juifs et en déporta environ 45 000.

L'auteur, spécialiste de l'Holocauste, a travaillé à partir de documents, essentiellement les interrogatoires de 210 de ces hommes, menés entre 1962 et 1967 par des magistrats allemands, pour reconstituer et analyser l'itinéraire de ces réservistes hambourgeois, pris dans un démentiel engrenage de tueries. Dans un chapitre du livre, Christopher Browning note la répugnance générale de ces policiers à admettre l'antisémitisme qui les motive à l'époque et s'en interroge. Pourquoi nier un sentiment évident, qui imprègne toutes les institutions du Reich et influence l'opinion des dignitaires nazis, et qui donc, *a priori*, pourrait être utilisé comme circonstance atténuante par ces policiers réservistes ?

L'auteur avance de nombreuses hypothèses, parmi lesquelles celles-ci : « Pour un membre du bataillon, avouer son propre antisémitisme revient à compromettre ses chances de tirer son épingle du jeu, évoquer l'antisémitisme des autres, c'est charger ses camarades. » Plus loin, il poursuit : « Mais cette répugnance à parler de l'antisémitisme relève également d'une attitude de refus politique... Admettre que leur comportement avait une dimension explicitement politique et idéologique, que l'éthique nazie n'avait à l'époque rien de déraisonnable à leurs yeux, c'est admettre qu'ils ne sont que des girouettes politiques, tournant docilement avec le vent, à chaque changement de régime. C'est là une vérité que peu d'entre eux veulent ou peuvent affronter. »

Les contextes dans lesquels s'expriment tueurs allemands et rwandais sont différents. Les premiers témoignent plus de vingt ans après les faits, en ordre dispersé, en liberté mais face à des procureurs susceptibles de les inculper. De plus leurs témoignages sont médiatisés par des greffiers.

Néanmoins, je mentionne ce passage parce que les gars de la bande de

Kibungo rechignent eux aussi à admettre l'antitutsisme qui les animait dans les marais. Après tout, celui qui raconte, comme Adalbert : « Le nourrisson hutu se trouvait emmaillotté de détestation contre le Tutsi avant de poser son regard sur le monde », pourrait se déculpabiliser plus ou moins, en se disant victime d'un lavage de cerveau.

Eh bien non, il est beaucoup plus difficile d'aborder le sujet de l'antitutsisme que celui de leur premier meurtre. Des heures de discussions sont nécessaires pour qu'ils acceptent d'en parler. Ces réticences suscitent chez moi des questions semblables à celles de Christopher Browning, que je découvre en le lisant par la suite, et d'autres plus pragmatiques, comme celles-ci.

Craignent-ils que parler de leur antitutsisme rende plus difficile leur retour sur leurs collines, en renforçant la méfiance de leurs voisins ? S'il admet avoir été un antitutsiste primaire, il n'y a aucune raison qu'il ne le soit plus et il est donc toujours dangereux, pourront penser ces voisins. Crainte qui serait naïve, pour ne pas dire absurde, car l'ardeur des tueurs dans les marais, connue des rescapés et des voisins, suffira de toute façon à refroidir le comité d'accueil *ad vitam aeternam*.

En discutaient-ils entre eux, en discutent-ils aujourd'hui ? Ils ne répondent quasiment jamais. Étaient-ils pareillement antitutsis ? Il ressort à travers les conversations que non, bien au contraire. Mais leurs divergences, paradoxalement, confortent leur réticence à en parler, car les afficher risquerait de malmenier leur solidarité.

Jean-Baptiste, par exemple, mari heureux d'une Tutsie, qui vivait sur un versant peuplé de familles tutsies, ne nourrissait aucun sentiment antitutsi au début du génocide, mais seulement une ambition et une peur dévorantes. Pio, garçon plus passionné de football que de politique, ne s'interrogeait guère sur l'antitutsisme, du moment que le ballon lui arrivait sur le bon pied pour marquer des buts. Même Joseph-Désiré Bitero, commandant des *interahamwe*, terrifiant criminel s'il en est, n'était pas viscéralement antitutsi, en tout cas pas jusqu'aux derniers mois qui précédèrent les massacres... Les cas de Pancrace, d'Élie, de Fulgence ou d'Adalbert obligent à plus de réserve.

Ces façons différentes de considérer les Tutsis n'ont pas empêché les uns et les autres de les tuer pareillement. De même que d'autres personnes, libérées, lâchent aujourd'hui dans leurs champs ou au cabaret des propos dont les relents antitutsistes font sursauter.

Cela tendrait à prouver que, si l'antitutsisme était l'un des moteurs du génocide, qu'il aidait à franchir le cap du crime, il n'était pas le seul et il ne pouvait suffire à motiver les actes et les attitudes de chacun. À titre d'exemple, Ignace, l'un des antitutsistes les plus hargneux, les plus haineux, et en tout cas le plus déclaré de la bande, est aussi l'un de ceux qui a le moins sorti sa machette.

Enfin, on peut avancer une sorte d'intuition, plus perceptible dans leurs silences que dans leurs paroles, pour expliquer les réticences des gars à admettre leur antitutsisme de l'époque.

À défaut d'être bouleversés par leurs tueries, ils se montrent souvent dépassés par elles. Ils constatent qu'ils ont été pris dans un brouhaha, mot souvent utilisé, qui les a emportés. Ils redoutent d'en connaître les effets à l'extérieur, ne posent jamais une question à ce sujet. Plus important, ils appréhendent d'en comprendre les raisons, les motivations, ils ne voient aucune utilité à gamberger là-dessus.

Leur intuition semble les alerter sur un danger particulier, que Pio esquisse ainsi : « Par après des années, poser à nouveau le pied dans le marais, où on a de toute façon laissé ses traces de pas, ça peut aller si on marche en prudence. Mais forcer la mémoire dans nos arrière-pensées profondes et les néfastes méditations de l'enfance, ça peut être égarant. Surtout si les âmes ont viré comme les nôtres. »

La haine, les Tutsis

ADALBERT : Au fond, les Hutus et les Tutsis se cochonnaient depuis 1959. Ça émanait de nos anciens. Le soir autour de la Primus, ils traitaient les Tutsis de chétifs et d'arrogants dans des conversations sans gravité. De sorte que les enfants hutus grandissaient sans question poser, en écoutant toutes ces mauvaïsetés sur les Tutsis.

Depuis 1959, au cabaret, les vieux jargonnaient d'éliminer tous les Tutsis et leurs troupeaux de vaches piétinantes. Ça revenait souvent quand ils buvaient, c'était pour eux des préoccupations familiares comme les semences ou les marchandages consorts. Nous les jeunes, on blaguait de leurs grondements de vieux, mais ils nous contentaient.

Par après, tout au long de sa jeunesse, un Hutu pouvait bien se choisir un ami tutsi, cheminer et partager la boisson avec lui, il ne devait toutefois pas se confier. Pour le Hutu, le Tutsi pouvait être un dissimulateur en n'importe quelle occasion. Il apparaissait gentil dans sa manière et serviable de caractère, mais il cultivait une malice cachée. Il devait être une cause naturelle de méfiance.

JEAN-BAPTISTE : Les Hutus ont toujours reproché aux Tutsis leurs tailles allongées et d'essayer d'en profiter pour gouverner. Le temps n'a jamais tari cette rancune. Dans la commune, comme je vous l'ai dit, on entendait que les femmes tutsies montraient des statures trop fines pour rester sur nos collines, qu'elles avaient la peau lisse d'avoir consommé du lait en cachette, que leurs doigts étaient trop fins pour attraper la houe et toutes ces bêtises.

En vrai, les Hutus ne remarquaient aucun de ces ouï-dire sur les silhouettes de leurs avoisinantes tutsies, puisqu'elles courbaient l'échine aux côtés de leurs épouses et qu'elles se retrouvaient pareillement chargées au retour des corvées d'eau. Mais ils se plaisaient à les répéter. Ils se racontaient aussi que le Hutu comme moi, qui avait épousé une Tutsie, voulait se montrer fier.

Ils se plaisaient à multiplier des sornettes sans vraisemblance pour creuser une mince ligne de discorde entre les deux ethnies. L'important était de garder un écart entre les deux en toute occasion, dans l'attente d'une aggravation. Par exemple, le premier jour de l'école, l'instituteur devait égrener l'ethnie de tous les élèves, de manière que les Tutsis se sentent invités à s'asseoir timidement dans la classe des Hutus.

IGNACE : Si un jeune garçon hutu voulait marier une jeune fille tutsie, sa famille refusait de lui tracer une section dans sa bananeraie pour amasser sa récolte personnelle et nourrir sa famille. Si un jeune garçon tutsi voulait marier une jeune fille hutue, sa famille refusait de lui séparer même une ou deux vaches du troupeau pour commencer un élevage d'avenir. De telle façon, ce n'était pas intéressant du tout pour les jeunes gens des deux camps de se fréquenter.

Les parcelles fécondaient de la haine sous les récoltes, parce qu'elles n'étaient pas en largeur suffisante pour deux ethnies.

FULGENCE : Au fond, les Hutus ne détestaient pas les Tutsis tant que ça. En tout cas, pas au niveau de les tuer sans exception. Des maléfices plus terribles qu'une haine tenace se sont intercalés dans cette rivalité ethnique pour nous élaner dans ces marigots. Le manque de parcelles, par exemple, on en parlait pertinemment entre nous. On voyait bien que les parcelles fertiles allaient bientôt manquer. On se disait que nos enfants devraient quitter à la file, en quête de champs vers Gitarama ou plus loin vers la Tanzanie ; sinon ils allaient devenir les obligés des Tutsis sur leur propre colline. On pouvait se voir confisquer des récoltes qu'on avait bien semées.

De ce qu'on avait appris des vieillards, on pouvait même être forcés à des travaux de débroussaillage, d'élevage ou de maçonnerie, comme à l'époque des *mwami*. Ces corvées gratuites, elles pouvaient tennailler le cultivateur plus que de raison.

PIO : Peut-être qu'on ne détestait pas tous les Tutsis, surtout nos avoisinants ; peut-être qu'on ne les regardait pas comme des ennemis malfaisants. Mais on se disait entre nous qu'on ne voulait plus cohabiter. On disait même qu'on ne voulait plus du tout d'eux à nos côtés et qu'il fallait les débroussailler de chez nous. Dire ça, c'est grand-chose, c'est déjà désigner la machette.

Moi, je ne sais pas pourquoi je me suis mis à détester les Tutsis. J'étais jeune, j'aimais surtout le football, je jouais dans l'équipe de Kibungu avec les

Tutsis de mon âge, on se passait le ballon sans jamais d'anicroche. Je ne rencontrais aucun embarras remarquable en leur compagnie. La détestation s'est présentée comme ça au moment des tueries, je l'ai saisie par imitation et par convenance.

LÉOPORD : C'est délicat de parler de haine entre les Hutus et les Tutsis parce qu'après les tueries les mots ont changé de sens. Précédemment, on pouvait blaguer entre nous et dire qu'on allait tous les tuer, et le moment d'après on se retrouvait ensemble à partager une tâche ou une boisson. Les blagues et les menaces s'étaient entremêlées. On ne voyait plus ce qu'on disait. On pouvait tripoter des mots terribles sans pensées fâcheuses. Les Tutsis ne s'en trouvaient même pas très gênés. Je veux dire qu'ils ne s'écartaient pas à cause de ces discussions fâcheuses. Depuis, on a vu : ces mots ont attiré de graves conséquences.

ALPHONSE : Pendant les saisons sèches de sa petite enfance, le Hutu entend les grandes personnes répéter que trop de parcelles sont accaparées par les Tutsis, que ces gens sont de trop dans la situation pour combattre la pauvreté. Puis, ces paroles s'oublient quand les récoltes abondent. Mais, l'enfant, il s'accoutume à ces mécontentements.

Un enfant hutu, même s'il est assis à côté d'un enfant tutsi boueux, il manie contre lui une jalousie naturelle, il le voit crâneur, il s'habitue à pencher comme ses parents. Par après lorsqu'une difficulté se présente, il ne la regarde plus droit en face, il préfère regarder le Tutsi qui passe de côté.

PANCRACE : Il y avait les radios qui nous rabâchaient de tuer tous les Tutsis depuis nonante-deux ; il y avait la colère après la mort du président et la peur de se retrouver dominés par les *inkotanyi*. Mais je ne vois aucune haine dans tout ça.

Le Hutu se méfie toujours de quelques intentions enfouies dans le caractère du Tutsi, qu'il nourrit en secret depuis l'Ancien Régime. Il voit du danger même chez le plus faiblard ou le plus gentil d'entre eux. Mais c'est du soupçon, pas de la haine. La haine nous a rejoints brusquement après la chute de l'avion de notre président. Les intimidateurs ont crié : « Voyez donc ces cancrelats qui sont bien ceux qu'on vous avait racontés. » Nous, on a crié : « Bon, partons en expéditions. » On n'était pas si fâchés, on était surtout soulagés.

IGNACE : Je ne sais pas si tuer des Tutsis est différent de tuer des non-Tutsis, puisque nous n'avons aucune expérience de ça. Au Rwanda, si l'on ne croise pas un frère Hutu, on croise un Tutsi. Puisque les Twas sont invisibles dans leurs forêts et que les Blancs sont blancs. En bonne ou mauvaise entente, il nous est impossible de côtoyer des hommes ordinaires, semblables à nous, qui ne sont pas tutsis. Je veux dire que, dans des tueries privées ou des tueries d'ampleur, nous ne savons que tuer des Tutsis.

ÉLIE : Dans les villes, beaucoup de Hutus enviaient les femmes tutsies qu'ils ne pouvaient pas avoir. À cause de leurs allures élancées, de leurs traits polis, de leurs façons à la mode de présenter les repas de famille ou de se montrer dans les cérémonies. Toutefois, sur les collines, les Hutus voyaient bien que les femmes se fatiguaient de concert pendant les travaux des champs. Je ne connais pas de cultivateur qui soit allé demander une fille haute à un avoisinant tutsi pour son fils, et donc aucun cas refusé.

Ce sont les vaches et les parcelles qui devançaient ces jalousies d'allure. Surtout les vaches, parce que les Tutsis avaient l'habitude de les attrouper de façon qu'on ne puisse plus dénombrer celles des uns et des autres. Ils ne voulaient jamais avouer combien ils en possédaient, ni à leurs épouses, ni à leurs fils, ni aux autorités. Nous, on voyait passer les troupeaux dissimulés dans les taillis, menés par des bergers en guenilles, et ça nous tenaillait. Sur les collines, les secrets de biens sont menaçants.

ADALBERT : Il y a des gens comme moi qui mal disaient couramment sur les Tutsis. On répétait ce qu'on entendait depuis longtemps. On les qualifiait d'arrogants, de maniérés ou même de venimeux. Mais on ne voyait guère d'arrogance ou de manières supérieures quand on les côtoyait à la chorale ou au marché. Ni même au cabaret, ou dans les bananeraies si se présentait une entraide.

Les vieillards s'étaient donné la main pour nous embrouiller, mais ils le faisaient de bonne volonté si je puis dire. Par après les radios ont exagéré pour chauffer les esprits. Les noms de « cancrelats », de « serpents », ce sont elles qui nous les ont enseignés. La malfaisance des radios était trop bien calculée pour pouvoir la contrer.

ALPHONSE : Je crois que les manières fignées des Tutsis, dans le fond, on s'y était complètement habitués. Ça nous était bien égal ces racontars de doigts allongés ou de particularités consorts. Je ne crois pas que les vaches présentaient un détestable problème. Sinon, on pouvait bien abattre

uniquement les troupeaux. Je ne crois pas que nos cœurs détestaient les Tutsis. Mais il était inévitable de le penser, puisque la décision était prise par les encadrateurs de tous les tuer.

Pour tuer sans vacillation autant d'humains, il fallait détester sans indécision. La haine était le seul sentiment autorisé au sujet des Tutsis. Les tueries étaient une entreprise trop manœuvrée pour nous poser d'autres questions sentimentales.

Une tuerie surnaturelle

L'Afrique contemporaine a été le théâtre d'un génocide. De très nombreux Africains peinent à le concevoir ou à en admettre la réalité. Il leur faudra beaucoup de temps pour y parvenir, comme il en aura fallu plus que de raison aux Européens et aux Américains après l'Holocauste.

Encore plus d'Africains récusent l'africanité de ce génocide, invoquent une tragédie fomentée ailleurs, avec des arguments variés, tels, par exemple, ceux de Berthe : « Le cas du Rwanda échappe aux coutumes africaines. Un Africain massacre avec la colère ou la faim au creux du ventre. Ou il massacre juste ce qu'il faut pour confisquer les diamants consorts. Il ne massacre pas le ventre plein et le cœur en paix sur des collines de haricots comme les *interahamwe*. Je crois que ceux-là ont mal appris une leçon venue d'ailleurs, hors de l'Afrique. Je ne sais pas qui a semé l'idée du génocide. Non, je ne dis pas que c'est le colon. Vraiment, je ne sais pas qui, mais ce n'est pas un Africain. »

Son intelligence pertinente et dénuée d'*a priori* et de ressentiment, mais privée de recul sur l'histoire, ne lui donne pas raison. Tous les génocides échappent aux coutumes, qu'elles soient européennes, américaines, asiatiques ou africaines. Et ceux qui pensaient que le foisonnement des cultures, les sagesse ancestrales, les traditions d'indulgence, l'appétit de vie – illustrés par le fameux adage « L'Afrique, c'est magique ! » –, préserveraient ce continent se sont trompés.

Je ne profiterais pas de cette remarque sur l'universalité du génocide pour glisser, derrière elle, les sempiternelles questions : à la place de Pio, Fulgence, Pancrace et les autres de la bande, qu'aurions-nous fait ? Qu'aurions-nous osé faire ou refuser de faire ? Que serions-nous devenus ? Ces questions n'ont aucun intérêt, pas tant parce que nous ne pouvons nous mettre dans la peau de planteurs de haricots, sur une colline de la région des Grands Lacs, mais parce qu'il nous est impossible de nous imaginer être nés et avoir grandi sous un pareil régime despotique et ethnociste, et que, hormis

quelques individus sûrs de leur solidité morale et de leur courage, la plupart d'entre nous bredouilleraient à peu près ceci : « ... on aurait traînaillé, paressé loin derrière le groupe, sans toutefois salir la machette... » Espérant mieux en notre for intérieur, mais laissant entier le doute.

En revanche, je remplace les questions par des observations. Dans l'Allemagne de l'après-guerre, en quarante ans de procès à l'encontre de criminels nazis, aucun de leurs avocats n'a pu produire le cas d'un Allemand lourdement condamné pour avoir refusé de tuer un Juif ou un Gitan désarmé. Ainsi, par exemple, au cours des expéditions de ce 101^e bataillon de réserve de la police, explique Christopher Browning, pas un policier n'a été puni pour un refus de tirer. Pourtant, selon ses estimations, 80 à 90 % des 500 policiers du bataillon ont tiré.

Au Rwanda, la période des massacres a été trop brève pour que l'administration du génocide engage procès et condamnations contre les réfractaires. Cela dit, s'il est vrai que des dizaines de milliers de Hutus ont été assassinés pour leurs prises de position humanistes, on ne cite pas d'exemples de personnes arrêtées pour leur seul refus de tuer, sauf cas très particuliers : conjoints de couples mixtes ou personnes accusées d'avoir caché des Tutsis.

À Kibungo, N'tarama, Kanzenze et sur la commune de Nyamata, celui qui s'opposait publiquement au génocide, en paroles ou en actes, risquait d'être exécuté ou condamné à tuer sur-le-champ. Tout le monde devait participer à sa manière, être mêlé aux tueries, aux destructions et pillages, ou bien payer. Cependant, répétons-le, aucun habitant n'a été sérieusement menacé de violences physiques pour ses réticences à manier sa machette sur un Tutsi. À ce propos, la lecture du chapitre sur les punitions est édifiante.

Malgré les possibilités d'emplois auxiliaires, de dérogations et d'esquives, les estimations du nombre de tueurs sur la commune de Nyamata sont à peine concevables.

Christine, fille de Tutsi et de Hutue, témoin sur sa colline, tente de les expliquer ainsi : « Je crois que celui qui avait été obligé de tuer, il voulait le lendemain que son avoisinant soit obligé à son tour, pour être considéré pareillement. Pour ton avoisinant qui tuait tous les jours, tu pouvais te montrer fainéant ou récalcitrant et un très mauvais concurrent, mais tu devais te montrer méritant en te rougissant les mains en une occasion. »

Pour comprendre le volontariat des hommes de main du III^e Reich, souvent plus spectaculaire hors des frontières de l'Allemagne, les historiens ou philosophes insistent sur la formidable discipline qu'un État totalitaire peut imposer à ses citoyens ; sur l'efficacité d'une insidieuse et permanente propagande, évoquée en amont ; et surtout sur la puissance du conformisme social en situation de peur et de crise. À ne pas confondre avec une situation de guerre, qui elle, à certains moments, peut au contraire faire éclater ce conformisme.

Ces arguments ne suffisent pas à expliquer la machine à tuer illustrée par la phrase de Christine. Les Russes, les Espagnols, les Argentins, les Roumains, les Irakiens et bien d'autres à une époque de leur histoire ont mesuré l'efficacité des machines à broyer les esprits, conçues par Staline, Franco, Videla ou Ceausescu, Hussein, autant de dictateurs qui ont obtenu une massive soumission de la population, un renoncement, une sorte d'abrutissement et une accoutumance à la délation, mais qui n'ont pas soulevé de cortèges enthousiastes et populaires, tuant en chanson tous les jours aux heures de travail.

Si ces historiens et ces philosophes occultaient le caractère irrationnel et exceptionnel du génocide, ils pourraient s'avérer équivoques, voire dangereux, dans la mesure où ils encourageraient le pessimisme ou la bigoterie ; ou, plus désespérant, aviveraient le pire des fléaux de nos sociétés : le cynisme.

Caractère exceptionnel du génocide, dont la plus simple définition est celle de Jean-Baptiste Munyankore, instituteur depuis quarante-trois ans à N'tarama, lorsqu'il dit : « Ce qui s'est passé à Nyamata, dans les églises, dans les marais et les collines, ce sont des agissements surnaturels de gens bien naturels. »

Ou celle de Sylvie, qui dit : « Parce que si on s'attarde trop sur la peur du génocide, on perd l'espoir. On perd ce qu'on a réussi à sauver de la vie. On risque d'être contaminé par une autre folie. Quand je pense au génocide, dans un moment calme, je réfléchis pour savoir où le ranger dans l'existence, mais je ne trouve nulle place. Je veux dire simplement que ce n'est plus de l'humain. »

Des mots pour ne pas le dire

FULGENCE : Plus on voyait des gens mourir, moins on pensait à leur vie, moins on parlait de leur mort. Plus on s'habitue à prendre goût. Plus on se disait en son for intérieur que, puisqu'on savait le faire, on devait bien le faire jusqu'au dernier des derniers. C'était une optique finale qui allait de soi, dans un fort brouhaha de cris ; mais sans paroles désobligeantes.

ALPHONSE : On marchait dans les marais avec une foule de gens à tuer. La boue nous recouvrait les chevilles, parfois les genoux. Le soleil nous dardait le crâne. Les papyrus nous griffaient les chemises et la peau dessous. Les collègues nous regardaient. Si on montrait des tremblements, ils se moquaient et nous traitaient de lâches. Si on montrait des hésitations, ils s'irritaient et nous accusaient de trahison. Si on montrait de la noblesse, ils nous grondaient et nous traitaient de femmelettes. On était vite mal traités.

Dans cette situation, les railleries des collègues sont terribles à contrer si elles se répandent dans ton voisinage. C'est bien pareil à l'école ou au cabaret, mais c'est plus grave dans les marais. Elles sont du venin pour l'existence. On essaie de s'en protéger naturellement. Donc, on se groupe dans le camp de ceux qui les lancent. Quand les tueries commencent, on se trouve moins gêné à manier la machette qu'à recevoir les moqueries et gronderies. Cette vérité est impossible à comprendre pour celui qui n'était pas à nos côtés.

Voilà ce que je veux dire. Dans le brouhaha de tueries, la mise à l'écart n'est pas vivable pour une personne, puisque la personne ne rencontre plus que les dos de ses avoisinants avec qui parler des préoccupations ordinaires. Être seul est trop risquant chez nous. Donc, la personne s'élance au signal et prend sa contribution, même si la contrepartie est le sanglant ouvrage que vous connaissez.

ÉLIE : Depuis l'indépendance, les intimidateurs n'ont jamais cessé de

tripoter l'idée des tueries, en se gardant de jamais les nommer. Par exemple, quand ils proclamaient : « Il n'y a pas assez de terres pour deux ethnies dans ce pays, et aucune ne va s'en aller, il revient donc aux Hutus de solutionner », cela signifiait ce qui ne se disait pas.

Les intimidateurs ne voulaient aucune gêne, surtout à faire des commentaires inutiles sur ce qu'on faisait. Nous, on se disait qu'on n'aurait plus rien à commenter quand tout serait complètement fini. Dans le fond, on s'était accordés pour aller sans en parler. Ce que nous faisions nous était moins surnaturel si on était dispensés de le dire. Encore maintenant, il y a des mots qu'on ne veut pas prononcer, même entre collègues.

PANCRAE : Les tueries de cette catégorie sont des affamées de la mort. Elles ne sont pas des affamées de la vie comme des bêtes sauvages. Elles se nourrissent de tous ceux qu'elles voient, elles ne sont jamais rassasiées ; tant qu'il en reste, elles vous talonnent jusqu'au dernier des derniers. Raison pour laquelle elles se privent de mots. Sauf des mots idiots évidemment. À la radio, on entendait que les *inkotanyi* avaient des queues ou des oreilles pointues ; même si personne ne pouvait le croire, ça nous faisait du bien de l'entendre. Ce n'était pas des drôleries convenables, mais pour nous c'étaient des drôleries malgré tout. C'était mieux que ne rien entendre du tout.

ÉLIE : Personne ne peut avouer l'entière et pénible vérité, ni maintenant, ni jamais. Personne ne peut prononcer tous les mots exacts de ses méfaits, sauf à se damner au regard des autres. Et ça, c'est trop grave. Mais un petit nombre commencent à raconter des bouts terribles, pour faire pénitence du sang qu'ils ont giclé, sans crainte de se montrer plus punissables. Ceux-là défrichent un chemin de sincérité. C'est grand-chose.

Sur les collines ou dans la prison, la vérité propose sa part à tous les participants. Les survivants obtiennent la plus large en conséquence de ce qu'ils ont enduré, c'est normal. Les épouses tutsies préservées, les cameramen internationaux, les militaires reçoivent les leurs. Mais s'il manque la part de vérité des auteurs, les révélations sur ces tueries vont ronder sans fin. Les auteurs savent plus que des souvenirs élémentaires, plus que des précisions sur l'arrangement des choses, ils ont des secrets dans l'âme.

JEAN-BAPTISTE : Je n'ai jamais entendu le mot de « génocide » pendant toute la période des tueries. Il nous est parvenu aux oreilles seulement par la voix des reporters internationaux et des délégués humanitaires. D'abord

sur la route de l'exil, mais le mot n'était pas encore compris, puis dans les camps du Congo.

C'est une vérité : entre nous, on ne le prononçait jamais. Nombre ne savait même pas le sens du mot « génocide ». Il n'était d'aucune utilité. Pourtant, si on se levait tous les matins pour aller chasser, même quand on était fatigués ou qu'on avait d'autres tâches bâclées, c'est bien qu'on pensait qu'il fallait tous les tuer. Les gens savaient le boulot qu'ils faisaient sans nécessité de le nommer.

ADALBERT : Le génocide n'est pas une idée commune aux guerres et aux batailles. C'est une idée des autorités pour se débarrasser d'un danger à jamais. C'est une idée de commodité qu'il n'est pas nécessaire de nommer et d'encourager, sauf des habituels jets de méchanceté. Elle est très ordinaire lorsqu'elle vole de parole en parole, parfois de blague en blague ; elle devient extraordinaire lorsqu'elle est attrapée par la pointe des machettes.

Cette idée ne meurt pas avec les tueries, ni après la victoire ni après la défaite. Elle peut être récupérée par de futures autorités vers une autre destinée. Mais comment tuer une idée, d'un usage extraordinaire, si on ne sait pas comment tuer son mot, qui peut la ressusciter ? Tuer des ennemis, tuer des fautifs, tuer des avoisinants, on peut le comprendre... Tuer des idées et des mots, ça surpasse l'intelligence, en tout cas celle du cultivateur.

PIO : Au départ d'un génocide, il y a une cause et des gens pour la trouver valable. La cause, elle ne traîne pas là par hasard, elle est même figlée par les intimidateurs : c'est l'envie de gagner la partie absolument. Mais les gens qu'elle tente sont ceux qui vivaient là par hasard. Moi, j'étais là, chez moi, quand la tentation s'est présentée. Je ne dis pas que j'ai été forcé par Satan et consorts. J'ai trouvé la cause valable par gourmandise et par obéissance, et je me suis élancé dans les marais. Mais si j'étais né en Tanzanie ou en France, j'aurais été éloigné du brouhaha et des saletés de sang.

Une tentation comme celle-là n'est pas repoussable par des simples gens, faute de rescousses bibliques, en tout cas sur des collines. Pourquoi ? À cause des belles paroles de succès total. Elles sont gagnantes. Par après, la tentation ne s'emprisonne pas, donc on emprisonne les gens ; et la tentation, elle peut bien se montrer tout aussi terrible plus loin.

Quand une personne voit son intérêt définitif se proposer à lui, et à ses collègues pareillement, il ne s'attarde plus en hésitation et en répit, il ne considère plus les sentiments, il n'entend plus les mercis. Il voit le Mal se manigancer en Bien et il s'en contente. Il pense à tout ce qu'il va gagner pour lui et sa famille jusqu'à la fin de ses jours. Il suit son intérêt définitif dans les marigots.

Par après, il se nettoie les saletés de boue et de sang comme il boit la Primus. C'est ce que j'ai fait. Je ne dis pas que je ne suis pas fautif. Mais je suis puni, à la fois pour ma faute et pour mon malchanceux destin.

IGNACE : C'était tuer ou être tué. Chaque matin, il y avait ceux qui devaient mourir et ceux qui devaient tuer. Celui qui se prononçait contre les tueries, il était tué, même à le murmurer. Celui qui s'esquivait, il retardait les tueries de ses collègues, et il devait se dissimuler jusqu'à ce que de mauvaises recommandations le pénalisent. Au fond, ce que vous dénommez génocide sont des tueries qui ne proposent qu'une option.

ADALBERT : L'agriculture, rien ne sert de l'accélérer, elle suit ses saisons. Les tueries au contraire, elles se plient à nos caprices. Tu veux plus, tu cognes plus, tu saignes plus, tu prends plus. Si en plus c'est un génocide, tu sais que tu vas prendre tout pour de bon, sauf les chamailleries, les offenses et tous les mauvais mots consorts que tu abandonnes dans les bras de la mort.

LÉOPORD : Moi, je peux vous raconter d'innombrables détails sur les tueries. Mais vous dire mes pensées pendant ces moments fâcheux, puisque vous me le demandez, je ne sais répondre.

C'étaient des tueries bien accommodées, elles nous semblaient profitables. On était obéissants et encouragés en cette nouvelle situation propice. On a commencé, on s'est accoutumés, on s'est contentés. Le cultivateur qui descend dans son champ, il se demande en chemin pourquoi il va piquer des haricots ou du maïs. Le professeur qui pénètre dans son école, il réfléchit quelle leçon il va tirer à sa classe. Le mécanicien, il choisit la pièce du moteur qu'il va fourbir. Mais le tueur des marais, il est débarrassé de questions personnelles. Il se démène dans ses activités. Il suit des collègues et poursuit ses victimes, il compte ses richesses. Nombre de nos pensées étaient vides et leur souvenir pareillement.

IGNACE : On les appelait « cancrelats », nom d'un insecte qui ronge les vêtements sans jamais le quitter ; et qu'il faut bien écraser pour s'en débarrasser. Nous, on ne voulait plus aucun Tutsi sur les parcelles. On entrevoyait une existence sans eux. D'abord, on était favorables à se débarrasser d'eux sans toutefois les tuer. S'ils avaient accepté de quitter, vers le Burundi ou d'autres destinations propices, ils auraient emporté leurs vies sauvées. Et nous, on n'aurait pas accumulé les fatalités des massacres. Mais ils

n'entrevoyaient pas de vivre là-bas sans leurs traditions anciennes et leurs troupeaux de vaches. Ça nous a poussés vers les machettes.

Les Tutsis avaient accepté tellement de tueries sans jamais protester, ils avaient attendu si souvent la mort ou les mauvais coups sans élever le ton, que d'une certaine façon on a pensé en notre for intérieur qu'il leur était fatal de mourir ici et maintenant tous ensemble. On a pensé que puisque ce boulot ne rencontrait aucune contrariété, c'est bien qu'il devait être fait. Cette pensée nous a aidés à ne pas penser au boulot. Par après on a su comment ça s'appelait. Mais entre nous dans la prison, on n'use pas ce mot.

JEAN-BAPTISTE : Après la chute de l'avion, on discutait de groupe en groupe de l'élimination de tous les Tutsis. Mais pour moi, ces mots ne sonnaient pas authentiques, je pensais seulement à des tueries prochaines. Le soir du massacre dans l'église, la gravité a basculé de fond en comble, j'ai compris que paroles et gestes s'étaient accordés. Les gestes se promettaient définitifs et les paroles inutiles.

Tu pouvais te sentir gêné de cette activité qui t'attendait dans les marais. Mais tu chuchotais : Ce boulot va s'accomplir complètement, si je n'apporte pas ma quote-part, je serais un défaitiste aux yeux de l'avenir, c'est trop pénalisant. Donc tu talonnais les collègues, tu faisais sans mot dire, et par après tu t'habituais et tu blaguais comme auparavant. Mais dire des mots vrais sur cette situation, c'est en tout cas risquant.

Jean : « Pour un petit garçon qui a zigzagué entre ces embûches sanglantes, il n'est pas profitable d'en parler dans un sens ou dans un autre. Les mots qu'il va prononcer, sur ce qu'il a fait, vont lui jouer un mauvais tour, dans son esprit ou celui d'un autre. Plus son âge était bas au moment des tueries, plus sa voix était haute, plus ses paroles sont devenues graves. On dira de lui, ce garçon a regardé un mal trop profond ; il va dénoncer un fauteur ; il a sali son bras où il ne fallait pas, ce qu'il raconte va tourmenter son entourage ; il ne sera pas un adulte comme il faut ; il doit désormais se tenir un pas à l'écart.

Raison pour laquelle, c'est bien le silence qui peut seul l'aider. »

FULGENCE : Ce massacre, on n'en parlait pas avant, parce que c'était une affaire des intimidateurs qui se préparait à l'écart des oreilles. On n'en parlait pas pendant, puisqu'il y avait mieux à faire ; et maintenant on nous dit

que c'est nécessaire de tout dire. Dire quoi, puisqu'on était les derniers à devoir en parler. Dire ce qu'on a vu ? Pourquoi nous, puisque tout le monde a vu pareillement ? Pourquoi ne pas demander à nos compatriotes qui contemplent leurs bananeraies, bouche bée, en tranquillité ? Dire ce qu'on a fait dans le détail ? À quoi ça sert, sauf à être encore plus pénalisé. Dire le pourquoi ? À quoi bon puisqu'on n'a jamais su ce qui se manœuvrait en catimini.

Le plus étonnant est que le pourquoi de nos tueries, personne n'avait jamais pensé nous l'expliquer convenablement auparavant, et personne ne va le faire dorénavant. Sauf à nous dénombrer les années de prison.

Clémentine : « Les épouses des tueurs ne parlent jamais du génocide. Elles ne prononcent jamais ce mot entre elles. Il n'existe pas plus que les repentances qui vont avec. Elles disent qu'elles regrettent l'absence de leurs hommes, la pauvreté qui les attend au lever, les mauvaises paroles qui se sont étendues dans la région, comme s'il s'agissait de calamités naturelles.

Elles prient, elles chantent, elles nient ; pas seulement parce qu'elles ont peur. Elles se sentent plus furieuses que blâmables. Elles se sentent plus misérables par les promesses non tenues de leurs maris que par les plaintes et les accusations des survivants. Elles se taisent, flouées de tous côtés. »

PIO : Tuer des Tutsis, je n'y pensais même pas quand on vivait en bonne entente de voisinage. Même d'échanger des bousculades ou de mauvais mots, ça ne me semblait pas convenable. Mais quand tout le monde a commencé à sortir la machette en même temps, j'ai fait pareil sans m'attarder. Je n'avais qu'à imiter les collègues et penser aux avantages. Surtout qu'on savait qu'ils allaient quitter le monde des vivants pour de bon.

Quand tu reçois des ordres catégoriques, des promesses de bénéfices longue durée et que tu te sens bien épaulé par les collègues, la méchanceté t'est bien égale pour tuer à tour de bras. Je veux dire que tous ces sentiments consorts et leurs belles paroles te tirent naturellement.

Un génocide, ça se montre bien extraordinaire pour celui qui arrive par après comme vous ; mais pour celui qui s'est fait embrouiller des grands mots des intimidateurs et des cris de joie des collègues, ça se présentait comme une activité habituelle.

LÉOPORD : Quand les Tutsis se faisaient attraper, beaucoup mouraient sans mot dire. Au Rwanda, on dit « mourir comme agneau dans la Bible » ; il faut dire qu'au Rwanda il ne se trouve pas un mouton pour en connaître le cri.

Ça nous touchait parfois péniblement qu'ils attendent la mort sans crier. Le soir, on se posait des questions ensemble, on se répétait : Pourquoi ces gens qui vont quitter ne protestent pas, pourquoi ils ne demandent pas grâce ?

Les encadreur prétendaient que les Tutsis se sentaient coupables du mal d'être tutsis. Des *interahamwe* répétaient qu'ils se sentaient fautifs des malheurs qu'ils nous avaient apportés.

Moi, je savais que ce n'était pas vrai. Les Tutsis ne demandaient rien, parce qu'ils ne croyaient plus aux mots dans ces moments fatals. Ils ne croyaient plus aux cris ; comme des animaux effrayés par exemple qui hurlent par-delà les coups mortels pour se faire entendre. C'était une tristesse toute-puissante qui les emportait. Ils se sentaient abandonnés de tout, même de ce qu'ils pouvaient dire.

La mort dans le regard

Nous roulons à travers la forêt de Nyungwe, immense et luxuriante, dans l'Ouest du Rwanda. C'est un matin d'août 1994 ; l'unique route qui la pénètre est surpeuplée d'une colonne ininterrompue de Hutus qui fuient les villes de Butare et de Gikongoro, pour se masser à la ville frontière de Cyangugu et franchir la rivière qui les sépare des camps du Congo.

Quelques kilomètres en amont, des gardes forestiers nous ont raconté que dans les profondeurs des bois des dizaines de milliers de réfugiés ont préféré se disperser sous des abris de branchages, vivant à l'ancienne de chasse et de cueillette, plutôt que de s'exiler plus loin. Par curiosité, nous quittons le bitume et prenons un sentier de traverse, dans une pénombre seulement troublée par les clameurs graves de coucals à bec jaune auxquels répondent les cris vibrants des fauvettes.

Au bout du sentier, dans une clairière, nous tombons sur une assemblée d'une dizaine d'hommes, accroupis autour d'un feu dont les volutes de fumée se fondent aux brumes humides. Sabou, l'interprète avec qui je fais tandem depuis des semaines, prévient aussitôt : « Attention, des *interahamwe*. » Sur l'instant, je ne comprends pas son avertissement, croyant qu'il veut dire « des Hutus », ce qui paraît évident, alors que lui pense « des tueurs ».

Les hommes, pour la plupart torse nu, portent des shorts ou des pantalons déchirés. Certains ont revêtu des parures de feuillage pour mieux se dissimuler ou se protéger des averses. Ils surveillent sur des broches la cuisson de singes colobes, abattus avec des flèches, dont les peaux noir et blanc traînent à l'écart. Ils possèdent des arcs et des machettes posés à côté d'eux ; aucune arme à feu, aucun bagage.

Sabou n'est ni hutu ni tutsi, mais un jeune Congolais de la ville de Bukavu voisine, qui parle parfaitement le kinyarwanda. Les hommes nous saluent donc avec gentillesse, nous invitent à nous asseoir et attendre les grillades. Ils nous questionnent sur la situation à la frontière. Nous bavardons évasivement de leur expédition depuis leur région, de leur vie de chasseurs, bien sûr à aucun moment de leurs activités antérieures. Sabou d'ordinaire exubérant demeure très discret.

Soudain, plusieurs d'entre eux se lèvent une machette à la main et nous encerclent. L'atmosphère s'est complètement transformée sans que je m'en rende compte. Grâce au sixième sens et au sang-froid de Sabou, qui a anticipé l'affrontement et qui continue de leur parler, nous parvenons à reculer, sans un mouvement brusque, et à nous enfermer dans la voiture *in extremis* avant les premiers coups. Nous démarrons en marche arrière sur les chapeaux de roue, tandis que les hommes frappent de leurs machettes sur la carrosserie, furieux de voir échapper leurs prises, c'est-à-dire la voiture, l'argent, les vêtements, un sac de bananes.

La scène est assez longue, d'une certaine façon assez ralentie, pour nous permettre d'en détailler sa violence déchaînée. Par la suite, nous n'avons rien oublié de ces visages rigidifiés, comme convulsés par la haine, de ces cris, de ces regards où se mêlaient des reflets de folie et de mort.

(Ceux qui voyagent dans la guerre racontent que le regard de celui qui va donner la mort s'imprime plus profondément dans la mémoire que la mort elle-même, ou qu'ils ont été plus choqués par des scènes d'exécution ou de simulation d'exécution que par des scènes de carnage lors d'attaques et de bombardements.)

Ces hommes dans la clairière n'étaient pas du Bugesera, ils auraient très bien pu l'être. Toutefois, lors des visites à Rilima, jamais n'apparaît sur les visages de la bande de Kibungo le moindre signe qui puisse rappeler cette scène explosive. Je l'évoque aujourd'hui uniquement parce que je me demande après coup si, inconsciemment, je ne suis pas allé dans ce pénitencier, entre autres, pour retrouver sur leurs traits ces expressions de haine incompréhensible, les confronter à mon souvenir et tendre un lien dans l'histoire.

Quelle que soit la nature de cette attirance, je crois y aller avant tout pour voir les tueurs des rescapés, les pères et les frères des Hutus muets et méfiants qui se sont retranchés sur leurs parcelles, puis si possible pour entamer des discussions, quitte à susciter des questions chez les lecteurs du livre. Par exemple, est-il moral, non pas de parler avec de tels tueurs, mais de les encourager à s'exprimer ?

Plus pertinent : est-il moral de publier des entretiens de gens emprisonnés, privés de liberté physique, donc de liberté d'expression ?

Auparavant, dans d'autres pays, il m'est arrivé de rencontrer des personnes incarcérées à cause de la guerre : prisonniers ennemis, personnes soupçonnées de trahison, de collaboration, de crime, de viol, ou personnes nées dans la mauvaise ethnie ou avec un mauvais nom... J'ai entendu une multitude de ces témoignages ou aveux viciés. J'ai systématiquement refusé de publier les propos de ces prisonniers et même, parfois, tant la pression des geôliers était forte, de les écouter, afin de ne pas participer à leur humiliation.

Alors, pourquoi faire une exception à Nyamata ? Parmi les multiples

raisons, je peux évoquer, pêle-mêle : la totale indifférence de l'administration de Rilima devant nos visites, donc sa discrétion pendant ou après les discussions ; la forte relation, parfois l'amitié, qui me lie aux rescapés ; l'insupportable silence des Hutus rencontrés et l'atmosphère pesante sur les collines ; la spécificité du génocide, qui multiplie les contre-exemples à toutes les étapes ; la force du livre d'Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, écrit après avoir écouté les paroles d'un emprisonné, à l'approche de sa condamnation, de surcroît.

Le plus honnête est d'ajouter que cette question s'est dissoute naturellement au fil des entretiens, que j'ai peut-être été emporté par le projet, et qu'elle n'a plus été une préoccupation de retour à Paris, remplacée aussitôt par d'autres interrogations plus obsédantes.

Chef des tueries sur Kibungu, puis du campement au Congo, enfin de la chorale et de la sécurité en prison, Adalbert est celui avec qui doivent débiter les entretiens. Le premier jour, il s'assoit sur le banc, plein d'entrain, et, à la première question, il se met à raconter une bataille. Les Tutsis contre les Hutus, des attaques dans tous les sens, des avancées et des revers, des mouvements d'hommes munis de machettes sur un flanc, des renforts d'hommes armés de fusils sur le flanc opposé, des actions héroïques pour tenir une maison stratégique et des abandons de parcelles...

Incrédules, nous l'écoutons, Innocent de plus en plus nerveux, moi essayant de deviner son arrière-pensée. Quand je lui fais remarquer mes multiples séjours au Rwanda depuis le génocide et donc l'inutilité de proposer cette version, Adalbert ne montre aucune déception ou agacement, mais, à une nouvelle question, il reprend son épopée là où il l'a laissée.

Veut-il nous signifier son hostilité au projet de livre ? Se moque-t-il de nous ? Certainement pas. Raconte-t-il ce qu'il désire être sa vérité en se fichant de notre opinion ? Peut-être, mais pas seulement. Lorsque le doute le talonne, peut-être se façonne-t-il un imaginaire dans lequel il disparaît seul ou avec ses copains. Il faut attendre deux semaines avant qu'il ne parle de façon plus réaliste.

Alphonse, qui lui succède sous les branches de l'acacia, se met à décrire sans réticence sa première virée sanguinaire. Il est précis quant aux gestes, aux dialogues et faits. Mais il raconte sa journée avec la faconde d'un chasseur du Sud-Ouest de retour d'un affût aux palombes. Sa bonhomie et la profusion de détails qu'il nous donne sont aussi intrigantes que les élucubrations d'Adalbert.

Fulgence, lui, hésite systématiquement dans son récit, marque un temps au milieu des phrases, regarde à droite et à gauche comme si chaque question le mettait à un croisement de chemins sans aucune indication d'itinéraire...

En fait tous, chacun à sa façon, montrent des comportements extravagants au commencement de leurs récits, comme s'ils sortaient d'une

sorte de bulle imaginaire.

A priori, les épisodes qui ont bousculé leur existence pourraient expliquer leur repli dans cette bulle. En effet, ils menaient une vie rurale dont le destin ne prévoyait d'autre événement que le choix d'une épouse, dans un climat de voisinage ambigu, sur une colline d'un petit pays au cœur de l'Afrique, sans télévision ou flux d'immigration pour les relier au vaste monde. Du jour au lendemain, ils se laissent emporter dans le tourbillon de tueries phénoménales, leur premier voyage se déroule dans la panique d'un exode de 2 millions de compatriotes, leur premier séjour à l'étranger se situe dans des camps, où ils vivent plus de deux ans sans aucune perspective de lendemain. De là, certains, sans même une halte chez eux, ont été enfermés dans une prison en compagnie de 7 000 acolytes, sans aucun lien avec l'extérieur sinon la radio.

Pourtant, la sorte de placidité dont ils font preuve les pose à un niveau d'irréalité et d'étrangeté tel qu'on ne peut l'imputer aux violents chambardements de leur vie. Ni aux murailles qui les protègent, les éloignant des regards accusateurs, de l'atmosphère de peur et de méfiance, de l'alcoolisme qui règnent sur leurs trois collines. À titre d'exemple, aucun gars de la bande ne présente le moindre symptôme de troubles psychiques. Aucun ne montre de commotion, et, d'après leurs témoignages, à peine une dizaine d'hommes en souffrent dans la prison. Des regrets, de la nostalgie, des plaintes, de la déprime, des malaises dus à l'enfermement, mais jamais d'accès de dépression consécutifs à leurs coups de machette.

Innocent, qui les retrouve au pénitencier six ans après les avoir fréquentés à Kibungo, dit d'eux : « Je les croyais devenus aigris, chétifs, sauvages, et je suis très étonné de les revoir parfois souriants et juvéniles. Ils se montrent plus pensionnaires que prisonniers ; et en plus ils parlent du génocide comme d'une barbarie déjà lointaine, simplement commanditée par des autorités. » Signe complémentaire : ils parlent d'une voix régulière, sur un ton familier, qui à chaque rencontre dénote une étonnante impassibilité.

Si, à un moment, la férocité aperçue dans la forêt de Nyungwe était réapparue sur certains de leurs visages, aurions-nous interrompu ces rencontres ? Il m'est impossible de répondre.

En revanche, il est évident que leur inébranlable sérénité est décisive dans le déroulement des entretiens, pour surmonter l'ennui ou l'écœurement, et surtout parce qu'elle pose de façon obsédante ces questions : pourquoi ces gars participent-ils à ce projet ? Pourquoi acceptent-ils de raconter, parfois avec une énorme franchise, souvent même avec candeur ?

Ou plutôt, pourquoi acceptent-ils de livrer ces récits sans les assortir de remords ou de *mea culpa* plus ou moins sincères et sans en attendre une contrepartie ? Questions sans réponses qui nous tiennent en éveil et nous encourageant à franchir les moments insupportables.

Toutefois, si je devais désigner le trait le plus impressionnant de leur personnalité pendant ces entretiens, je n'évoquerais pas leur calme ni leur détachement, mais leur égocentrisme. Il est presque aussi fort chez tous, et par moments invraisemblable. En effet, lorsqu'ils racontent le génocide, ils ne décrivent pas un événement dont ils sont des protagonistes parmi d'autres, mais ils se racontent, eux, au centre d'un événement autour duquel se meuvent d'autres personnages, des victimes, des rescapés, des conseillers, des prêtres, des *interahamwe*, des Blancs et d'autres.

Le paradoxe est que, d'un côté, ils minimisent leur participation et ils rejettent les responsabilités sur les autres, l'administration, les *interahamwe*, à demi-mot les *muzungu* et les Tutsis. D'un autre côté, ils ne regardent qu'eux dans l'histoire, hier et aujourd'hui.

Entre eux, ils n'interprètent pas tous de la même façon ces tueries. Élie, Alphonse, Léopold souhaitent mieux les comprendre ; Pio et Pancrace s'admettent dépassés ; Jean-Baptiste pressent la monstruosité de leurs gestes et de leur impact dans le monde. Au contraire, Joseph-Désiré, Ignace, Adalbert accumulent les maladresses dans leurs simulacres de remise en question, obnubilés qu'ils sont à trouver une bonne porte de sortie.

Malgré ces divergences, qui ne suscitent jamais d'engueulade parce qu'ils n'en discutent pas entre eux, tous ne s'inquiètent que de leur sort et n'éprouvent essentiellement de compassion que pour eux-mêmes. Lorsque certains dressent un bilan catastrophique de cet épisode sanglant, ils énumèrent les conséquences pour leur avenir. Quand nous abordons le thème des regrets, aucun n'évoque les victimes spontanément. Ils y pensent, mais dans un second temps. Ils s'apitoient en premier chef sur leurs propres pertes et peines. Fulgence dit, un jour : « Nous avons aperçu les premières conséquences fâcheuses des tueries sur le chemin faisant du Congo, à cause des gémissements de nos ventres affamés et du brouhaha dans le dos de terribles grondements. » Leur naturel à exhiber leurs souffrances est stupéfiant.

À l'inverse des criminels de guerre – sauf de certains psychopathes – qui, après leur chute, tendent à se rapetisser, à s'échapper en coulisse, ils ont, eux, tendance à se placer plus au centre de la scène.

Pour expliquer cette originalité, je n'avance qu'une hypothèse avec prudence. C'est le caractère absolu de leur projet qui leur permettait de l'accomplir hier, avec une certaine tranquillité ; c'est son caractère absolu qui leur permet aujourd'hui d'éviter d'en prendre conscience, et de s'en trouver d'une certaine façon troublés. C'est la monstruosité de l'extermination qui culpabilise les rescapés, ou du moins les hante, tandis qu'elle déculpabilise et rassérène les tueurs, peut-être les protège de la folie.

Chaque matin, on se retrouve dans la grand-rue. Innocent, beaucoup plus matinal, attend sur un banc adossé au mur de la boutique de Marie-Louise

avec qui il papote, parfois déjà une Primus entre les genoux. Bien qu'il n'affectionne pas le sucré, je l'emmène souvent en face, sur la véranda de la boulangerie-pâtisserie de Sylvie. Nous commençons la journée avec du thé au lait et des beignets, tout en blaguant sur les sautes d'humeur de la patronne. Puis je fais le tour des pharmacies avec une liasse d'ordonnances signées par l'infirmier du pénitencier. La gentillesse des pharmaciennes, le rituel de ces emplettes pour les gars de la bande rendent ce moment très agréable, comme l'idée de les retrouver, alors que nous roulons sur la piste.

Au début, je n'éprouve à leur égard que détestation, ou aversion, naturelles ; et au mieux, en quelques occasions, de la condescendance. Ni la présence très réactive d'Innocent sur le banc, ni la fréquentation quotidienne du cercle de Marie-Louise, de Sylvie et ses clients, d'Édith et ses enfants, de Claudine et de tous les amis sur les collines ne sont nécessaires pour me protéger d'un syndrome de complaisance.

Mais au fil du temps, une sorte de perplexité s'en mêle, qui ne rend pas la bande de Kibungu plus sympathique, mais plus fréquentable, en tout cas sous l'acacia. C'est délicat à admettre, mais la curiosité l'emporte sur l'hostilité.

Leur amicale solidarité, leur déconnexion du monde qu'ils ont ensanglanté, leur incompréhension de leur nouvelle existence, leur incapacité à percevoir le regard que nous portons sur eux les rendent plus accessibles. Leur sérénité et leur patience, parfois leur naïveté, finissent par déteindre sur nos relations, et surtout le mystère de leur consentement à parler. Ils se fichent de témoigner pour l'histoire, n'ont rien à défouler, ils n'espèrent de ces pages aucune clémence. Vraisemblablement, ils se laissent aller à parler parce que c'est la première fois qu'ils en ont l'opportunité sans se sentir menacés, mais cela ne suffit pas pour comprendre.

Certains montrent parfois qu'ils ne se reconnaissent plus tout à fait dans ces personnages qui dévalaient vers les marécages en chantant ; d'autres semblent craindre ce qu'ils ont été dans les marais. Peut-être leur égocentrisme est-il moins égoïste qu'il n'y paraît. Peut-être doutent-ils d'eux-mêmes plus que leurs récits ne le laissent supposer. Peut-être éprouvent-ils le besoin de s'apercevoir comme ils étaient, même de loin, dans l'histoire qu'ils racontent. Peut-être racontent-ils leur histoire pour nous convaincre qu'ils sont des hommes ordinaires, ceux décrits par Primo Levi et Hannah Arendt. De façon confuse, sans doute veulent-ils souligner ainsi, devant nous tous au bord de ce tourbillon exterminateur, une angoissante vérité.

ALPHONSE : Des fauteurs racontent que nous étions transformés en bêtes sauvages. Qu'on était aveuglés par la férocité. Qu'on avait enfoui notre

civilisation sous des branchages ; raison pour laquelle il nous est impossible de trouver des mots concordants pour en parler convenablement.

Voilà une blague pour égarer la vérité. Je peux dire ceci : en dehors des marais, notre vie se présentait très ordinaire. On chantonnait sur le sentier, on buvait des Primus ou de l'*urwagwa*, c'était au choix de l'abondance. On conversait de notre bonne fortune, on savonnait nos salissures de sang dans la cuvette, on se réjouissait les narines devant les marmites. On se réjouissait de la nouvelle vie qui allait commencer en mâchonnant des cuisseaux de vache. On se chauffait la nuit sur nos épouses et on sermonnait les enfants turbulents. Même si on ne se contentait pas d'attendrissements comme auparavant, on était friands de bons sentiments.

C'étaient des jours très ressemblants comme je vous l'ai dit. On endossait les vêtements des champs. On s'échangeait des racontars au cabaret, on pariait sur nos tués, on s'envoyait des blagues sur des filles coupées, on se chamaillait devant des bagatelles de grains. On aiguisait les outils sur les pierres ponceuses. On s'échangeait des tricheries, on rigolait des « merci » des chassés ; on dénombrait et on abritait nos biens.

On multipliait toutes sortes d'occupations humaines sans anicroches, à condition de s'adonner aux tueries dans la journée, évidemment.

À la fin de cette saison des marais, on était trop déçus d'avoir raté. On était découragés de ce qu'on allait perdre, on était très apeurés de la mauvaise fortune et la vengeance qui nous tendaient les bras. Mais au fond, on n'était fatigués de rien.

Écrit en mars 2003.



À la fin des entretiens, j'ai proposé à la bande de faire une photo et je les ai informés qu'elle serait publiée, afin que les lecteurs puissent mettre des visages sur les récits. Je pensais que les gars exprimeraient des réticences mais ils ont accepté sans difficulté. Sauf Adalbert qui a refusé sans même vouloir en discuter et s'est donc éloigné ce jour-là.

La photo a été prise sur les bancs, dans le jardin où se déroulaient les entretiens, comme ces photos qui marquent un départ ou la fin d'un moment.

De gauche à droite : Joseph-Désiré, Léopold, Élie, Fulgence, Pio, Alphonse, Jean-Baptiste, Ignace et Pancrace.

Biographies et jugements

FULGENCE BUNANI

Il est né dans la région de Gitarama, de parents cultivateurs comme tous ses copains de la bande. Âgé de trente-trois ans l'année des tueries, il a trente-neuf ans au début du récit. Après avoir suivi le cycle primaire à l'école, il est devenu cultivateur à Kiganwa, colline de Kibungo. Catholique fervent, il officiait comme vicaire bénévole lors de cérémonies mineures à l'église de Kibungo, et suppléait le prêtre, qui, lui, partageait son temps entre plusieurs paroisses. Son épouse et ses deux enfants, âgés de douze et sept ans, habitent sur leur parcelle.

Il a été jugé par le tribunal de première instance de Nyamata, siégeant dans un édifice proche du pénitencier, loin de la bourgade et des collines, lors d'un procès qui regroupait une quarantaine de prisonniers. Accusé de crimes de génocide et de crimes contre l'humanité, il a plaidé coupable pour complicité de meurtres. Ses aveux ont été acceptés par le tribunal. Il a été condamné, le 29 mars 2002, à douze ans de réclusion au pénitencier de Rilima. Il n'a pas fait appel auprès de la cour de Kigali. Il est sorti le 21 janvier 2003 du pénitencier – après six années – et a été placé pour une période de quatre mois dans un camp de rééducation, à Bicumbi, au nord-est de la commune. D'où il a rejoint, le 5 mai 2003, en liberté conditionnelle, sa colline de Kiganwa.

PANCRACE HAKIZAMUNGILI

Il est né à Ruhengeri, colline de Kibungo, l'année où ses parents sont arrivés dans le Bugesera, en provenance de Gitarama. Âgé de vingt-cinq ans l'année des tueries. Il se dit lui-même plus doué pour les discussions entre amis au cabaret que pour la religion. Cultivateur, il est célibataire, d'une famille de quatre frères et sœurs. Sa mère s'occupe de l'exploitation de la

parcelle familiale.

Il a été jugé au cours du même procès que Fulgence. Il a plaidé coupable pour certains meurtres. Ses aveux ont été acceptés par le tribunal. Il a été condamné le même jour à une peine identique : douze ans de réclusion. Il n'a pas fait appel auprès de la cour de Kigali. Lui aussi est sorti du pénitencier – après sept années –, en janvier 2003, pour être placé quatre mois dans le camp de Bicumbi, suite à un décret présidentiel destiné à diminuer drastiquement la population carcérale. Il est libre depuis le 5 mai 2003.

ÉLIE MIZINGE

Il est né à Gisenyi, une ville de l'Ouest, proche du Congo. Âgé de cinquante ans au moment des tueries. Il a donc bien connu l'Ancien Régime, puisqu'il avait quatorze ans à la mort du dernier roi tutsi, avant l'Indépendance. Militaire, il est arrivé dans le Bugesera en 1974, en quête d'une parcelle où investir les économies de sa solde. Il l'a trouvée à Karambo, colline de Muyenzi. Il a quitté l'armée pour devenir policier communal, puis a raccroché l'uniforme en 1992, plus ou moins limogé à la suite d'un meurtre, et s'est dès lors consacré entièrement à l'agriculture. Il est marié. Deux de ses trois enfants sont morts.

L'instruction de son dossier est close, mais il n'a pas été jugé avec les autres, sans doute à cause de son passé de militaire et de policier. Il le sera probablement par un tribunal populaire *gaçaça*, et sera vraisemblablement condamné à une peine de deux ou trois ans, guère plus en tout cas, de travaux d'intérêt général. C'est-à-dire une liberté conditionnelle, assortie de trois jours de travail par semaine dans une entreprise ou une administration d'État, non rémunérés. En attendant il a rejoint le camp de Bicumbi, où il reçoit une instruction civique avec ses camarades, puis attendra son procès chez lui, non en prison.

ADALBERT MUNZIGURA

Il est né à Ruhengeri, colline de Kibungo. Âgé de vingt-trois ans au moment des tueries. Ses parents, cultivateurs originaires de Gitarama, sont arrivés dans le Bugesera en 1970, pour s'installer à Ruhengeri, colline de Kibungo. Il est célibataire. De ses onze frères et sœurs, ils sont sept dont on est sûr qu'ils sont vivants. Il a terminé l'école primaire avant de travailler sur la parcelle familiale. Chef de la chorale de Kibungo, il était membre du MDR, parti nationaliste hutu, rival du MNRD au pouvoir.

Jugé au cours du même procès que Fulgence et Pancrace, il a plaidé coupable de certains meurtres. Ses aveux succincts ont été acceptés par le tribunal au grand dam des avocats de la partie civile et de certains magistrats. Il a été condamné à une peine de douze ans de prison. Il n'a pas fait appel.

Cependant, le jour du verdict, le parquet de Nyamata a envisagé publiquement de faire appel *a minima*, estimant sa peine trop légère au regard de ses responsabilités de chef et de ses activités de meneur avant et pendant les tueries. Il y a renoncé par la suite sans explication.

Adalbert est donc sorti du pénitencier fin janvier 2003, pour un séjour dans le camp de Bicumbi. Sur sa parcelle à Ruhengeri, sa mère, Rose Kubwimana, l'attend avec impatience depuis sa libération, le 5 mai 2003.

JEAN-BAPTISTE MURANGIRA

Il est né près de Gikongoro, une ville du centre. Âgé de trente-huit ans au moment des tueries. Il a suivi le cycle secondaire puis a intégré la fonction publique à un bon niveau, comme agent recenseur et commercial en chef de la commune. Mais il en a été renvoyé et est retourné travailler la terre. Il est marié avec une Tutsie, Spéciose Mukandahunga, qui a été épargnée pendant le génocide. Ce mariage n'est pas un signe de tolérance. Beaucoup de notables et officiers épousaient des Tutsies par snobisme. Son épouse habite toujours dans leur maison et cultive leur parcelle de Rugunga, un hameau de Tutsis, sur la colline de N'tarama. Il a six enfants, dont il n'a guère de nouvelles.

Il a été le premier de la bande à être jugé, quelques mois seulement après le retour des réfugiés du Congo, avant l'instauration de la politique de réconciliation nationale. D'où sans doute la plus grande sévérité des juges à son égard, qui l'ont condamné le 30 mars 1997 à quinze ans de réclusion. Il a plaidé coupable de certains meurtres et n'a pas déposé de recours à la cour d'appel de Kigali.

Il est sorti du pénitencier de Rilima en janvier 2003, après huit ans d'emprisonnement, et a été placé dans le camp de rééducation de Bicumbi. À sa sortie le 5 mai 2003, il a retrouvé son épouse tutsie, s'est installé sur sa parcelle, en attendant un poste dans la fonction publique, à N'tarama, Nyamata ou ailleurs.

IGNACE RUKIRAMACUMU

Il est né dans la région de Gitarama. Âgé de soixante-deux ans au moment des tueries. Comme Élie, il a vécu sous le règne des rois tutsis, puisqu'il avait

un peu moins de trente ans à l'époque de la République et de l'Indépendance. Il est arrivé dans le Bugesera en 1973. Il a terminé sa quatrième année d'école primaire, puis il a travaillé comme maçon, avant d'acquérir une parcelle à Nganwa, colline de Kibungo. Son épouse est décédée. Plusieurs de ses enfants ont été tués après le génocide, mais il n'a de nouvelles précises d'aucun.

L'instruction de son dossier est close mais il ne sera pas jugé. Suite à un décret présidentiel concernant les prisonniers âgés de plus de soixante-dix ans, il a été libéré le 21 janvier 2003. Sans condamnation ni condition.

C'est donc le premier de la bande libre. Il cultive de nouveau sa parcelle à Nganwa, distille déjà de l'*urwagwa*, déambule le samedi au marché et se familiarise avec un nouveau cabaret, car celui qu'il fréquentait avant les tueries a été détruit. Mais il ne se montre guère bavard sur ces dernières années.

PIO MUTUNGIREHE

Il est né à Nyarunazi, colline de Kibungo. Âgé de vingt ans l'année des tueries. Il est célibataire, dans une famille de quatre frères et sœurs. Il jouait dans l'équipe de football de Kibungo, une équipe mixte, était supporter de celle du Bugesera Sports et choriste assidu de la chorale de Kibungo. Il a terminé le cycle primaire, puis a cultivé la parcelle familiale située entre Nyarunazi et Kiganwa.

Il a été jugé au cours du même procès que Fulgence, Pancrace et Adalbert. Il a plaidé coupable de certains meurtres et a été condamné à une peine identique, douze ans de réclusion, le 29 mars 2002. Il n'a pas fait appel. Lui aussi a été envoyé pour quelques mois dans le camp de rééducation de Bicumbi. Comme les autres, il en est sorti le 5 mai 2003, libre et dispensé des travaux d'intérêt général, comme tous ceux de la bande, sauf Élie et Alphonse.

En pleine forme, il lui tarde de reprendre le football.

ALPHONSE HITIYAREMYE

Il est né dans la région de Kibuye. Il a été amené en 1977 dans le Bugesera par un propriétaire tutsi qui l'a embauché sur ses parcelles. Puis il a acheté une parcelle à Nyamabuye, entre les collines de Kanzenze et de Kibungo. Habile en affaires, il a aussi possédé un commerce à Kanzenze qui s'annonçait prospère. Âgé de trente-neuf ans l'année des tueries. Il est marié et père de quatre enfants. Il a été un bon footballeur et un bon

catholique. Son épouse vit et travaille sur leur parcelle.

Sa situation judiciaire est particulière. L'instruction de son dossier est close, mais, sans raison apparente, il n'a pas été appelé au même procès que Fulgence, Adalbert, Pio et les autres. Il a été libéré le 5 mai 2003 mais sera sans doute jugé par un tribunal *gaçaça*. Comme Élie, il risque donc une condamnation à quelques années de liberté conditionnelle assortie de travaux d'intérêt général. Ces travaux, toubib dans un dispensaire ou cantonnier le long des routes, sont aussi variables qu'imprécis.

JOSEPH-DÉSIRÉ BITERO

Il est né sur la colline de Kanazi, de parents cultivateurs. Âgé de trente et un ans l'année des tueries. Il est marié et père de deux enfants qui vivent sur la parcelle. Diplômé de l'École normale, il était enseignant et habitait Nyamata. Cousin du bourgmestre de la commune, il a adhéré très jeune au MNRD, le parti présidentiel au pouvoir. Responsable du Mouvement de la Jeunesse de ce parti, il a été nommé, en 1993, président pour la commune des *interahamwe*, la milice extrémiste hutue la plus importante du pays.

À ce titre, il est le seul de la bande à avoir été impliqué dans la préparation du génocide plusieurs mois avant que celui-ci commence. Sa maison du quartier Gatara, à Nyamata, a été confisquée à la suite de sa condamnation à payer des indemnités. Son épouse n'a pas été poursuivie, mais elle n'a pas retrouvé son emploi à la maternité Sainte-Marthe. Avec ses deux filles, elle est retournée vivre dans une maison familiale à Kanazi, pour cultiver la parcelle familiale qu'elle y a conservée.

Accusé de crimes de génocide et de crimes contre l'humanité avec préméditation, Joseph-Désiré a été jugé individuellement au cours d'un procès très suivi à Nyamata. Ses aveux superficiels et contradictoires ont été rejetés par la cour pour manque de sincérité. Il a été condamné à mort par le tribunal de première instance de Nyamata le 3 juillet 1998. Son recours a été rejeté par la cour d'appel de Kigali. Rescapé, du fait du verdict tardif, de l'exécution publique du 24 avril 1998, son avenir le plus probable est l'emprisonnement à perpétuité, en tout cas sous l'actuel régime du président Kagame.

LÉOPORD TWAGIRAYEZU

Il est né à Muyange, colline de Maranyundo. Âgé de vingt-deux ans l'année des tueries. Il est fils de cultivateur, comme tous les autres, d'une famille de quatre filles et un fils. Il a suivi le cycle primaire puis a cultivé la

parcelle familiale. Il était membre du parti au pouvoir, le MNRD. Comme Joseph-Désiré Bitero, mais pendant deux ans seulement et sans responsabilités. Il est catholique pratiquant fervent depuis son enfance.

Accusé de crimes de génocide et de crimes contre l'humanité, il a plaidé coupable de nombreux meurtres et de ses responsabilités hiérarchiques. Il a été condamné en 2001 par le tribunal de première instance de Nyamata à une peine de sept ans de réclusion. L'efficacité de sa collaboration avec les instances policières et judiciaires lors de l'instruction et l'importance de ses aveux expliquent que sa peine soit plus légère que celles des autres. Il n'a pas fait appel.

Il a été libéré en décembre 2002, après avoir quasiment purgé sa peine, sans passer par un camp de rééducation. Toutefois, accueilli par les insultes et les menaces de ses voisins, lors d'une cérémonie officielle de pardon organisée pendant son incarcération, il n'est pas encore retourné sur sa colline de Maranyundo.

Glossaire

Ankolé. Vache de taille moyenne, fine et musclée, distinguée par de splendides cornes en forme de lyre, et une légère bosse cervicale qui l'apparente aux vaches indiennes. Son pelage est souvent beige, ou *tache-tache* gris, noir et blanc. Son élevage est l'apanage des Tutsis, qui l'élèvent pour la thésaurisation plus que pour la consommation. Le cheptel, presque totalement décimé pendant le génocide, par des abattages sur-le-champ ou par razzias à destination du Congo, est remonté à son niveau d'avant 1994, signe de la force de la tradition.

Einsatzgruppe. Unité mobile, formée à partir du printemps 1941 avec des hommes de la Gestapo ou des Waffén-SS, pour dynamiser les tueries et les déportations de Juifs dans le Reich.

FPR. Front patriotique du Rwanda. D'obédience tutsie, formé à partir de 1988 dans les maquis d'Ouganda, le FPR commença ses opérations militaires contre l'armée rwandaise en 1990. Il lança une vaste offensive le premier jour du génocide et s'empara définitivement du pays le 4 juillet 1994, sous les ordres de Paul Kagame, devenu par la suite président de la République. Le FPR s'est depuis transformé en armée régulière rwandaise, dont le champ d'activité principal est la région congolaise du Kivu.

Gaçaça. Jadis, les *gaçaça* étaient des tribunaux, familiaux ou tribaux, qui rendaient une justice traditionnelle sous l'arbre à palabres. Face à l'impuissance de l'appareil judiciaire institutionnel en place, due à la mort, à la fuite ou à la complicité d'un trop grand nombre de magistrats pendant le génocide, l'État rwandais a décidé de les réactiver, afin d'accélérer les procès des personnes soupçonnées de participation au génocide. Au niveau des collines, des communes, des villes, le principe *gaçaça* consiste à faire comparaître les accusés devant des assemblées de gens de leur voisinage, qui témoignent ou les jugent sous l'égide de cadres plus ou moins

professionnels. Les assemblées ont commencé au printemps 2002. Les résultats de cette entreprise judiciaire unique sont controversés. Les inculpés du génocide sont classés en quatre catégories de responsabilité. Ceux de la première (idéologues, propagandistes, chefs de haut rang et tueurs de grand renom) ne peuvent être jugés par des *gacaca*.

Gonolek. Oiseau au plumage rouge écarlate, noir et jaune. Très présent sur les collines, avec le soui-manga à longue queue, le rossignol philomèle.

Igisoro. Jeu de pions, aussi populaire au Rwanda que les dominos en Tunisie ou les échecs dans l'ancienne Yougoslavie. Ne s'apparente à aucun autre jeu connu.

Inkotanyi. Signifie « invincible ». Nom donné aux rebelles du FPR.

Interahamwe. Signifie « unité ». Nom des milices extrémistes hutues, créées à l'initiative du clan Habyarimana. Elles étaient entraînées par l'armée rwandaise ; localement, parfois, par des militaires français. Une partie a été décimée lors de l'offensive des troupes du FPR au Congo en automne 1996, une partie est rentrée avec la population de réfugiés hutus, pour se rendre à la nouvelle administration. Mais une grande partie a préféré se disperser au Congo, et vit en bande de pillards ou mercenaires, principalement dans la région du Kivu, frontalière entre le Congo et le Rwanda.

Kimbazi. Arbre trapu donnant des fleurs jaune poussin très odorantes qui prolifèrent entre les zones des marais et les forêts d'eucalyptus.

Minuar. Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda. Envoyée en novembre 1993 pour superviser l'accord de cessez-le-feu entre le gouvernement et le FPR. Ses effectifs initiaux de 2 500 hommes, sous le commandement du général Roméo Dallaire, descendent à 450 hommes le 14 avril 1994, une semaine après le début des tueries. Son intervention consistera à protéger et évacuer les expatriés et ses hommes. Après l'intermède de l'opération française Turquoise, destinée à protéger l'exode

des Hutus, elle sera remplacée par une mission Minuar II, en août 1994, donc trois mois après la fin du génocide.

Muzungu. Étymologiquement : « celui qui a pris la place ». De fait, signifie le Blanc dans le langage courant.

Mwami. Roi tutsi.

Primus. Marque d'origine belge de la bière la plus populaire. Elle est brassée à Gisenyi, ville de l'ouest du Rwanda, face à Goma. Elle est vendue en bouteille de 1 litre uniquement. Légèrement amère, normalement alcoolisée, bon marché, elle se boit tiède, et se biberonne en infinies petites goulées, sans verre. Elle divise le monde des buveurs rwandais en deux camps. Ses partisans ne peuvent supporter l'idée de boire un jour une gorgée de Mutzig, brassée au Burundi, ou d'une Amstel, ses fades rivales.

MNRD. Mouvement national révolutionnaire pour le développement.

Sitatunga. Antilope aux mœurs amphibies. De robe chocolat ou gris-brun, rayée de blanc chez le mâle, elle possède des sabots effilés, écartés au bout, qui lui permettent de se déplacer avec vélocité dans la vase, mais rendent sa marche en terrain sec un peu ridicule. Elle se nourrit, à l'aube et au crépuscule, de feuilles de papyrus, et peut s'enfouir des heures dans l'eau en cas de danger.

Tisserin. Le tisserin est plus qu'un artisan, il est un véritable artiste, tant son nid, harmonieusement sphérique, délicatement accroché, se balançant au moindre souffle d'air, est une merveille de tissage. Il vit en colonie, plusieurs dizaines de nids cohabitant sur un même arbre, dans une cacophonie de cris stridents. Une colonie de plusieurs milliers d'entre eux s'est approprié les arbres autour du pénitencier.

Talapoin. Singe siffleur de petite taille. Acrobatique et quasiment aquatique, il vit en bandes de plusieurs dizaines d'individus dans les roseaux des marais.

Touraco. Oiseau qui s'apparente à un grand perroquet multicolore, enjolivé d'une huppe droite et coquette, amande chez le touraco vert. Très présent dans les brousses et forêts qui bordent les marais.

Umunzenze. Immenses arbres qui poussent aux abords des marais.

Urwagwa. Vin de banane, trois fois moins cher que la bière ordinaire et trois fois plus fort. D'où son immense popularité sur les collines, outre qu'il peut être délicieux. La fabrication consiste à enfouir trois jours des bananes dans une fosse pour les blettir, à en presser le jus que l'on mélange à une farine de sorgho, pour activer pendant trois jours sa fermentation. Il est plus ou moins fort, âpre et aigre, selon les périodes et le savoir-faire et doit être consommé dans les trois jours qui suivent sa fabrication. Il se boit dans une bouteille, dans laquelle est plongé un roseau, que son acheteur fait tourner à la ronde. Lors des longues sécheresses et pénuries de bananes, on peut le remplacer par l'*ikigage*, un vin de sorgho, aussi enivrant mais moins goûteux.

Chronologie

- 1921** Mandat belge sur le Rwanda.
- 1931** Introduction de la carte d'identité mentionnant l'ethnie, en vigueur jusqu'en 1994.
- 1959** Mort du dernier grand roi tutsi Mutara Rudahigwa. Révoltes paysannes hutues qui provoquent l'exode de centaines de milliers de Tutsis.
- 1961** Victoire des partis hutus aux premières élections législatives.
- 1962** Proclamation de l'indépendance du Rwanda.
- 1973** Coup d'État militaire du major Juvénal Habyarimana.
- 1978** Élection du président Juvénal Habyarimana.
- 1990** Premiers succès militaires du FPR, d'obédience tutsie.
- 1993** Accords de paix d'Arusha entre le gouvernement rwandais et le FPR.

1994

6 avril à 20 heures. Assassinat du président Juvénal Habyarimana, au-dessus de l'aéroport de Kigali.

7 avril dans la matinée. Début des assassinats de personnalités démocrates, dont la Premier ministre hutue, Agathe Uwilingiyimana.

Mouvement immédiat des troupes du FPR vers l'intérieur. Invasion des quartiers de la capitale par les milices *interahamwe*. Début du génocide, qui dure une centaine de jours.

4 juillet. Prise du centre de Kigali par le FPR.

15 juillet. 500 000 réfugiés hutus passent la frontière congolaise. Trois fois plus les rejoignent dans les camps à l'est du Congo, les semaines suivantes.

3 octobre. Le Conseil de sécurité avalise un rapport qualifiant de génocide les massacres commis au Rwanda.

1996 *Novembre.* Invasion de l'Est du Congo par les troupes du FPR, qui déclenche des tueries massives de dizaines de milliers de réfugiés hutus et le retour de 2 millions d'entre eux au Rwanda.

1997 *17 mai.* Les troupes de l'armée rwandaise poursuivent une marche conquérante de 1 500 kilomètres au Congo, qui met en fuite Mobutu Sese Seko et porte au pouvoir Laurent-Désiré Kabila, à Kinshasa.

2002 *1^{er} janvier.* Proclamation de la III^e République du Rwanda, qui consacre le régime du président Paul Kagame, homme fort du FPR depuis les maquis.

2003 *1^{er} janvier.* Parution d'un décret présidentiel concernant les condamnés pour crimes de génocide. Il autorise la libération de prisonniers âgés et malades ; et la libération conditionnelle assortie de travaux d'intérêt général, trois jours par semaine, pour les condamnés de deuxième et troisième catégories (tueurs et complices de tueurs sans responsabilités particulières) dont les aveux ont été acceptés et qui ont effectué la moitié de leur peine en prison.

DANS LA RÉGION DE NYAMATA

1963 Premiers massacres d'envergure de Tutsis par les militaires.

1973 Début des arrivées massives de Hutus, fuyant la sécheresse et la misère. Nouveaux massacres épisodiques.

1994

7-8 avril. Des échauffourées éclatent. Elles séparent définitivement les deux communautés sur les collines.

9 avril. Des troupes d'*interahamwe* lancent les premières expéditions pour saccager et incendier les maisons abandonnées par les Tutsis et assassiner des réfractaires hutus, avec l'aide de cultivateurs, mais sans directives.

11 avril. Après quatre jours d'expectative de l'administration, les militaires du camp de Gako commencent les tueries systématiques dans les rues de Nyamata. Sur les collines, les cultivateurs sont rassemblés par les autorités locales et les *interahamwe*, pour commencer à attaquer les regroupements de Tutsis.

14 avril. Massacre à la machette, pendant deux jours, d'environ 5 000 réfugiés tutsis dans l'église de Nyamata, puis dans la maternité Sainte-Marthe.

15 avril. Massacre d'environ 5 000 réfugiés dans l'église de N'tarama, à une trentaine de kilomètres de Nyamata.

16 avril. Début des chasses organisées dans les marais de Nyamwiza et sur la colline de Kayumba, où se sont enfuis les rescapés.

12 mai. Fuite en famille de dizaines de milliers de Hutus, sur la route de Gitarama, en direction du Congo. Fin du génocide dans la commune.

14 mai. Arrivée dans la bourgade du FPR, qui va chercher les survivants dans les marais.

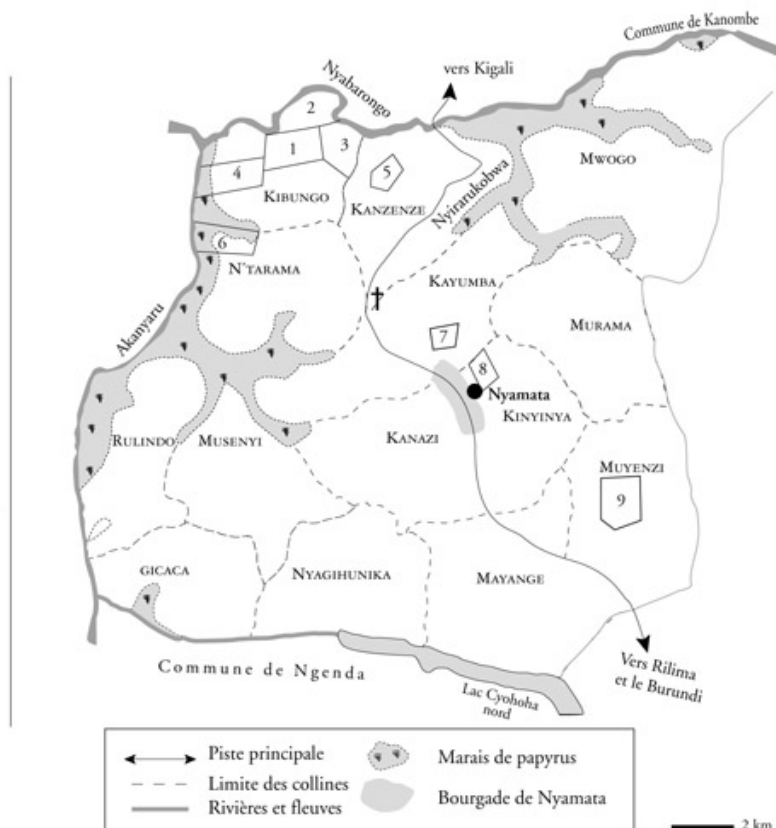
1998 24 avril. Exécution publique de six condamnés à mort, sur la colline de Kayumba. Elles sont les seules exécutions officielles à ce jour.

2002 Août. Début des *gaçaça*.

Carte du Rwanda



Carte de la commune de Nyamata



LIEUX-DITS DES TROIS COMMUNES

Kibungo

1. Ruhengeri (Pancrace, Adalbert)

2. Kiganwa (Fulgence)

3. Nyarunazi (Pio)

4. Nganwa (Ignace)

Kanzenze

5. Nyamabuye (Alphonse)

N'tarama

6. Rugunga (Jean-Baptiste)

AUTRES LIEUX

7. Muyange (Léopold)

Nyamata

8. Gatara (Joseph-Désiré)

9. Karambo (Élie)